LE NOUVEAU SAMEDI

71e année, No 3 Montréal, 6 juin 1959
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

- Le crime aux Etats-Unis : une grande série d'articles par Estes Kefauver
- L'extravagant milliardaire Howard Hughes sauvera-t-il son fabuleux empire industriel?
- La mode masculine

20 cents





PARFAITEMENT PRATIQUE
PRATIQUEMENT PARFAITE

LA **LARK** PAR STUDEBAKER

Présente, avec élégance, les *nouvelles* dimensions dictées par le bon sens. Ses 6 places sont celles d'une grosse voiture. Son encombrement celui d'une petite, facile à garer et se jouant des difficultés urbaines. Aucune autre n'offre tant de luxe par dollar. Elle coûte entre $300 et $400 de moins que toutes celles construites sur ce continent. L'essence ordinaire suffit pour donner un brio de modèle sport à ses V-8 ou 'Six' (un essai le prouvera!). Voyez la LARK chez votre concessionnaire Studebaker . . . c'est la plus sensationnelle des voitures '59 . . . elle a vraiment de l'allure!

Autre modèles: Sedan 2-Portes; Hardtop; Station Wagon

Notre couverture

GERARD POIRIER,

jeune premier idéal

par ODETTE OLIGNY

ON a jadis dressé la carte du Tendre. On pourrait, selon la même méthode, tracer celle du Théâtre. Car les emplois, selon le type physique, la personnalité et l'âge (parfois) de l'artiste sont nettement délimités, tracés. Et bien sûr, quand on dit théâtre, de nos jours, on entend aussi radio et télévision.

Ne vous semble-t-il pas que, fin, racé, beau comme un jeune dieu, élégant et portant à merveille aussi bien les costumes d'époque que le complet-veston 1959, Gérard Poirier ne soit le jeune premier idéal ?

Il faut croire que c'est aussi l'avis des réalisateurs qui font appel à lui dès qu'il y a un rôle de grand amoureux romantique. On se souvient du beau « Roméo » que fut Gérard Poirier dans l'adaptation-télévision de la pièce de Shakespeare.

Toutefois, à l'heure actuelle, les admiratrices de Gérard Poirier ne cessent d'envier l'heureuse *Elise Velder*, qui a tout le coeur et toutes les pensées de *Marcel Latour*, fils éminemment sympathique d'un papa « tout ainsi » comme on dit, et d'une maman, très bonne au fond, mais gâtée par l'argent et le snobisme qui, fatalement, s'y greffe.

Marcel Latour, c'est peut-être, en vérité, Gérard Poirier lui-même. De toutes façons, il a compris les nuances, les subtilités du personnage et les rend très compréhensibles.

Marcel Latour sait ce qu'il veut et ce qu'il veut, c'est questions de snobisme mises à part et refoulées au loin, épouser la belle et touchante *Elise Velder*, un peu complexée par l'amour aveugle que sa mère porte à son galopin de fils, tellement moins intéressant que sa fille.

Il n'est pas surprenant que chaque semaine, personne ne veuille manquer un épisode de « *La Pension Velder* », car le texte de Robert Choquette est beau, clair, profondément humain et (combien de fois ses interprètes me l'ont-ils dit !) les comédiens aiment dire ces mots venus du coeur, se trouver dans les situations vraisemblables où Robert Choquette les place.

Nous souhaitons la meilleure chance à *Marcel Latour*. Il aura certainement beaucoup à faire, ce paladin de temps modernes, pour lutter contre l'hydre du snobisme ravageur dont les armes sont si loin d'être franches.

Gérard Poirier, jeune premier est, dans la vie, le mari de Francine Montpetit. Ils se sont connus et aimés en jouant, ensemble, un rôle d'amoureux à la radio. Ils ont depuis quelques mois une belle petite fille . . . Probablement ce qui finira bien par arriver à *Marcel Latour* . . .

Si vous ne voulez pas être malades, portez des caoutchoues et un imperméable quand il pleut. Tous les écoliers devraient avoir un imperméable et des caoutchoues afin d'éviter les refroidissements.

•

L'heure de la retraite peut être l'aurore d'une nouvele et agréable période de la vie, ou le début d'une longue ou brève période d'oisiveté et d'ennui. Des passe-temps intéressants qui tiendront occupé le retraité donneront un sens aux heures de loisir.

•

Un régime défectueux peut être la cause d'une sensation de fatigue persistante. De mauvaises habitudes alimentaires, alors que la quantité de protéines, de minéraux et de vitamines est insuffisante, peuvent sérieusement attaquer la santé. Des aliments ferrugineux enrichiront le sang et aideront à prévenir l'anémie.

•

Le glaucome est une cause commune de cécité, surtout chez les personnes qui ont dépassé la quarantaine. Certaines formes de cette maladie n'ont pas de symptômes apparents ; mais un oculiste, au cours d'un examen de la vue, pourra la découvrir à ses débuts.

•

Les maladies contagieuses de l'enfance peuvent avoir des suites qui dureront toute la vie. La surdité, une mauvaise vue, des reins malades et d'autres infirmités peuvent être la conséquence de maladies comme la coqueluche, la diphtérie ou la variole, toutes maladies contre lesquelles les enfants peuvent être immunisés dans leur bas âge.

•

En pesant un bébé et en faisant surveiller son état de santé général par son médecin ou à la consultation des nourrissons, il est possible de noter le progrès qu'il accomplit et de déterminer son développement.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757

GEORGES POIRIER, *Président* — **GEORGES POIRIER, fils**, *Vice-président*
ODILON RIENDEAU, *Chef du tirage* — **CHARLES SAURIOL**, *Chef de la publicité*

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.
Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.
Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

— SOMMAIRE —

LE SAMEDI, 6 JUIN 1959

Notre couverture

2 Gérard Poirier

Articles

4 Le Parc Cartier-Brébeuf
5 Comment exploiter les poires
5 Suppression du pointage dans les bureaux
5 Théâtre de Babel
6 Une « Apocalypse » de 300,000 dollars
6 Arthur Rank transforme ses cinémas en salles de quilles
6 L'Ile-de-France dans son dernier rôle
7 Un mécano révolutionne l'automobile
7 Hawaii est un nid de communistes
14 Planètes à chauffage central
30 Autos-Nouvelles du monde entier
45 Le scandale de la Dominion Detective Agency

Chroniques

5 Samedi-Express
12 Robert Millet : Coupable ou non-coupable
16 Horoscope
22 Estes Kefauver : Le crime aux Etats-Unis
32 Jean Hamelin : Trois films de comédiens
32 Francine Montpetit-Poirier : Sur toutes les scènes
40 . Et le Ciel t'aidera
42 Dis-moi ton nom

Personnalités

5 Paul Anka
7 Maurice en tête
7 BB et les adorateurs du nombril
44 Fernandel psychanalyste

Grands récits

8 Michel Brack : La jeunesse américaine
10 Joseph Desternes : L'extravagant milliardaire Howard Hughes sauvera-t-il son fabuleux empire industriel ?
26 La fabuleuse dynastie des Rockefeller

Fiction

11 Miss Margaret mène le jeu, nouvelle sentimentale de Shirley Deane
15 C'était le printemps, une nouvelle d'Ernest Claes
18 Tu parles trop, Baby, une nouvelle policière par E. Bicciotti
38 L'Ange consolateur, feuilleton par H.-L. Manog
43 Les bijoux de M. Beulans, grande nouvelle policière par Georges Vidal

Rédacteur-en-chef : CHARLES LAFRENIERE



UN COMPTE DE CHÈQUES POUR PAYER VOS FACTURES

SI VOUS TENEZ À VOS ÉCONOMIES...

utilisez la "méthode **2**-comptes" de la Banque Royale

Voulez-vous un bon moyen d'empêcher vos économies de "filer entre vos doigts" . . . adoptez la "méthode 2-comptes" de la Banque Royale. Voici comment procéder : vous ouvrez un Compte de Chèques pour payer vos factures personnelles et vos frais de ménage et gardez votre Compte d'Epargne *uniquement pour économiser*. Le fait d'avoir deux comptes vous évite la tentation de puiser dans vos économies . . . et leur permet de s'arrondir de vos dépôts réguliers et des intérêts versés par la banque. C'est commode, pratique et vous verrez que c'est efficace. Essayez donc.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

UN COMPTE D'ÉPARGNE UNIQUEMENT POUR ÉCONOMISER

Un site historique mal situé: le Parc Cartier-Brébeuf

par PIERRE VILLON

Une terre qui se trouve au confluent de la rivière St-Charles et de la Lairet provoque des remous au sein de la Société Historique de Québec. L'an dernier, cette terre fut vendue aux autorités fédérales par la Cité de Québec, au coût très modeste de un dollar.

Le terrain n'est pas sans valeur, loin de là, puisqu'il s'agit du parc Cartier-Brébeuf. Ottawa l'a obtenu à bon prix, promettant, en échange, d'y effectuer des travaux d'aménagement dignes d'un site historique.

Un seul ennui : Le parc est moins historique qu'on ne le pensait.

Rappelons brièvement les faits :

Du 11 octobre 1535 au 6 mai 1536, Jacques Cartier et les équipages des trois navires de l'expédition prirent leurs quartiers d'hiver au confluent des deux rivières.

Quelques jours avant son départ, le navigateur de St-Malo fit ériger une grande croix de bois portant les armes du roi de France.

Depuis plus de 70 ans, une croix de fer commémore cet événement. Mans les historiens affirment qu'elle se dresse au mauvais endroit, et il se fondent sur les récits de Cartier et de Champlain pour le prouver. Selon le « Bref récit et succinte narration de la navigation faite en 1535-1536 par le capitaine Jacques Cartier aux îles du Canada : Hochelaga, Saguenay et autres » publié à Paris en 1545, le véritable site historique se trouverait de l'autre côté de la Lairet, en face du parc. Le texte n'est pas très précis sur ce point mais Champlain, plus tard, donna une description détaillée des ruines du fort construit par Cartier. Sa description ne laisse aucun doute sur l'emplacement exact du fort.

Restent à découvrir quelques vestiges qui mettraient fin à la discussion une fois pour toutes. En attendant les fouilles qui ne tarderont pas, la municipalité refuse fort justement d'accorder des permis de construction sur l'emplacement de ce qui est sans doute le véritable site historique.

En train

Sans répit, les fils télégraphiques
Font des efforts
Pour s'envoler, mais le fatidique
Poteau les force
A redescendre. Et, lassé, je rêve
En contemplant
Ce manège à la courbe trop brève
De mes élans
Que brisent la vie et sa loi dure.
L'express plus lent
Que le Temps file, file... En voiture !

André Cailloux :
Fredons et Couplets
(Beauchemin)

la Province vue de Toronto

Les gens qui, chez nous, s'acharnent pour divers motifs plus ou moins avoués à se proclamer les défenseurs de la « survivance canadienne-française », les champions de notre autonomie en brandissant bien haut des étendards qui ont fait leur preuve : défense de notre langue, de nos droits, de notre religion et le reste du couplet traditionnel mais un peu usé, auront sans doute, d'ici fort peu de temps, de sérieuses difficultés à consolider la mission qu'ils se sont donnée... La vérité, que l'on peut expérimenter chaque jour sur le plan confraternel des relations humaines dans les milieux les plus divers, est que le reste du Canada ne s'est jamais montré plus favorable à notre endroit, peu enclin à nous ôter un cheveu de la tête.

Cette évolution, si l'on peut dire, du Canada français au sein même du pays, l'importance qu'il prend de plus en plus et la réelle sympathie que les gens de Toronto ou d'ailleurs n'hésitent pas à nous témoigner ne peuvent plus tromper personne. Certes, il y a encore de petites frictions, des mésententes puériles et stupides, mais ne nous y arrêtons pas trop pour légitimer chez certains d'entre nous le penchant naturel à l'inertie, au repli sur soi. L'histoire marche à grands pas et jamais les Canadiens des autres provinces ne furent mieux disposés à notre égard...

Cette marque d'estime nous fut offerte récemment par le magazine *MacLean's* qui consacrait tout un numéro à la Province de Québec. Ce portrait de Québec était un hommage symbolique à notre province, à l'occasion du deuxième centenaire de la bataille des Plaines d'Abraham, que l'on célébrera en septembre prochain.

Pour la rédaction de ce numéro spécial dont la préparation, nous disent les éditeurs, s'étala sur une année, *MacLean's* a fait appel aux meilleurs écrivains, artistes et photographes des deux langues et le tableau habilement brossé de notre milieu est aussi complet que si l'on nous avait présenté tout un volume.

Avec une impartialité digne d'éloges, les rédacteurs des magazines torontois se sont appliqués à passer en revue avec le plus d'exactitude possible, les divers aspects de la société québécoise ; histoire, évolution actuelle, vie politique et intellectuelle, arts, loisirs, idées religieuses et influence du clergé, etc.

Au sommaire des articles, c'est avec plaisir que nous relevons les signatures de plusieurs Canadiens français dont la réputation n'est plus à faire : André Laurendeau, Roger Lemelin, Marcel Dubé, etc. Somme toute, une initiative des plus louables qui, venant de Toronto, servira avec force la cause de notre milieu français depuis Halifax jusqu'à Vancouver.

jeunesse à l'abandon

Il y a quelques semaines, la J. O. C. entreprenait auprès des adolescentes ouvrières, dans le cadre de ses études de notre jeunesse actuelle, une enquête poussée, péniblement révélatrice. Ce sondage, effectué surtout dans les centres urbains et à Montréal en particulier, permit de révéler toute l'ampleur d'un des maux les plus graves de notre société actuelle : le manque de compréhension, de surveillance et d'affection d'une trop grande partie des parents.

A Montréal, le département des personnes disparues a fait savoir que 500 adolescentes ont été portées disparues au cours de l'année passée. A ce nombre significatif, il faut en ajouter un autre, encore plus important représentant les cas de disparition qui ne sont pas signalés à la police, ordinairement parce que les parents savaient que leurs filles en avaient assez de la maison et ne tenaient guère à y revenir.

L'enquête, qui a étudié la situation de plusieurs centaines de cas, a démontré que la majorité de ces adolescentes vivaient pratiquement en marge du foyer familial qui, la plupart du temps ressemble plus exactement à une maison de pension, les adolescentes passant en moyenne 4 soirs en dehors de la maison. Beaucoup de ces jeunes filles manquent totalement d'affection ; leur vie sentimentale, à peine ébauchée, risque de prendre une tournure fâcheuse. Enfin, dans presque tous les cas, le travail harassant dans quelque usine ou manufacture de vêtements ou de tissu achève de briser leur personnalité en même temps qu'il ruine leur santé.

Plusieurs des jeunes filles interrogées — de 14 à 18 ans — avouent avoir un ami régulier, ce qui n'est pas toujours forfanterie disent les psychologues, mais bien recherche maladroite chez ces jeunes, d'une affection qu'elles étaient en droit d'attendre des parents. Mais hélas, qui donc se chargera un jour, de l'éducation des parents qui ne sont pas parvenus à l'âge de raison ?...

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

Grande-Bretagne

● Comment exploiter les poires

Non, il ne s'agit pas d'une escroquerie, mais bien de l'art d'exploiter les vraies poires, celles que Mère Nature a faites dorées, juteuses et sucrées. Une famille anglaise vient de gagner une énorme fortune en lançant avec une intelligente publicité une sorte de cidre appelé « vin de poires ».

Les Showering étaient de petits industriels. Depuis deux siècles, la famille produisait du cidre dans la petite ville de Shepton Mallet, dans le Somerset (Angleterre). La concurrence était forte dans la région, et les Showering ne roulaient pas sur l'or.

Ces quatre frères fabriquaient, à côté du cidre de pommes, de petites quantités d'une boisson appelée « perry », variante du cidre, tirée des poires, et qui est à peu près inconnue en dehors du Somerset. Leur idée fut de lancer le « perry » à l'échelle nationale, comme une boisson « chic ». Pour ce faire, ils vendirent le « perry » dans des bouteilles minuscules, copiées sur la forme des bouteilles de champagne, avec la capsule argentée, et ils firent appel à des vedettes de cinéma pour leur publicité.

Le résultat, escompté, fut d'en faire non pas la boisson des snobs, mais celle des gens aux ressources modestes : le « champagne » des dactylos, des étudiants, des jeunes ouvriers qui sortent leur petite amie le samedi soir. La publicité du produit tend à faire croire à ces consommateurs que le « perry » est devenu la boisson de la haute société. Il n'en fallait pas plus pour faire sa vogue.

● Révolution dans les rapports patron - employés en Angleterre ; suppression du pointage dans les bureaux

Pendant qu'aux Etats-Unis, la hantise de la productivité pousse les entreprises à employer tous les moyens pour augmenter le rendement de leur personnel, y compris la surveillance de leur vie privée — car des soucis conjugaux, chagrins d'amour, etc., diminuent inévitablement le « rendement », surtout chez les femmes, — le patronat britannique, lui, suit des chemins plus libéraux, plus souples. La dernière mesure est notamment la suppression du pointage dans les bureaux.

Pointer ? Oui. Commencer effectivement le travail à l'heure ? Non.

De nombreuses firmes ont constaté, en effet, que le pointage d'une carte ou la signature d'un registre, au lieu de stimuler le zèle des employés, les poussait au contraire à manquer de scrupules.

— Puisque j'ai pointé, je suis en règle. Mais de là à commencer effectivement le travail à telle ou telle heure, il y a une marge...

Et hommes et femmes mettaient souvent vingt et trente minutes et parfois davantage avant d'ouvrir leurs dossiers, de mettre du papier dans la machine, etc.

« Opération Loyauté »

C'est une grande maison de commerce de Chelsea qui eut, la première, l'idée de renoncer à tout contrôle... apparent, tout en continuant à surveiller le rendement journalier, hebdomadaire et mensuel.

— Vous êtes engagé (e) pour travailler 42 (ou 44 ou 48) heures par semaine. Nous comptons tous sur votre loyauté pour le faire effectivement, d'autant que le rendement est calculé par équipe et si vous « trichez », ce sont vos camarades qui seront obligés de travailler à votre place.

L'expérience réussit et s'étend

Ce langage eut un effet mirifique et améliora sensiblement à la fois l'ambiance et la productivité des entreprises dont plus d'un tiers — dans la région londonienne — suit aujourd'hui l'exemple de Chelsea. Directeurs et chefs de service estiment d'ailleurs que leur réussite est due en partie au fait que le pourcentage du personnel féminin augmente sans arrêt. Car les femmes semblent être plus sensibles aux méthodes « douces » que les hommes, ce qui contredit la théorie que le sexe faible a besoin d'être « tenu en laisse ». Les patrons pensent que les femmes sont simplement plus « régulières » et moins « resquilleuses » que leurs collègues hommes. Or, en six ans, la proportion des femmes dans les entreprises féminines a sauté de 52 à 57 pour cent !

L'expérience va-t-elle être étendue aussi aux ouvriers et ouvrières des usines ? Là, étant donné les salaires horaires, le problème est plus délicat et aucune grande firme n'a osé jusqu'ici tenter « l'opération loyauté ».

Spectacles

● Théâtre de Babel

Les plateaux de théâtre, après ceux des studios cinématographiques, commencent à leur tour à devenir des Tours de Babel. Ingrid Bergman et Ral Vallone à Paris, Lea Padovani à Londres, Alida Valli et plusieurs jeunes Orientales à New-York.

Paolo Stoppa est en train de perfectionner le système. L'acteur italien met au point la co-production théâtrale, identique à celle qui est devenue de règle au cinéma.

Il monte donc cette saison à Rome une pièce de Diego Fabbri, « Les enfants de la balle », dont la principale interprète est française : Françoise Spira. L'année prochaine, toujours avec la même mise en scène du grand Luchino Visconti, la pièce sera représentée à Paris en langue française et avec des acteurs français. Paolo Stoppa sera cette fois le seul interprète italien.

Si l'expérience est couronnée de succès, un auteur français écrira une comédie qui sera représentée selon le même système, d'abord en France, puis en Italie.

Cette idée est venue à Paolo Stoppa comme la meilleure solution pour revenir aux coûteuses mise en scène, désormais inaccessibles à la plupart des théâtres. Il prépare déjà une tournée en Angleterre avec « L'Impresario de Smyrne », de Diego Fabbri, qui pourra ainsi, pour la première fois, bénéficier d'une somptueuse mise en scène.

● Chanteur prodige autodidacte de la chanson, Paul Anka a connu la gloire en un an . . .

Alors qu'Elvis Presley et ses disciples convulsaient pour la plus grande gloire du rock'n'roll et... le malheur des fauteuils de théâtre, un jeune compatriote d'Ottawa qui n'avait l'air de rien, les chassa de leur piédestal en quelques chansons.



Paul Anka, qui vient de conquérir la vedette à l'*Olympia* de Paris, n'a que dix-sept ans, mais déjà un passé de vedette. Il ne sort pas du Conservatoire. Il ne connaît pas les règles classiques de la composition. Il se sert d'une méthode qui n'appartient qu'à lui pour noter son inspiration.

Depuis qu'il était tout enfant, il était absolument fasciné par l'ambiance du music hall ou des établissements à musique que l'on trouve à Ottawa, sa ville natale.

Il commence donc à écrire ses premières chansons et à les faire enregistrer au pays, alors qu'il n'a pas quinze ans, mais le succès n'est pas considérable.

Il décide alors de partir pour Hollywood et, là-bas, obtient un petit contrat. Ce n'est pas encore la gloire. Pourtant, ce stage aux Etats-Unis lui permet d'étudier et de définir les goûts du public. Il oriente son inspiration dans un sens différent, tout aussi personnel mais correspondant davantage à ses futurs admirateurs.

Son répertoire tout neuf, il le propose sans relâche avec confiance et obstination, aussi bien dans des établissements de genres divers qu'à des maisons de disques.

C'est dans l'une des plus importantes de celles-ci, l'A.B.C. Paramount, qu'il obtient son premier contrat de grande vedette, un double contrat de parolier-compositeur et de chanteur.

Parmi ses quatre chansons du début, se trouve *Diana*, qui devient un « best seller » mondial.

Partout, les jeunes gens — filles et garçons — de tout âge, puis les adultes s'arrachent ce disque dont le rythme très personnel leur fait oublier les rock.

Diana — six millions d'exemplaires

Paul Anka est lancé. Il se partage entre la télévision, la scène et les studios d'enregistrement.

Red Sails, You are my destiny, Pity, Pity, When I stop loving you deviennent à leur tour de gros succès. Ils n'atteignent pas, cependant, les six millions d'exemplaires de *Diana* que jouent tous les orchestres à la mode, que mettent à leur répertoire les chanteurs qui aiment le rythme et veulent plaire aux jeunes auditeurs.

Après les Etats-Unis, il est allé séduire l'Europe. Pour la première à l'*Olympia* à Paris, une foule dont l'âge moyen était singulièrement plus élevé que celui des « fans » (d'ailleurs très nombreux) le guettait avec curiosité et scepticisme.

Son arrivée sur scène confirma d'abord ce dernier point. Rond, pas très grand, un visage grassouillet sous une chevelure très noire, il n'a rien du bohème échevelé d'un Elvis Presley, mais plutôt d'un bon petit garçon élevé bien bourgeoisement.

Mais, après les premières mesures, dès la première chanson, il conquit la salle par son entrain, sa personnalité, une gentillesse chaleureuse qui enveloppe toute sa silhouette et jaillit d'une voix bien timbrée, moëlleuse et d'une fraîcheur dynamique, endiablée.

Cette vivacité n'est pas agressive comme celle de ses prédécesseurs. Elle est infiniment souple, sensible et sûrement sincère.

On sent que Paul chante d'abord par amour de la musique et du rythme avant de le faire pour les autres. Et il garde une sobriété fort sympathique même dans ses élans les plus fougueux.

Mais, saura-t-il surmonter la difficulté qui guette tous les enfants et adolescents prodiges : évoluer pour conserver un succès hors de mesure.

Voici à son sujet les témoignages de deux journaux français exprimés lors de son récital dans la capitale française :

*...Ils étaient bien deux mille jeudi après-midi à l'*Olympia *— blue-jeans ici, bas de couleur là, vestes ou blousons de cuir selon le cas — qui poussèrent à l'arrivée de leur vedette américaine — pardon canadienne — un petit cri de surprise et de joie.*

Le micro à la main, ses larges hanches moulées dans un complet de flanelle grise, il traversa la scène à petits pas rapides, sourit « cheese » et entonna quelque chose comme Waiting for you *ou* I love you baby, *couplets reproduits à six millions d'exemplaires déjà, que toute la salle, sans se faire prier, allait scander des mains et des pieds. D'en-*

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

trée de jeu la partie était gagnée. Les clés de ce succès? Un tempérament, une chaleur, une gentillesse telle que ce charmeur-né pourrait ânonner l'annuaire du téléphone sans ennuyer. La voix est chaude, agréable, bien timbrée, le « tour » astucieusement composé, qui alterne le pathos d'un You are my destiny *à l'enfantine gaîté d'un Jingle Bells endiablé. A vous faire croire au Père Noël. Même désarmante simplicité dans la présentation. Pas de contorsions, de grimaces, d'éructations à la Johnie Ray, à la Bécaud. A peine de temps en temps une gambade, un claquement de doigts, histoire d'exprimer un trop-plein de vitalité. Et quand il s'assied à terre, les pieds ballants dans la fosse d'orchestre, c'est tout simplement, dirait-on pour se rapprocher de ses innombrables copains autour de lui rassemblés.*

Le Monde.

Et ce Paul Anka d'abord... Nous l'attendions avec une certaine méfiance, tout précédé qu'il était de ses millions de disques et de ses « fans ». Sa jeunesse et son assurance sans pose ont conquis tout de suite la salle. Sa première apparition est pourtant assez curieuse: on s'attend à un adolescent, on voit arriver une sorte de gamin qui a l'air d'un homme. Impression étrange qui va en s'atténuant et qui fait place à quelque chose comme un bien-être musical, à la satisfaction de contempler et d'entendre un phénomène de rythme et d'aisance, qui traîne après lui le fil de son micro, va, vient, descend dans la salle, s'asseoit sur le bord de la rampe, bref, se trouve chez lui et s'enveloppe du bruyant manteau de ses sonorités jazziques. Jugement serein, sans passion: c'est bien...

L'Officiel des spectacles.

Edition

● Joseph Forêt prépare une « Apocalypse » de 300,000 dollars

— Comment? C'est simple comme tout, il s'agit d'y croire!

L'homme au front dégarni qui est devant moi, dans son bureau surencombré du centre de Paris, est de taille moyenne et âgé d'une cinquantaine d'années. D'apparence placide, il offre un curieux mélange de candeur et de passion, de ruse et d'énergie. Il a l'air d'un moine d'un moine-paysan, parfaitement au courant des activités du siècle...

Ses activités, à lui, sont éloquentes. Après avoir réalisé différents ouvrages de luxe illustrés par Picasso, Jean Cocteau, Utrillo, puis par Carzou, l'idée du « super-luxe » le hanta. Déjà, en 1957, l'exemplaire de tête du « Don Quichotte » illustré par Salvador Dali avait été mis en vente, et vendu 37,000 dollars. Maintenant, à peine a-t-il achevé le tirage des « Voyages fantastiques de Cyrano de Bergerac », illustrés par Bernard Buffet (dont le premier exemplaire a été souscrit 21,000 dollars), que Joseph Foret entreprend l'édition d'une « Apocalypse » devant battre tous les records de prix, puisque la pièce maîtresse de cette édition vaudra 300,000 dollars.

Nulle part au monde, jamais, une telle « folie » n'avait été tentée, mais Joseph Foret est en proie à une idée fixe.

L' "Apocalypse" de saint Jean, monument de l'édition du XXe siècle

— J'ai choisi, dit-il, un texte sublime, « L'Apocalypse » de Saint-Jean, écrite à Patmos, vers la fin du premier siècle de notre ère. C'est une vision de la fin des temps, d'une extraordinaire intensité lyrique, et qui correspond à l'angoisse moderne née de la désintégration de l'atome... Pour l'illustration, je ferai appel à sept grands peintres comme Picasso, Dali, Braque, Max Ernst, Miro Chagall et Buffet et, pour le commentaire, à sept grands écrivains (« L'Apocalypse » est sous le signe du chiffre 7) comme Mauriac, Aragon, Montherlant, Camus, Julien Green ou Audiberti. Rien n'est encore définitif, sinon ma volonté de créer un livre hors-série avec les meilleures valeurs littéraires, artistiques et techniques de notre époque...



— Les particularités de cette édition?

— Le texte sera imprimé en sept langues: français, grec, latin, anglais, allemand, espagnol, italien. Outre l'ouvrage de tête, l'édition comprendra sept exemplaires numérotés, dont les prix s'échelonneront entre 3,000 et 6,000 dollars. La pièce maîtresse, celle de 300,000 dollars, aura le format des Evangéliaires. Elle comportera son lutrin qui sera peut-être dessiné par Salvador Dali... Chaque peintre exécutera trois pages, ce qui portera le nombre des illustrations à vingt-et-une, sans compter les lettrines.

— Mais pourquoi un ouvrage de 300,000 dollars?

— Pourquoi pas? Ce sera le Livre des Livres, tant par la qualité spirituelle que par la qualité artisanale. Il sera non seulement un message unique, mais un des « monuments » de l'Edition du XXe siècle. Je suis certain que, plus tard, il constituera le « trésor » d'une Bibliothèque ou d'un grand Musée.

— Comment ce projet est-il accueilli autour de vous?

— Comme d'habitude, on « rigole », on me traite de fou! Aucune importance... Mais je dois dire que sans l'expérience des livres illustrés par Dali et Buffet, je n'aurais pas pu aborder « L'Apocalypse », qui pose des problèmes encore plus périlleux. Je suis seul; aucun associé ne voudrait me suivre car je joue, chaque fois, l'avenir de ma maison. Cependant je n'aime que les difficultés, et mon livre sera terminé en 1960..

Projets et recherches

— Où en êtes-vous?

Joseph Foret va chercher un grand cartonnier qu'il pose devant moi.

— Tenez! Je suis en train de faire étudier des vélins spéciaux. Ces papiers à la cuve sont travaillés en Auvergne comme à l'époque de Gutenberg. Parmi les derniers spécialistes du papier fait à la main, il y a encore des types sensationnels. Les miens ne dorment pas la nuit, depuis quelques semaines, tant ils veulent me donner du beau travail... D'autre part, Mourlot, pour la lithographie, et Lacourière, pour la gravure, ont entrepris des recherches, ainsi que Debrny et Peignot pour les caractères. Chaque intervention artisanale sera une création. Trois relieurs étudient les cuirs et les ors (je veux une reliure absolument somptueuse); les textes seront imprimés par Dominique Viglino et par l'Imprimerie Nationale.

— En somme, on vous suit?

— Oui. D'abord, on rit, puis on écoute... Ensuite, on y va! Lorsque j'ai commencé mon « Don Quichotte », on a prétendu que jamais ce livre ne sortirait, et que jamais je ne le vendrais 36,000 dollars. Il a fallu que je l'expose au Musée Galliéra pour convaincre tout le monde. Aujourd'hui, avant même de savoir ce que je vais leur donner, trois bibliophiles ont déjà souscrit des exemplaires à 6,000 dollars de « L'Apocalypse ». Cette confiance n'est-elle pas émouvante?

— On entend dire qu'un milliardaire, Onassis ou Narkios, vous aurait demandé l'exemplaire à 300,000 dollars...

— C'est totalement faux! Et, d'abord, toute commande me paralyserait... Seule, l'aventure me tente. Je veux être *seul* à prendre des risques!

Décidément, Joseph Foret a la foi qui soulève les montagnes... Il range ses précieux vélins et me parle de ses recherches d'encres spéciales en évoquant différents artisans, selon lui admirables et qu'il est fier d'associer à son oeuvre.

— Une dernière question. Comment ferez-vous connaître cette édition?

L' "Apocalypse" fera le tour du monde

— J'organiserai une exposition itinérante, qui permettra au monde entier de connaître ce livre dont je peux dire sans fausse modestie qu'il sera prestigieux. S'il échappe, par son luxe, aux conditions ordinaires de l'édition, il sera, néanmoins, de portée universelle par sa haute qualité spirituelle, littéraire et plastique et par l'extrême rareté de la typographie et de la reliure.

Cet homme calme, obstiné et un peu visionnaire, l'éditeur le plus cher du monde, est de cette race de « fous » dont on peut tout attendre, sauf qu'ils se découragent. On verra donc, l'an prochain, une « Apocalypse » qui fera sûrement parler d'elle!

JEAN-MARC CAMPAGNE

Cinéma

● Arthur Rank: « Je vais faire de tous mes cinémas des salles de quilles! »

Arthur Rank, le grand magnat du cinéma anglais, vend ses salles en série. Il vient de céder les trois Gaumont de Sutton, Acton et Kentish Town et le New-Bohemia de Fincley pour la somme d'un million de dollars à une firme de construction qui va les transformer en supermarket, en magasins et en bureaux.

Quant à ses autres salles Odéon-Gaumont, 78 en tout, Arthur Rank envisage d'en faire des terrains de boules.

Il commencera par deux d'entre eux et pense que les 76 autres seront convertis dans l'espace de trois ans.

Le jeu de quilles mis aux Etats-Unis au rang d'une véritable industrie était à peu près inconnu en Angleterre. On n'en trouvait jusqu'à présent qu'auprès des camps militaires américains et des casernes servant au stationnement des G.Is. Rank a pensé qu'il pourrait lui donner la même extension qu'aux Etats-Unis. Une heure de jeu ne revient qu'à 40 cents environ — la moitié ou le tiers d'une place de cinéma — il a l'avantage de resserrer les liens familiaux, le père, la mère et les enfants y prennent part ensemble et il représente une bonne détente en plein air.

Mais les Anglais sont furieux. De nombreuses petites villes vont être privées, avec la disparition de leur cinéma, de leur seule distraction. Ils s'irritent surtout de voir une fois de plus, les habitudes et les goûts américains envahir leur territoire.

● L'Ile-de-France dans son dernier rôle

L'ex-merveille des mers, le paquebot français « Ile-de-France », va accomplir une dernière tâche avant de sombrer (c'est le cas de l'écrire) dans l'oubli.

Il va une nouvelle fois accomplir un voyage qui se terminera mal, mais ce sera pour le cinéma. En décembre dernier, le navire était vendu comme ferraille aux Japonais. Ceux-ci en font aujourd'hui une vedette de cinéma, en le louant à la Metro-Goldwyn-Mayer.

Son rôle lui fera accomplir un ultime et tragique voyage, dans un film pré-

cisément nommé « Le dernier voyage ». Le naufrage du navire sera le clou du film.

Mais dans la réalité, « L'Ile-de-France » sera ensuite renfloué une nouvelle fois, comme il le fut naguère dans le port de New-York, et restitué à ses propriétaires, qui cette fois le démantelleront pour de bon. Le film n'est en somme qu'un sursis pour ce qui fut le plus élégant des paquebots. Depuis que les Japonais l'ont acheté, son nom a été effacé sur sa coque, et remplacé par les mots « Furansu Maru », qui signifient : « navire français ». Le « contrat » du paquebot spécifie que dans le film également le nom d' « Ile-de-France » ne devra pas être utilisé.

Toute l'action du film se déroulera pendant l'heure et demie qui suivra la fatale explosion d'une chaudière à bord du navire.

● Maurice en tête . . .

Le jeune premier le plus en vue ces derniers temps : Maurice Chevalier.

Avec 100° de fièvre, un mal de gorge et la grippe, il a parcouru en une semaine 2,500 milles, passé deux nuits en train, bu du champagne jusqu'à l'aube. Il a été le roi du Carnaval d'Estoril, après avoir été la vedette de la soirée du Royal Command Performance, à Londres, auprès de ses vieux amis de la famille royale d'Angleterre. Puis

il présentait à Paris « Gigi », dont il chantait à nouveau les chansons Chez Maxim's, au profit de sa maison de retraite des vieux acteurs, à Ris-Orangis.

Voici cinquante-trois ans que l'histoire tourne très vite et que Maurice chante. De toutes les parties du monde, il reçoit des lettres lui demandant quelles pilules, quels sérums, quels masques (eh oui !), quels massages, quelles injections de cellules lui permettent de ne pas vieillir. A tous il répond :

« Beaucoup de bon sens et une perpétuelle bonne humeur. »

Chaque matin, à sept heures justes, il sort de son petit palais de Marnes-la-Coquette (un nom qui va bien à Maurice) : il est déjà rasé, parfumé, revigoré par une heure de gymnastique. Quand il arrive au studio, à 9 heures, il a déjà fait une promenade, mis ses orchidées en pot, rendu visite à ses chevaux de course, catalogué les plus récentes coupures parlant de lui. Des recettes de jeunesse pas tellement faciles à imiter.

● Brigitte Bardot est devenue au Japon la marraine des adorateurs du nombril

« Elle avait le nombril en forme de cinq. Une autre aurait fait des manières . . . Elle, pas du tout ! » La célèbre chanson des frères Jacques trouve une brûlante actualité au Japon, où se propage, à une vitesse terrifiante, le culte du nombril

La forme du nombril des nouveaunés a toujours fait au Japon l'objet d'une attention particulière. S'il était plat ou rentré, l'enfant était considéré comme faible et maladif. S'il pointait joyeusement vers le ciel, le bébé était promis à une existence heureuse. Les mères japonaises veillaient jalousement à toujours conserver bien couvert l'ombilic de leur progéniture : le terrible Raijin, dieu du tonnerre, avait la réputation de faire volontiers son ordinaire de jeunes nombrils. Mais le véritable culte du nombril vient seulement de naître, grâce à un secrétaire en retraite nommé Koji Murata.

Après une enfance maladive (« mon nombril était rentré », avoue-t-il), Murata entra dans un couvent du « Zen ».

Il y employa ses méditations à bâtir une « philosophie du nombril ». En 1951 (il a alors cinquante-cinq ans), il fonde la Société Hesoten (c'est-à-dire du « nombril pointé vers le ciel »). Depuis, il consacre ses efforts à répandre ses théories dans tout le pays, faisant des conférences dans les usines et les administrations sur ce thème : « Un nombril proéminent reçoit la bénédiction du ciel ! Mais, quelle que soit la forme de ce don que chacun reçoit en naissant il convient avant tout d'en prendre soin et de le mettre en valeur ! » Il va prêcher jusqu'au fond des mines de charbon, ses discours sont diffusés à la radio et publiés dans les journaux.

La croisade de Koji Murata a porté ses fruits. Cent soixante firmes industrielles et organisations diverses font maintenant partie du « Nombril pointé vers le ciel ». Suivant ses recommandations, les femmes de chambre des hôtels et les ouvrières d'usines exécutent, durant leur travail, des mouvements de respiration destinés à fortifier les muscles qui entourent le nombril. Le livre de Koji Murata vient de paraître et a été aussitôt épuisé.

Une célèbre esthéticienne, Mme Aiko Yamano, a lancé sur le marché un mélange d'huile parfumée et de lanoline, destiné à la toilette quotidienne du nombril. Ce produit a été baptisé « BB » d'après Brigitte Bardot. En quatre jours, dix mille flacons de « BB » ont été vendus. Un industriel va fabriquer un goupillon spécial, pour maintenir le nombril en parfait état.

Italie

● En ajoutant de l'eau à l'essence, un mécano révolutionne l'automobile

Le feu avait soudain jailli du récipient contenant l'essence qui servait à nettoyer les pièces des moteurs d'automobiles. Pour éteindre les flammes, Leandro Rossi, un mécanicien de Borgo Sansepolcro, en Toscane, s'empara d'un seau d'eau. Quel ne fut pas son étonnement lorsque, au contact de l'eau, l'essence lança des flammes plus hautes et plus brillantes. Sa stupeur fut telle qu'il ne réalisa même pas qu'il s'était brûlé une main.

Cet épisode, banal à première vue, se produisit en septembre 1957. Mais depuis lors, Leandro Rossi ne fut plus hanté que par une idée : augmenter la puissance et le rendement des moteurs d'automobiles en mélangeant de l'eau à l'essence et au gaz. Depuis l'incendie, ce jeune mécanicien a travaillé jour et nuit pour réaliser son invention. Cette dernière, enfin au point, il se présenta chez un ami, un jeune commerçant en balances, et lui exposa son projet.

— Je ne comprends rien aux moteurs d'autos, lui répondit son ami, mais je te fais confiance, je te donne l'argent nécessaire à la condition que nous devenions associés.

Ces jours derniers, l' « économiseur » est enfin breveté. Il s'agit d'un petit tube métallique qui sert à doser et à pulvériser l'eau. Celle-ci, comprimée en même temps que l'air et l'essence dans le cylindre, augmente la puissance d'explosion du carburant. En même temps, elle diminue la consommation du moteur.

L' « économiseur » ayant été monté sur le moteur d'une Fiat 110, cette dernière roula à une moyenne de 80 milles-heure en ne consommant qu'une chopine pour 10 milles.

Cette découverte, que Leandro Rossi attribue modestement au seul hasard, réjouit les automobilistes italiens depuis longtemps en conflit avec le gouvernement, lequel se refuse à abolir la surtaxe imposée sur l'essence au lendemain de la crise de Suez.

Etats-Unis

● « Hawaii est un nid de communistes » disent les Républicains

A peine l'Alaska promu au rang d'Etat, et le drapeau américain orné, non sans peine, on s'en souvient, de sa quarante-neuvième étoile, que l'on parle déjà à Washington de la cinquantième : Hawaii.

On ignore si ce pays de rêve sera un véritable enchantement ou un enfer : le futur Etat, qui tire orgueil du Mauna Loa, superbe volcan en activité, risque fort, en effet, d'en devenir un sur le plan politique. Et l'intégration aux Etats-Unis de ces huit îles-jardins au coeur du Pacifique pose à Washington d'épineux problèmes.

En effet, Hawaii sera un Etat asiatique. Ces îles, situées à 3,000 milles au sud-ouest de San Francisco, sont à mi-chemin entre la Chine Rouge et les Etats-Unis ; il faut 4 jours ½ de bateau pour atteindre Honolulu, durée que les services réguliers de « jets » réduiront il est vrai à seulement à 4 h. ½ de trajet.

Mais surtout — et c'est le fait essentiel — aucun autre Etat américain ne présente une telle diversité raciale : Hawaii, qui faisait partie, à l'origine, du triangle polynésien, avec la Nou-



velle-Zélande et l'île de Pâques, est aujourd'hui une petite Asie en miniature, peuplée de Japonais (38%), d'Hawaiiens métissés d'orientaux (15%), de Philippins et de Coréens (13%), de Chinois (3%), de Porto-Ricains et de 3% seulement d'Hawaiiens purs auxquels il faut y ajouter les 60,000 Américains des bases navales. En raison du nombre croissant des mariages interraciaux, les sociologues assurent qu'une race d'insulaires, à peau presque blanche, est en train de naître de ce brassage de races commencé en 1778, quand le capitaine Cook découvrit Hawaii.

Les « haoles » (Blancs) y sont actuellement en minorité : un pour cinq habitants. Aussi la plupart des firmes, les clubs, les buildings d'habitation pratiquent-ils la ségrégation. Les offres d'emploi, notamment, peuvent s'adresser aux « AJA » (Américains d'ascendance japonaise) ou aux seuls « haoles ». Toutefois, il n'existe à Hawaii aucune tension raciale comparable à celle du sud des Etats-Unis.

La version officielle : « Nous vivons comme une grande famille heureuse », s'appuie sur le fait que services publics, transports, hôtels, écoles n'appliquent aucune discrimination.

Avec Hawaii comme 50e Etat, l'importance de l'Ouest va encore s'accentuer. Déjà l'Alaska avait déporté dans

[*Lire la suite page* 54]

— LES GANGS —











DANS le caniveau de la rue déserte, l'adolescent agonisait, le policier se pencha.

— Qui t'a frappé ?

Deux, trois fois, il répéta sa question, n'obtenant toujours pas de réponse. Il se redressa, découragé, tandis que l'ambulance stoppait à leur hauteur.

— Tous les mêmes, dit-il. Rien à faire pour connaître les agresseurs. Toujours la peur, ou l'honneur du gang...

Mais cette fois, il y avait un autre motif au silence de la jeune victime, qui mourut à son arrivée à l'hôpital.

— Jamais Ronald n'a fait partie d'un gang, cria sa mère, apprenant la tragique nouvelle. Il était sourd-muet de naissance, et cela le rendait affreusement timide. Il n'osait pas fréquenter les jeunes de son âge. Cela, les bandes du quartier le savaient. Ronald fut leur souffre-douleur avant de devenir leur victime.

Comme à l'époque de la prohibition, le New-York d'aujourd'hui est infesté de gangs qui procèdent à leurs règlements de comptes et accomplissent leurs forfaits à ciel ouvert. Mais leur structure a changé. D'abord la moyenne d'âge de leurs membres : celle-ci est à l'heure actuelle de quinze à vingt ans. Puis, par la nature des délits. Les délinquants de la nouvelle génération ne dévalisent pas les banques, ne pratiquent pas la contrebande de l'alcool (seulement d'une manière sporadique, celle des stupéfiants), ne se livrent pas au racket, ne « protègent » pas des maisons de jeux et de prostitution. Ils ne volent pas même d'une manière systématique.

Ils tuent.

Le crime est l'aboutissement fatal de ces gangs juvénils qui arborent des noms pompeux : à Brooklyn les *Chaplains, El Quintos ;* dans le Bronx, les *Navajos, Golden Hawks,* (Faucons d'Or), *Noble Dukes, Daggers* (poignards) ; dans l'East Harlem, les *Vicrovs, Damons, Dragons, Overlords ;* dans le West Side, les *Pythons, Blue Jays* (Geais bleus), pour ne citer que les plus importants.

Leur naissance n'eut rien d'exceptionnel. Comme dans tous les pays du monde, ils ont été fondés par des garçons fréquentant la même école ou habitant le même quartier, éprouvant le besoin d'appartenir à des sociétés plus ou moins « secrètes ». Ce qui n'est au début qu'un divertissement, un jeu, le désir d'imiter les épisodes des livres d'aventures ou plutôt des *comics* souvent sadiques, se transforme rapidement, sous la poussée agressive de cet âge, en rivalités contre les garçons d'une autre école ou d'un autre quartier.

A mesure que les représailles s'intensifient en fréquence et en dureté, les bandes se soumettent aux plus « durs » de leurs membres, et dans plus d'un cas au prestige d'un délinquant précoce venu apporter du dehors sa triste expérience. Dès lors, la bande est devenue un gang criminel qui terrorise un quartier entier.

Ce n'est plus un jeu de gosses. Des familles vivent dans la peur. Celles dans lesquelles un adolescent est sous la menace d'une vengeance d'un gang. La plupart de ces familles doivent finalement se résoudre à se transférer dans un quartier éloigné ou dans une autre ville. D'autant que dans ces cas, les frères et soeurs de la victime désignée, et même ses parents, font également l'objet de la vindicte de la bande.

L'une de ces familles fut celle des Jennison, dans le district populeux de Queens. Un jour, Harry Jennison, sa femme et leurs deux filles vinrent chercher refuge auprès de la police. Trois semaines plus tôt, le fils aîné, Harry junior, avait été provoqué à la sortie de l'école par un certain Frank Chiuzzi, qui l'avait mis à mal avec une sangle incrustée de pointes métalliques. Harry, un garçon un peu fragile et timide qui était toujours au tableau d'honneur de sa classe, se défendit avec l'énergie du désespoir. Sortant son canif de sa poche, il frappa à un bras son agresseur, qui fut transporté à l'hôpital et par la suite inculpé d'agression.

Mais à ce moment, la vie de la famille Jennison devint un enfer. Frank Chiuzzi était le chef d'un gang local, les *Gaylords,* dont les membres, réunis en « tribunal », condamnèrent à mort Harry junior. Des parents de celui-ci n'osèrent plus l'envoyer à l'école, ni le laisser seul à la maison. Bientôt ils s'aperçurent que leur propre vie et celle de leur fils cadet étaient également menacées. Des groupes de voyous se relevaient jour et nuit pour faire le siège de leur porte, et une fois suivirent en motos et manquèrent cercler la voiture où se trouvaient M. Jennison et son aîné.

— Si vous ne pouvez nous assurer une protection efficace, dit M. Jennison aux policiers, il nous faudra quitter la ville.

C'est ainsi que l'affaire se termina. Vers la même époque, dans le même quartier, un garçon de seize ans fut battu si sauvagement qu'il perdit la vision d'un oeil. Les coupables étaient le même Frank Chiuzzi, son frère Angelo et trois autres jeunes : ils furent alors arrêtés et enfermés jusqu'à leur majorité. Mais moins d'une semaine après toujours dans le même secteur, un autre jeune, Thomas Bristol, fut attaqué à coups de bâtons et de couteaux par cinq garçons entre seize et dis-huit ans, appartenant à une autre bande, celle des *Seven Crowns* (Sept couronnes) : ce fut un miracle s'il survécut à la fracture du crâne et aux innombrables blessures qui lui furent infligées.

On pourrait continuer ainsi indéfiniment. La situation est d'autant plus grave que les coupables et les mobiles des délits sont plus difficiles à découvrir que chez les adultes. Les jeunes délinquants arrêtés sont rarement capables de fournir une explication logique de leur crime. Plus d'une fois, il s'agissait d'une erreur, la victime ayant été considérée à tort comme un membre d'une bande adverse. Ce qui ne provoque pas pour autant le remord des agresseurs. Un jeune homme à peine libéré du service militaire et n'ayant jamais appartenu à aucune bande fut grièvement blessé à la colonne vertébrale. Pourquoi ? demanda-t-on à son agresseur, un chef de bande de dix-sept ans.

— Parce qu'il est blond, et que beaucoup de *Dragons* (la bande adverse) sont blonds.

Le fléau infeste brutalement des rues et des quartiers entiers lorsqu'il ne s'agit plus de règlements de comptes « personnels » mais de véritables batailles rangées, à coups de barres de fer, de couteaux de cuisine, de poignards, de revolvers, de fusils de chasse, et de *zipguns,* des pistolets fabriqués par les garçons eux-mêmes, ne tirant généralement qu'un seul coup, mais utilisant des projectiles normaux.

Les gangs juvéniles sont un phénomène spécifique des plus grandes villes des Etats-Unis, et de New-York en particulier. Dans les petites villes, les jeunes gens sont plus aisément surveillés par leurs familles, leurs éducateurs, leurs pasteurs ou leurs curés. Les sociologues accusent en outre le « gigantisme insumain » de New-York, de Chicago, de San Francisco, créant une ambiance écrasante, oppressante à force d'impersonnalité.

Depuis longtemps débordés, les services sociaux spécialisés dans la délinquance juvénile ont remis leurs insolubles problèmes dans les mains d'une commission du Sénat fédéral et d'une commission du Congrès. Ces deux commissions centralisent désormais les efforts des milliers de sociétés (trois cents rien qu'à New-York) qui se consacrent aux questions de la jeunesse. Edgar Hoover, le di-

[*Lire la suite page 36*]

Une grande enquête de MICHEL BRACK sur

— LA JEUNESSE ETUDIANTE —

CHAQUE *année, des professeurs de plusieurs universités européennes sont chargés de guider à travers toute l'Europe des centaines d'étudiants américains. Ce qui les frappe le plus, au prime abord, c'est une uniformité souvent trompeuse. Un universitaire anglais, le professeur John Beavan, nous en donne ce tableau à la fois pittoresque et précis:*

« C'étaient de magnifiques créatures bronzées, fortifiées par le lait et les vitamines, non pas seulement saines mais hygiéniques. Les six cents jeunes filles semblaient toutes avoir été chez le même institut de beauté : six cents paires de lèvres rubis, six cents permanentes bien nettes. Pas une seule future vieille fille desséchée dans le lot. Les garçons portaient tous ces chemises dont la coupe et l'étoffe imprimée semblent plutôt féminines à un oeil britannique. Pas un de ces jeunes n'avaient un dos courbé, des boutons, des dents irrégulières. Pas un n'avait un vêtement ou un bagage usé. Les blue-jeans ne sont plus de mode. Toutes les filles ont des shorts longs de couleur vive. Bien que l'habillement des deux sexes différât par les couleurs et par certains détails, l'uniformité était remarquable.

« D'autant plus remarquable lorsque l'on considère les diverses origines raciales des étudiants, et les différences du climat et de la géographie du continent américain. Aux Etats-Unis, les distinctions de classe sont moindres que partout ailleurs. La même uniformité se retrouve dans les loisirs. Tous aiment le jazz le plus bruyant, le dansent jusqu'à tomber de fatigue, et se rafraîchissent en buvant directement à la bouteille. Il ne recherchent pas l'intimité pour flirter.

« Le professeur européen qui découvre pour la première fois ce tableau social a bien des chances d'être choqué — à tort. Après quelque temps, il constate que ce comportement bruyant et plutôt vulgaire n'est en rien révélateur de l'assiduité ou des capacités intellectuelles d'un étudiant. Il reconnait le garçon le plus enivré de rock n'roll dans l'étudiant qui l'interroge avec un regard plein de ferveur sur l'état religieux de l'Europe; le gagnant du marathon de charleston (revenu à la mode aux Etats-Unis) dans l'étudiant le plus intelligemment instruit des problèmes politiques ; et telle jeune flirteuse aux manières « affranchies » comme la plus versée en littérature. En dehors d'une minorité à la conduite exécrable, d'ailleurs condamnée par

— LES FREQUENTATIONS —

UNE petite révolution sociale, le *going steady*, a créé un véritable fossé entre les anciennes et les nouvelles générations. La jeunesse américaine est, dans sa presque totalité, devenue monogame avant l'âge normal des fiançailles.

« Going steady », cela équivaut à fréquenter une jeune fille — ou un jeune homme — sérieusement, en vue du mariage. Non — grands dieux — que ceci n'arrive pas ailleurs... Mais ailleurs, on se réserve le temps de la recherche, ou de l'attente, et du choix.

Cet apprentissage du sentiment amoureux, cette quête du partenaire idéal, la jeunesse américaine y a renoncé. On est « presque fiancé » à treize ou quatorze ans, on fait presque vieux ménage à dix-sept...

Cela se remarque plus qu'ailleurs dans les réunions dansantes. Celles-ci sont devenues plus familières. On s'y rend en tenue souvent négligée. Pourquoi, en effet, ferait-on des efforts de toilette pour quelqu'un que l'on voit si souvent ? Elles se terminent plus tôt, aussi, depuis qu'il n'est plus question de danser avec un autre cavalier que celui qui vous accompagne. Et elles sont également plus ennuyeuses. Personne ne cherche à briller.

Les grands bals sont d'ailleurs en voie de disparition. Ce n'est pas là que l'on cherche l'âme-soeur, puisqu'il n'est pas possible à un jeune homme d'inviter une jeune fille accompagnée par un autre, et que toutes les jeunes filles arrivent avec leur cavalier...

Un membre d'une association estudiantine de Boston provoqua ainsi un petit « scandale ». Il était tombé amoureux — et payé en retour — d'une jeune fille connue au bal, où elle était venue en compagnie d'un autre membre de l'association.

Le bureau de l'association se réunit pour décider de l'éventuelle expulsion du « coupable ». Finalement, après de longues et graves délibérations, on décida de ne pas sévir. En effet, le « cavalier trompé » n'avait eu qu'un seul rendez-vous avec cette jeune fille avant de l'accompagner au bal. Dans ces conditions, elle ne pouvait pas vraiment être considérée comme « sa fille », selon le terme consacré.

Le nouveau code sentimental de la jeunesse américaine stipule généralement que trois *dates* (rendez-vous) successifs ne suffisent pas à instaurer le *going-steady*, mais qu'une demi-douzaine rendent cette « union » pratiquement indéfectible. Chacun peut désormais compter sur la fidélité absolue de l'autre, et sur sa disponibilité pour toutes les sorties.

Un seul cas d'exception : le déplacement d'une ville à une autre. Il est alors admis de nouer une seconde idylle. Mais il est alors bien vu de prévenir le second ou la seconde de sa position de suppléant, si l'on peut dire. Et une jeune fille qui maintient ainsi deux *going-steady* risque d'être mal jugée. Garçon ou fille, il lui sera au contraire voué une immense admiration si la séparation engendre une totale fidélité.

Ce qui débute comme une simple convention sociale a toutes les chances de se transformer en des relations durables, puis en mariage précoce. On dit alors que le couple est « épinglé », ce qui se traduit par le port symbolique du même insigne de fraternité d'étudiants, de club sportif, ou de corps d'armée. Dans le langage de la jeunesse d'Outre-Quarante-cinquième, cela signifie signifie : « s'engager à se fiancer ».

La coutume a envahi toutes les régions d'Amérique, tous les milieux ; le commandant de l'Académie militaire de West Point, le général Garrison H. Davidson, avoue qu'elle constitue l'un de ses grands problèmes de père de trois grands fils, et de « père adoptif » de deux mille cinq cents cadets de la célèbre Ecole.

— C'est l'un de mes échecs en matière de discipline familiale et collective. Ni ma femme ni moi-même n'estimons souhaitable pour un garçon de moins de vingt ans de se lier à une jeune fille. Nous pensons que les jeunes gens et jeunes filles ont besoin de rencontrer un certain nombre de jeunes de l'autre sexe, afin de pouvoir librement comparer. Eh bien, mes fils ont rejeté cette opinion avec mépris.

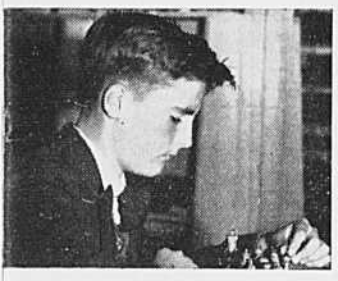
« Or, j'ai constaté que le *going-steady* conduit à des mariages précoces, auxquels je suis absolument opposé, estimant que la stabilité qu'ils apportent aux jeunes risque fort d'être temporaire.

« Cette année, je me fis un devoir d'exprimer mes idées sur ce sujet aux cadets de ma dernière année, en leur disant franchement que j'avais déjà donné le même avis à mes propres fils, et qu'ils n'en avaient pas tenu compte. Je les avertissais ainsi afin d'éviter les « épidémies de mariages » qui ont marqué les promotions de ces dernières années. En effet, aucun cadet ne peut demeurer à West Point s'il se marie. La tradition exige : « Pas de cheval, pas de femme, pas de moustache ». Bien entendu, mon discours ne change rien. En juin dernier, nous eûmes le premier mariage, une demi-heure après la promotion : soixante-quinze autres suivirent dans la même semaine ».

Diverses enquêtes ont démontré que ces mariages précoces s'expliquaient en partie par un besoin inconscient de sécurité, qui ne serait pas sans rapport avec l'état de guerre froide du monde actuel.

Mais le problème est beaucoup plus complexe. Les nouvelles conventions amoureuses de la jeunesse américaine constituent une véritable institution sociale réglant les relations entre les sexes depuis l'enfance jusqu'au mariage.

(Lire la suite page 37)







LA JEUNESSE AMERICAINE

tous les autres étudiants, ces jeunes se considéraient comme des ambassadeurs officieux de leur pays. »

C'est dès l'école qu'il faudrait essayer de découvrir les « clés » du comportement de cette jeunesse. Elle a été formée sous le signe de la liberté. C'est cette liberté qui a engendré l'irrespect des maitres dont les symptômes les plus graves se sont avérés dans l'explosion de violence des écoles new-yorkaises. Elle a en outre laissé les élèves négliger les matières qui ne les intéressaient pas.

« Longtemps, le principal souci des enseignants américains fut de ne pas ennuyer les élèves. Ils crurent y parvenir avec le système des « quiz », ces questionnaires qui obligent à choisir la réponse exacte à une question, parmi plusieurs réponses fausses. Il leur aura fallu des décades pour commencer à comprendre que ce système ne favorisait que la paresse mentale.

Aujourd'hui, chacun sent le besoin d'une profonde réforme qui serait un retour au moins partiel aux méthodes d'instruction européennes. Mais l'on ne s'est pas encore mis d'accord sur les modalités de cette réforme. Celle-ci semble néanmoins inévitable. On s'en est aperçu lorsqu'un reportage de Life sur l'école réservée aux enfants des diplomates russes à Washington suscita un raz-de-marée de commentaires dans le pays entier. De nombreux Américains découvraient avec stupeur, pour la première fois, que les vieilles méthodes pédagogiques pouvaient donner à des enfants de dix ans un niveau de culture que les jeunes Américains n'atteignaient qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans.

Un autre article connut un semblable retentissement: il s'agissait de l'expérience d'une jeune institutrice venue de l'Inde pour effectuer un long stage aux Etats-Unis.

En arrivant aux Etats-Unis, Rachel Thomas admirait le principe américain selon lequel il faut avant tout essayer de passionner les enfants pour la matière étudiée. Dans la pratique, elle devait aller de surprise en surprise. Pour se rendre à l'école dans laquelle elle allait enseigner, à Sunnyside, dans l'Etat de Washington, elle traversa le pays dans toute sa largeur. Empruntant, c'est le cas de le dire, le chemin des écoliers, elle visita les écoles d'une dizaine d'Etats.

Dans la première, accompagnant le directeur, elle fut surprise de voir les trente-cinq élèves courir à travers la classe en hurlant. Bien qu'étonnée de ne pas voir les élèves se rendre à leurs places pour saluer en silence le directeur, elle dit:

— C'est charmant d'être arrivés à l'heure de la récréation.

— Ce n'est pas la récréation. C'est la leçon de géographie, lui expliqua le directeur. Le gagnant de la compétition est celui qui peut inscrire au tableau noir le plus grand nombre de noms de pays, de fleuves, de montagnes et de villes dont le nom commence par une certaine lettre de l'alphabet ...

On montra à Rachel Thomas les livres de classe dont les titres étaient: « La Grammaire amusante », « Les Aventures de l'Arithmétique », « Le Vocabulaire facile ». Dans une école, elle assista à un cours de langue qui se déroulait dans le cadre d'un « voyage dans l'espace ». Les élèves étaient censés être des pilotes interplanétaires étudiant une langue parlée sur telle ou telle planète ! Dans une classe élémentaire de littérature, les écoliers étudiaient « l'Ile au Trésor » et « Ivanhoe » dans des « comic-books »

Rachel Thomas reconnut toutefois que l'une des supériorités de l'enseignement américain consistait dans l'importance accordée à notre époque, dans tous les domaines, ce qui est la grande lacune des enseignements traditionnels. C'est cet avantage qui lui permet de donner au pays les élites qui font sa force.

« Au premier chef, des techniciens. Mais, de plus en plus, les étudiants américains s'intéressent à l'art, à l'architecture, à la musique, avec une préférence pour l'art abstrait et la musique dodécaphonique.

Les étudiants sont les premiers à reconnaître que leur formation est lente, qu'ils ont en moyenne un retard intellectuel de quatre ans sur les étudiants européens du même âge. La majorité abandonne d'ailleurs les études avant l'obtention des derniers diplômes pour s'intégrer avec succès dans la masse productive. Mais, comme un professeur le faisait remarquer récemment, l'ex-étudiant américain oubliera beaucoup plus vite les connaissances acquises que l'ex-étudiant européen, faute de continuer à vivre dans un milieu doté d'une certaine richesse intellectuelle.

On a longtemps accusé le sport du faible niveau des études américaines. Mais il y a des années que les heures consacrées au sport et à l'éducation physique ont été réduites au point de mettre en danger la santé d'une jeunesse singulièrement amollie par les trop nombreuses heures passées à la télévision et les trajets en voiture au détriment de la marche. La jeune génération préfère de loin le spectacle des sports à leur pratique.

En dépit de tout cela, les grandes facultés conservent tout leur prestige : Yale et Harvard, Princeton, la plus importante pépinière de savants du monde entier, Smith College, pour les jeunes filles. Un étudiant sortant d'une de ces universités est assuré d'une brillante situation, une étudiante sortant de Smith College est certaine de faire un beau mariage. Et West Point, l'Académie militaire américaine, continue à former, dans le plus pur style

[*Lire la suite page 36*]

Les grands récits du "Samedi"

L'extravagant milliardaire Howard Hughes sauvera-t-il son fabuleux empire industriel ?

par Joseph Desternes

I – HOWARD HUGHES, l'enfant terrible de l'industrie américaine, n'a qu'une idée : réussir dans tous les domaines modernes et d'avenir... et il s'en va vers Hollywood !

Howard Hughes, le grand producteur de cinéma, le pilote aux records mondiaux, l'enfant terrible de l'industrie américaine, est aujourd'hui au bord de la faillite. Le dernier grand empire industriel sous le contrôle d'un simple particulier va peut-être succomber après tant d'autres. L'Amérique entière suit la lutte avec anxiété : que ce dernier bastion s'écroule, et ce sera une page tournée dans l'histoire de l'Amérique moderne.

La colossale fortune qui se joue en ce moment est évaluée à 550 millions de dollars. Ce vaste empire, qui sous la direction d'un homme seul a longtemps tenu en respect les tout-puissants trusts, est presque unique dans l'histoire américaine : il y eut Henry Ford, et il y a Howard Hughes.

Il règne sur le pétrole et l'outillage pétrolier (Compagnie d'Outillage à Houston, Texas), les routes aériennes nationales et internationales (Compagnie Trans World Airlines : T.W.A.), le matériel électronique (Aircraft Co., en Californie) et la bière (plusieurs grandes brasseries au Texas). Mais il a surtout fait parler de lui comme propriétaire d'une des cinq plus grandes firmes cinématographiques de Hollywood, la R.K.O. Il s'est illustré par une série de scandales retentissants (dans l'un d'eux fut impliqué le fils du Président Roosevelt), et par une fulgurante carrière de producteur. Le cinéma, le pétrole, l'aviation, les rockets : Howard Hughes a eu entre les mains tous les atouts du monde moderne.

On dit qu'un milliardaire n'est jamais un personnage ordinaire, mais quand il s'appelle Howard Hughes, il touche certainement à l'extravagance. On ne peut imaginer personnage moins conformiste au milieu de ces traditionnels « business - men - typiquement - américains » qui ont tous plus ou moins un petit air de famille. Howard Hughes ne se lève pas à 8 heures le matin pour lire avant toute chose les rapports de ses sociétés, il n'a pas de fauteuils-clubs pour fumer de gros cigares, il n'a pas de golf dans sa villa de campagne (d'ailleurs il n'a pas de villa de campagne non plus), et il n'aime pas présider les conseils d'Administration.

De leur côté, les hommes d'affaires américains, ces scientifiques de l'argent, prévoyants, rusés, toujours à l'affût, ne se reconnaissent pas dans ce long garçon dégingandé, apparemment insouciant, qui aux heures critiques monte dans son avion pour trouver l'inspiration en plein ciel. Il a frappé l'imagination populaire par son incorrigible air de bohème, le col généralement large ouvert sur un cou bruni, les mains dans les poches comme s'il y cherchait un dollar. Ses réactions toujours imprévisibles en ont fait un James Dean des affaires, terrifiant un peu son entourage. On se demande à chaque instant : « Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir encore inventer ? » Un enfant terrible qui laisse le monde toujours partagé entre la crainte, l'admiration ou l'indignation.

Il y a tout un lot de présidents qui se sont succédés à la T.W.A., découragés les uns après les autres par les originalités de leur chef, et finissant par créer la légende qu'un sort était attaché à ce poste.

Burgess, entre autres, président en 1957, quitta Hughes après 11 mois sans avoir vu son « patron » une seule fois et convaincu que sa présence était bien inutile, puisque Hughes de toutes façons ne lui demandait jamais son avis.

Avant tout, Hughes est au fond un grand aventurier, un homme que le monde moderne a subjugué par son bouillonnement d'idées neuves et les infinies possibilités offertes à un esprit audacieux. L'Amérique, où tout est toujours faisable dès qu'il se trouve un homme pour le faire, lui a offert un magnifique champ d'expériences. Au Moyen-Age, il aurait été le premier à partir pour la Grande aventure chevaleresque, à l'époque actuelle il est conquérant, gardant la nostalgie des vieilles règles de la chevalerie et aimant les gestes de grand seigneur.

En Amérique, où l'on trouve presque toujours un cireur de bottes à l'origine d'un milliardaire, Hughes est l'exception qui confirme la règle : il n'est pas parti de rien.

Son père, M. Robard Hughes, était un avocat de Montana, au Nord des Etats-Unis, dans les Montagnes Rocheuses, auquel le pétrole monta à la tête quand il avait une trentaine d'années. Il ferma la porte de son cabinet, mit la clé dans sa poche, et partit chercher des terrains pétrolifères au Texas. Il acheta des champs qui se révélèrent désespérément stériles en gisements précieux, essaya de les cultiver pour en tirer quand même quelque chose, et finalement les revendit pour racheter des terrains à Goose Creek.

— Pas de pétrole, tant pis ! annonça-t-il à ses proches ; j'ai toujours eu envie d'être coureur automobile, et c'est ce que je vais faire.

C'est donc en autodrome qu'il entreprit de transformer les terrains de Goose Creek. Par acquis de conscience, il fit néanmoins quelques sondages : le pétrole jaillit. Goose Creek allait devenir un des plus importants gisements du pays.

H. Robard Hughes comprit très vite les règles du jeu ; il gagna de l'argent, le perdit, regagna et perdit jusqu'à son épingle de cravate. Cela lui avait permis d'expérimenter par lui-même les lacunes de l'outillage alors en vigueur pour le forage des puits. On se servait pour creuser les roches dures d'une sorte de foret qui ressemblait beaucoup à un simple ciseau, sans grande efficacité.

— Il faudrait trouver mieux que ça, se dit Robard Hughes qui sentait quelques idées précises se faire jour. Il trouva un associé, Sharp, fonda une société, créa un modèle de foreuse rotative capable de couper les plus dures formations rocheuses, l'expérimenta en grand secret, et commença de faire fortune.

En 1904, il avait épousé la très belle Allene Gano, et en 1905, à la veille de Noël, à Houston, naissait Howard. Le petit garçon avait hérité de son père une très grande habileté mécanique jointe à une curiosité scientifique toujours en éveil. A 12 ans, il construisait un poste émetteur assez petit pour tenir dans une simple sonnette.

— Howard avait trouvé un jeu vraiment formidable, raconte un de ses camarades ; il bricolait le moteur d'une vieille voiture, puis il nous entraînait à l'écart pour observer la tête des passants quand la voiture vide, immobile, et apparemment inoffensive, se mettait brusquement à lancer une assourdissante série de pétarades par le tuyau d'échappement... »

Le plaisir de mystifier le monde était déjà fortement ancré dans le jeune garçon. A 14 ans, il reçoit son baptême de l'air. C'est une révélation : ce qu'il veut être, c'est aviateur.

Quand sa mère meurt, il a 16 ans. Ce deuil le rapproche plus étroitement encore de son père. Il suit des cours pour devenir ingénieur, et s'initie à tous les secrets de la Compagnie d'Outillage. Une crise cardiaque avait emporté Sharp, l'associé de Robard Hughes. Ed Prather, un ami des deux associés, un homme patient et méticuleux, racheta les parts, puis voyant la façon dont Robard Hughes gérait l'affaire, se dépêcha de les lui revendre.

— Comment pouvez-vous espérer mener cette Compagnie à bien, soupirait-il, en dépensant des fortunes pour louer des yachts, et des hôtels entiers chaque fois que vous avez une de vos damnées soirées à donner ?

— Mes soirées prouvent simplement que la Compagnie est prospère, répondait invariablement Robard Hughes, et vous êtes le seul à qui ça n'inspire pas confiance.

Il devait plus tard dire à son fils :

— N'aie jamais aucun associé ! Ils n'apportent que des ennuis.

Howard suivit ce conseil à la lettre.

La Hughes Tool Co. pourtant était florissante. Le vieux Hughes rachetait systématiquement tous les brevets de foreuses pouvant concurrencer les siennes propres : si la compagnie détenant le brevet rival se montrait récalcitrante, il rachetait tout simplement la compagnie elle-même.

En 1925, Robard Hughes tomba brusquement foudroyé par une attaque cardiaque, et Howard se trouve à 19 ans à la tête d'une fortune très confortable. L'héritage est lourd pour ce jeune garçon nonchalant, aux traits fins, dont le regard très noir et un peu pensif intrigue son entourage. Il y a une loi dans l'Etat du Texas qui permet à un garçon de cet âge de reprendre les activités paternelles s'il en est reconnu capable par une commission chargée d'examiner son cas. Hughes fut reconnu capable. La commission ne doutait de rien, en introduisant officiellement dans le monde industriel ce champion de la haute voltige.

On y mit toutefois une condition : il devait poursuivre ses études d'ingénieur. Peine perdue. Hughes juge qu'il en sait assez, quitte son école, et se fiant à sa facilité et à ses dons très réels prend la tête de la Compagnie d'Outillage. Il en change de fond en comble l'organisation, et triple bientôt le capital laissé par son père.

Houston était alors une petite ville très fermée, habitée par des spécialistes du pétrole, se connaissant tous entre eux. Hughes, si sa jeunesse et son autorité lui gagnent la sympathie, ne tarde pas à choquer les gens puritains par son absolue inconscience des distinctions sociales et sa façon de vivre. Il est simple de manières, vêtu de façon assez négligée, l'esprit ouvert à tous les hommes et à toutes les idées. Les vieux amis de son père — ceux qui en savent toujours tellement plus que lui « parce qu'ils l'ont vu naître » — ne comprennent pas pourquoi il « perd son temps » avec des gens sans importance, des garçons qui n'ont pour eux que quelques idées neuves. Certaines fréquentations les inquiètent.

— Ça ne se fait pas, grognent-ils dans leurs moustaches.

— Mais, si, ça se fait, répliqua tranquillement Howard, puisque je le fais !

[*Lire la suite page 19*]

ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Une nouvelle sentimentale

MISS MARGARET MÈNE LE JEU

par SHIRLEY DEANE

DE SON PAS fatigué, le vieux cheval acheva le dernier tournant et la première chose qu'elle vit, ce fut un cordeau à lessive auquel on avait suspendu douze paires de culottes, de volumineuses culottes de calico blanc, battant éperduement dans le vent, donnant à cet arrière jardin, l'air de célébrer des régates.

— Est-ce ici, maman, est-ce ici que nous allons vivre ?

Sur le dur banc de bois, près d'elle, Michael sautait de joie. Elle jeta un coup d'oeil à G. S. Peterson Carrier qui tenait les rènes et serrait entre ses dents une pipe vide. Il avait, lui aussi, aperçu les culottes et son visage pétillait de malice.

— Oui, Monsieur, dit-il à Michael, c'est bien ici la ferme des demoiselles Brown. Et ôtant la pipe de sa bouche, le vieux bonhomme donna libre cours à un accès de cordiale gaîté.

A ce bruit inattendu, Lee sursauta. Et pour la centième fois, elle s'interrogea. N'avait-elle pas succombé à une crise de folie en abandonnant une excellente place de secrétaire en ville ?

Tous ses amis le lui avaient affirmé. Ici, elle serait, pendant une longue année, liée à deux vieilles dames par la vague position d' « aide familiale ».

— Oh Maman, regarde, c'est joli. N'est-ce pas que c'est joli ?

— Oui, chéri, très joli.

En vérité c'était très joli. Une ferme pour livre d'images, avec un toit de chaume et des roses grimpant autour de la porte. Si seulement ses futures maîtresses possédaient la moitié du charme, un peu vieillot de leur demeure, tout irait bien.

Lee se rappelait le style à la fois impératif et suranné de la lettre écrite sur un papier bleu parfumé, et se représentait les deux soeurs, toute dentelle et lavande, avec de longues jupes bruissantes, penchées sur sa propre missive, essayant anxieusement de se représenter cette inconnue de la ville. Pauvres vieilles chéries !

Le cheval poussif s'arrêta devant la barrière blanche, et Lee, toute engourdie descendit. Elle allait aider Michael à faire de même, lorsque les demoiselles Brown se matérialisèrent, vision jumelle, d'un côté de la maison.

Deux vieilles dames, sans aucun doute, mais hélas ! pas de jupes bruissantes. Une paire de pantalons bouffants, assez larges pour absorber les culottes de clico blanc, les avait remplacées. Lee réprima à cette pensée un petit rire nerveux.

La plus grande des deux femmes bondit à la barrière, et, sous son large chapeau de paille identique à celui de sa soeur, examina Lee avec d'immenses yeux gris.

— Vous êtes matinale, jeune dame, glapit-elle, nous ne vous attendions pas si tôt.

— Oh ! je suis désolée, Miss Brown. J'ai pensé, en constatant que vous n'aviez envoyé personne me chercher, qu'il y avait une erreur. Y a-t-il un train plus tard ?

— Il n'y a qu'un seul train, répondit Miss Brown. Nous pensions que vous marcheriez. A votre âge, trois milles ne me faisaient pas peur. jeune dame. Appelez-moi Miss Margaret et ma soeur Miss Livvy, pour éviter des confusions.

— Je t'avais bien dit, Livvy, continua-t-elle d'une voix tonnante et sans se retourner, ces jeunes femmes des villes, toutes les mêmes, aucune vigueur. A son âge, j'aurais parcouru trois milles à cloche-pied.

— Peut-être, répliqua sèchement Lee en oubliant toute politesse, mais vous ne l'auriez certainement pas fait à l'âge de Michael. (Et pour cacher sa colère, elle se tourna vers l'enfant qu'elle prit dans ses bras pour le déposer à terre.)

— Ciel ! reprit vivement Miss Margaret. C'est ça le garçon, il est trop petit.

—Trop petit ? Lee ne comprenait pas. D'habitude, les gens subissaient au premier regard le charme des boucles blondes et des immenses yeux bleus de Michael.

— Vous disiez qu'il avait quatorze ans, accusa Miss Margaret.

— Mon Dieu non, s'exclama Lee, il n'en a que quatre.

— Ma chère Margaret (la voix timide de Miss Livvy se faisait entendre pour la première fois), tu aurais dû me montrer la lettre. Tu tires des conclusions, sans même lire entièrement tous les mots.

* * *

— Sottise ! glapit Miss Margaret, elle a écrit quatorze ans, et nous comptions sur lui pour donner à manger aux poules et aux lapins . . .

— Oh ! oui, je vous en prie, laissez-moi donner à manger aux lapins. Bonjour, s'écria tout d'une traite Michael désireux d'arranger les choses et se souvenant des leçons de politesse qu'il avait reçues. Allons-y, je vous en prie, conduisez-moi vers les lapins et je leur donnerai à manger. Oh ! merci, ajouta-t-il plein d'espoir, bien que Miss Margaret n'eut pas articulé une syllabe.

Il se détacha de sa mère, courut à la vieille demoiselle et la serra dans ses petits bras. Elle le contempla avec stupéfaction.

Très digne, Mr Peterson rassembla ses rènes, agita sa pipe en direction de Michael, puis flatta son cheval qui s'ébranla lentement. Lee eut l'impression qu'elle perdait un ami.

* * *

Les deux vieilles demoiselles la conduisirent dans la maison. Michael, sa menotte dans la main de Miss Livvy, qui gloussait comme une de ses poules, trottait gaiement. Il semblait parfaitement à l'aise, enchanté par tout ce qu'il voyait.

J'espère qu'il a raison, se disait Lee sans beaucoup y croire. Peut-être, si elles m'offraient une tasse de thé, je me sentirais moins désemparée.

Dans le petit salon, aux murs boisés de chêne, encombré de bibelots amassés pendant des années, un étincelant service à thé en argent, était disposé. La nappe de broderie crème disparaissait sous un amoncellement de scones et de gâteaux de toutes formes et de toutes dimensions. Les yeux de Michael attirés par la table comme par un aimant étaient encore plus grands que d'habitude, et pour une fois, il demeurait muet.

— Oh que de merveilles, s'écria Lee avec reconnaissance, en se laissant tomber sur le siège qu'on lui désignait.

— C'est ma soeur qui les a faits, murmura fièrement Miss Livvy.

Lee leva les yeux vers le visage renfrogné de Miss Margaret.

— Ah ! vraiment, bredouilla la jeune femme impressionnée. J'espère que vous n'avez pas pris toute cette peine pour nous.

— Certainement pas, répliqua Miss Margaret, comme si une telle idée la stupéfiait, mais son effet fut manqué, car au même instant, Miss Livvy déclarait distinctement :

— Mais oui, naturellement.

L'aînée des demoiselles Brown jeta presque à la tête de sa soeur la tasse de thé qu'elle venait de servir. C'est du moins ce qu'il sembla à Lee.

— Sottise Livvy, aboya-t-elle, du reste, jeune dame, nous attendions un grand garçon et ils dévorent des douzaines, oui littéralement des douzaines de gâteaux. Nous le savons, ajouta-t-elle en se redressant, à cause de notre neveu.

Le thé achevé, Miss Margaret repoussa sa chaise d'un geste résolu.

— Livvy, va laver la vaisselle, et emmène l'enfant avec toi.

— Oh ! je vous en prie, permettez-moi . . . commença Lee déjà à demi levée.

— Asseyez-vous ! La voix de Miss Margaret, accoutumée au commandement, résonna comme celle d'un sergent-major. Ma soeur lave toujours la vaisselle, et d'autre part, je désire vous poser quelques questions.

Miss Livvy fit un petit signe d'encouragement à Lee avant d'entraîner Michael vers la porte.

— Pourquoi portez-vous un pantalon ? interrogea-t-il de sa petite voix cristalline.

— Oh ! mon Dieu, pensa Lee tout en comprenant la curiosité.

— Parce que ma soeur pense qu'il convient mieux au travail dans une ferme, répondit Miss Livvy d'un ton un peu mélancolique.

— Dites-moi, Mrs Martingale, demanda Miss Margaret lorsqu'elles furent seules, vous *étiez* mariée, je suppose ?

— Oui, balbutia Lee très étonnée.

— Et maintenant, vous n'êtes pas... Miss Margaret prit un air dramatique pour chuchoter *divorcée* ?

— Non, je suis veuve, mon mari est mort peu de temps après la naissance de Michael. Mais pourquoi ?... Elle commençait à se sentir mal à l'aise.

— Nous devons être sûres, vous comprenez, reprit Miss Margaret d'un ton plus raisonnable, et Lee réprima sa protestation indignée. Manifestement, la vieille demoiselle était une excentrique. A présent, elle examinait d'un oeil scrutateur Lee de la tête aux pieds.

— Vous êtes jolie, lança-t-elle tout à coup.

— Mais, merci, bredouilla la jeune femme de plus en plus surprise.

— La question est de savoir, conclut Miss Brown d'un air sentencieux, si vous êtes légère. Les jolies femmes le sont généralement.

* * *

Lee réfléchit. Etait-elle légère ?

Dans l'espace d'un éclair, les dernières années passèrent devant ses yeux — les dures combats pour joindre les deux bouts, après la mort de son mari, la course frénétique, le matin, afin de faire le ménage et de conduire Michael à la crèche, avant qu'il soit l'heure d'aller travailler, les longues soirées qu'elle passait dans leur unique chambre, à lire.

— Non, Miss Brown, répondit-elle résolument, je ne suis pas légère.

Miss Margaret se leva cérémonieusement.

— Ma soeur sera bien soulagée, proclama-t-elle. Nous vous souhaitons la bienvenue dans notre maison. Puis, elle exécuta d'un soldat le demi-tour réglementaire et voulut quitter la pièce.

— Miss Brown, appela Lee, pouvez-vous me donner une idée... je veux dire, en quoi consistera ma tâche, et quand dois-je commencer ?

— Votre tâche, jeune dame ? Ce fut au tour de Miss Margaret de montrer de l'étonnement. Nous prenez-vous pour des femmes séniles ? Pensez-vous que nous ne sommes pas capables de nous occuper de cette maison comme nous le faisons depuis cinquante ans ? Vous, vous n'auriez rien à faire.

— Mais, pour l'amour du Ciel, pourquoi avez-vous mis une annonce demandant une aide familiale ? L'effarement de Lee ne connaissait plus de limite.

— Notre neveu a insisté, déclara fièrement Miss Brown. Il nous a fait donner notre parole d'honneur de chercher quelqu'un pour nous aider dans la maison. Mais nous n'avons pas promis d'utiliser ses services quand nous l'aurions trouvée, ajouta-t-elle triomphalement. Ainsi, aussi longtemps que vous vivrez ici, nous aurons tenu parole. Nous ne voulons pas que vous touchiez à nos affaires, vous comprenez... nous ferons ce que nous avons toujours fait... et vous ne viendrez pas nous mettre des bâtons dans les roues.

* * *

Le lendemain et les jours suivants, Lee et Michael s'installèrent graduellement dans la vie de la vieille ferme.

Lee découvrit que la plus grande partie de la terre avait été louée à un fermier voisin. Les vieilles demoiselles élevaient quelques poules et quelques lapins, et soignaient les arbres fruitiers d'un petit verger derrière la maison.

Mais le travail que cela nécessitait, ajouté aux tâches ménagères et à la préparation des repas était manifestement plus qu'elles n'en pouvaient accomplir à leur âge, et bien qu'elles ne cessent de travailler du matin au soir.

Lee, avec des ruses de Sioux, parvint à laver la vaisselle, tandis que Miss Livvy reconnaissante, en dépit de ses protestations, faisait une petite sieste après le déjeuner. Miss Margaret résista plus longtemps, mais au bout de quelques semaines, sans avoir échangé un mot sur le sujet, Lee confectionnait les repas et s'occupait avec compétence de la maison.

Le soir, elle s'asseyait avec les vieilles demoiselles dans le petit salon et leur faisait la lecture ou les écoutait parler de leur neveu John.

A sa grande surprise, Lee découvrit qu'elle s'attachait de plus en plus à ses hôtesses et ne s'étonnait plus de leur excentricité.

La vie, pour une jeune femme, manquait de distractions, mais elle s'en contentait et se réjouissait en voyant Michael grandir en se fortifiant.

Son plus grand plaisir était de l'emmener au bord de la rivière, qui serpentait dans les champs à un demi-mille. Elle flâna de nombreux après-midi dans un endroit ombragé qu'elle s'était mise à aimer. Elle souriait du bavardage incessant de Michael.

Un jour qu'il s'était montré plus bavard que d'habitude, jouant un nouveau jeu de « J'ai trouvé » qu'il avait inventé. « Ecoute, maman, j'ai trouvé un éléphant » ou « Ecoute, maman, j'ai trouvé un coq », attendant qu'elle lui indique l'usage à faire de ses découvertes imaginaires, en l'entendant annoncer « Ecoute, maman, j'ai trouvé un homme » elle ne leva plus les yeux de son livre et répondit machinalement :

— Très bien, remets-le où tu l'as trouvé, mon chéri, et ne le touche plus.

A sa grande stupeur et à sa non moins grande confusion, elle entendit une voix profonde et rieuse déclarer :

— Oh ! permettez-lui de me garder une minute. Je ne mords pas, vous savez.

Ses yeux bleus étonnés rencontrèrent une paire d'yeux gris étincelant d'amusement. Ils appartenaient à un grand jeune homme mince qui avait les cheveux en désordre et un air absolument désarmant.

Bien vite, elle rit d'aussi bon coeur que lui — et Michael qui estimait avoir organisé tout cela poussait des gloussements ravis et distincts à l'arrière-plan.

— Vous savez naturellement que vous avez pénétré dans une propriété privée, dit le jeune homme avec un joyeux sourire.

— Oh ! mais je pensais que c'était public... commença Lee.

— Peut-être, mais tout de même c'est mon coin favori. Je viens ici, méditer, ou pour être plus véridique, dormir depuis des années.

— Comme c'est étrange, dit Lee, c'est aussi mon coin favori.

— Ciel, reprit le jeune homme, il nous faudra le jouer à pile ou face.

— Ou bien l'utiliser alternativement, suggéra Lee, je viendrai le lundi, le mercredi et le vendredi, et un dimanche sur deux.

— Conclu, dit-il, et ils se serrèrent solennellement la main, puis, n'y tenant plus, ils éclatèrent à nouveau de rire.

* * *

L'après-midi passa si rapidement que Lee mesura à quel point, elle manquait de la société de gens de son âge et de ses idées.

Elle se sentit ridiculement désappointée, lorsqu'ayant jeté un coup d'oeil à sa montre, il bondit sur ses pieds.

— Ciel, il faut que je file, dit-il, j'ai promis d'être là pour le thé.

— Ne partez pas, ne partez pas, pourquoi voulez-vous partir ? s'écria Michael en dansant autour de lui avec anxiété, et donnant ainsi une voix aux pensées inexprimées de sa mère.

— Parce que, répondit tragiquement le jeune homme, je dois rencontrer un dragon.

Les yeux de Michael s'agrandir d'étonnement.

— Un dragon, l'avez-vous déjà vu ?

— Jamais, répondit le jeune homme qui après un bref silence ajouta, et c'est une dame-dragon.

Avec un dernier sourire et un adieu de la main, il disparut à travers les arbres... Il était parti.

— Je pense que je ne le reverrai plus, se dit Lee. Comme il est gentil !

Elle s'aperçut alors et s'en sentit coupable, qu'elle aussi serait en retard pour le thé. Et Miss Margaret aimait la ponctualité ! Lee se ressaisit, se hâta de ramener Michael à la ferme.

Pendant tout le trajet, ses pensées retournèrent à l'inconnu qui était sorti aussi précipitamment de sa vie qu'il y était entré.

« Oh ! mais pourquoi ne découvrirais-je pas au moins où il habite », se dit-elle. « Miss Margaret le saura peut-être, non, il sera plus sage de le demander à Miss Livvy. Je ne veux pas que Miss Margaret s'imagine que je suis légère. »

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE



par ROBERT MILLET, B.A.

Un automobliste qui heurte un piéton à mort, le soir, alors qu'il filait vite et avait bu, est-il nécessairement coupable d'homicide involontaire?

Onze heures et trente-cinq minutes, le soir. Un piéton s'est engagé dans une intersection, sur une rue de Montréal. Une automobile le heurte violemment. Le conducteur arrête, appelle au secours. Mais le piéton meurt quand même de ses blessures. D'où accusation d'homicide involontaire.

Des témoins affirment, en Cour, que l'automobile filait au moins à 50 milles à l'heure quand elle heurta le piéton. Un policier rapporte que le prévenu lui a lui-même avoué avoir conduit à une vitesse de 50 milles à l'heure au moment de l'accident. Il va sans dire que cette vitesse était illégale et dangereuse, surtout à une intersection de rues.

L'accusé, d'autre part, avait bu deux petites bouteilles de bière et deux John Collins au cours de la soirée qui précéda l'accident. Ses facultés pouvaient donc être affaiblies par l'alcool.

Pour sa part, l'accusé explique qu'il n'a pas vu la victime avant de la heurter, sa vision étant partiellement osbtruée par la présence d'une autre automobile. Puis il soutient qu'il était en possession de toutes ses facultés, même après ses consommations. Ne s'est-il pas d'ailleurs conduit normalement en arrêtant aussitôt après l'accident et en portant secours à la victime ?

Cet accusé est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE d'homicide involontaire ?

COUPABLE ! a décidé un Jury des Assises criminelles, à Montréal, le 19 septembre 1958.

ROBERT MILLET, B.A.

Lee était si absorbée par ses réflexions que, lorsqu'elle entra vivement par la porte de derrière, il lui fallut quelques secondes d'ébahissement pour se rendre compte que le jeune homme aux yeux gris était assis sur la table de la cuisine, balançant ses jambes longues et la dévisageant la bouche bée.

Miss Margaret, qui mettait la dernière main à un immense plat de gâteaux glacés, leva les yeux et dit :

— Mrs Martingale, je vous présente mon neveu John.

Puis saisissant le plat, elle gagna de son allure martiale, le petit salon, pour donner ses instructions à Miss Livvy. Elle voulait que la table fut servie comme en un jour de fête.

John recouvra le premier l'usage de la parole.

— Vous n'êtes pas... vous ne pouvez pas être l' « aide familiale » ? demanda-t-il d'une voix haletante.

— Et vous, vous ne pouvez pas être le neveu, répliqua Lee émue.

— C'est un miracle, déclara solennellement John. Tout le long du chemin, depuis la rivière jusqu'ici, je me suis reproché de n'en avoir pas appris davantage sur vous. Car, il m'était brusquement venu à l'esprit que je pourrais peut-être ne plus vous revoir.

— Moi aussi j'y ai pensé, avoua Lee avec ferveur.

— Hello homme, interrompit Michael estimant que cet échange de confidences avait suffisamment duré. Où est le dragon ?

— Ciel, gémit John qui rougit et lança un regard angoissé à Lee. Elle parut surprise, puis renversant sa tête en arrière, elle éclata de rire.

— Vous vouliez parler de moi, accusa-t-elle, avouez-le maintenant.

John très embarrassé inclina tristement la tête.

— Vous comprenez, expliqua-t-il, les tantes ne m'avaient pas dit que vous étiez jeune et... et... jolie, et j'en avais conclu que vous deviez être... et bien...

— ... Une dame-dragon, acheva Lee.

Michael ne cacha pas son désappointement.

— C'est seulement maman, et elle n'est pas un dragon du tout.

— Je le vois bien, affirma John. Oh ! mon Dieu, quelle erreur était la mienne.

* * *

Le thé fut un gai repas. Miss Livvy épanouie souriait à John que Miss Margaret bourrait de gâteaux à la crème glacée. Lee pensait à nouveau : « Comme il est gentil », en le voyant assis entre ces deux vieilles tantes qui l'adoraient et riaient avec lui.

Enfin, quand il eut assez mangé, il repoussa sa chaise, passa un bras affectueux autour de la taille de chacune des demoiselles Brown et dit :

— Et bien, mes petites tantes, je suppose que Mrs Martingale a déchargé vos épaules d'un grand travail, et que vous pouvez vous reposer un peu.

Le timide « oh ! oui en vérité » de Miss Livvy fut noyé sous la vigoureuse sortie de Miss Margaret : « T'imagines-tu que nous sommes séniles ? » Si bien que Lee ne fut pas sûre qu'il ait entendu.

« Oh ! mon Dieu, pensa-t-elle, il *croira* que je suis une paresseuse ! »

Heureusement, John était un jeune homme très observateur, et pendant les week-ends qui suivirent où il vint à la ferme avec une fréquence croissante, il s'aperçut bien vite que Lee faisait tout l'ouvrage de la maison et une grande partie de celui du jardin.

A la fin de l'été, chaque samedi le ramenait et les vieilles demoiselles s'en félicitaient.

— Nous n'avons jamais passé un été si agréable, remarqua un jour Miss Livvy alors qu'ils étaient tous rassemblés autour de la table du thé. Peu de neveux sacrifieraient ainsi leurs loisirs à leurs vieilles tantes.

Lee sourit de l'expression embarrassée du jeune homme lorsqu'il répondit en riant :

— Peu de neveux ont des tantes comme les miennes.

Elle ne put s'empêcher de se demander, et ce n'était pas la première fois, si son devoir de neveu était la seule raison qui amenait John à la ferme.

Pour Lee aussi, l'été avait été merveilleux : les longs après-midi à l'ombre, près de la rivière, avec John qui dessinait en bavardant de tout et de rien, ou gardait un silence pourtant amical ; les longues soirées sur la pelouse, après que les tantes eussent gagné leurs chambres de leurs petits pas cadencés, où éclairés par la lumière filtrant de la fenêtre du salon ils se faisaient réciproquement la lecture, ou discutaient paisiblement du roman que John venait d'achever.

Michael, qui ne pouvait se rappeler son père, pensait que l'oncle John était l'homme le plus intelligent et le plus amusant du monde.

* * *

Un jour du début de l'automne, tandis que le soleil répandait encore un peu de chaleur, Lee et John étaient assis côte à côte dans leur coin favori au bord de la rivière, trempant leurs pieds dans son eau claire.

Michael invisible, s'était éloigné pour accomplir une mission qu'il s'était lui-même assignée.

Soudain John se pencha et embrassa doucement Lee dans le cou en lui demandant de l'épouser. Bien qu'elle eut, depuis des semaines, rêvé d'un tel moment, elle n'en fut pas moins surprise et faillit tomber dans l'eau.

John l'aida à se redresser et l'installa en sécurité. Il l'entendit alors haleter « Oui» à travers des éclats de rire, et quand il lui eut donné le baiser de fiançailles, elle eut enfin un bref retour au bon sens.

— Oh ! John, que dira Miss Margaret, murmura-t-elle épouvantée. Imaginez cela, l' « aide familiale » lui volant, presque sous le bout de son nez, son neveu bien-aimé. Songez aussi au désappointement de vos tantes, lorsqu'elles découvriront que vous ne veniez pas uniquement pour elles.

— Elles ne pourraient pas souhaiter une nièce plus gentille, reconnut loyalement John, mais, vous avez raison pour mes visites. Pour vous dire toute la vérité, j'étais fort mal à l'aise, l'autre jour, quand la chère vieille Livvy chantait mes louanges. Et le Ciel seul sait ce qu'elles feront sans vous ? Ne pensez pas que je n'ai pas remarqué combien vous êtes prévenante, pour elles, Lee.

Il l'embrassa de nouveau, et ils passèrent, au bord de la rivière, un après-midi enchanté. Lee cependant ne voulut que rien n'assombrisse cette merveilleuse journée.



— Entre donc, mon cher Albert, on parlait justement de toi !

— John, ne parlons pas encore aux tantes, proposa-t-elle avant de rentrer à la maison. Gardons notre beau secret et nous leur annoncerons la nouvelle doucement, lorsque nous aurons fait des projets.

En dépit de la joie qui emplissait son coeur, Lee continua à se tourmenter au sujet des vieilles demoiselles. Elle décida de les préparer en suggérant qu'elle ne pourrait peut-être pas toujours rester près d'elles, idée qui apparemment ne leur était jamais venue à l'esprit.

L'occasion se présenta le lendemain. Elle était occupée à repiquer des plantons sous la volubile direction de Miss Margaret.

— De cette façon, déclara Miss Margaret satisfaite, nous aurons des fleurs, l'an prochain pour le petit salon.

— Oui, répondit Lee en choisissant soigneusement ses termes, malheureusement, je ne serai sans doute pas là pour les admirer.

— Quoi ? glapit Miss Margaret, pourquoi ne seriez-vous pas là ?

— Je suis venue pour une année, n'est-ce pas ? répondit Lee. Et il faudra que Michael aille à l'école.

— Celle du village est excellente, répliqua Miss Margaret d'un ton rogue, oubliant que jusqu'à cet instant, elle n'avait eu que sarcasme et critiques à l'égard de la maîtresse et de ses méthodes modernes.

— Mais elle est trop loin, objecta Lee, et il n'y a pas d'autobus.

Elles n'en dirent pas davantage, mais ce soir-là, Miss Margaret fut, anormalement silencieuse.

Dans la cuisine, elle avait eu avec Miss Livvy, un long conciliabule chuchoté, et les deux soeurs ne parvenaient pas à dissimuler leur tristesse.

Lee se sentait très malheureuse, elle ne cessait de se dire, que les demoiselles Brown seraient encore plus désolées lorsqu'elles connaîtraient la véritable raison de son départ.

Le dimanche John regagna Londres. Comme d'habitude, chacun se sentit un peu désemparé lorsqu'il fut parti, et Miss Margaret s'éloigna de son petit pas énergique vers les clapiers.

Comme elle tournait le coin du hangar, elle s'arrêta court en entendant les sanglots d'un enfant. C'était Michael, couché sous le clapier de son lapin favori, ses petits poings sales enfoncés dans ses yeux.

Miss Margaret se précipita et, pour la première fois depuis son arrivée, le prit dans ses bras.

— Qu'y a-t-il, Michael ? Qu'y a-t-il, mon chéri ?

— Pourquoi doit-il toujours s'en aller, sanglotait Michael, fatigué et surexcité par son dernier jeu avec John. Pourquoi s'en va-t-il ? Je l'aime tant. S'il était mon papa, il ne partirait pas, n'est-ce pas ? Pourquoi oncle John ne peut-il pas être mon papa ?

Miss Margaret calma le petit garçon et le ramena à la maison. Livvy qui les cherchait aurait pu jurer, bien que ce fût impossible, qu'elle avait vu

briller des larmes dans les yeux de sa soeur, avant que celle-ci ait eu le temps de les essuyer.

Pendant toute la semaine, tandis qu'elle attendait avec impatience le retour de John, Lee perçut dans l'air une tension. Quand John arriva, Miss Margaret l'accapara et lui conta avec beaucoup de « petit bout de chou » et de « pauvre enfant sans père » l'histoire de Michael sous le clapier.

John ému, ne pouvait s'empêcher de se demander à quoi voulait en arriver sa tante — les longs discours lui ressemblaient si peu. Mais il n'eut pas longtemps à s'étonner.

Au thé, le dimanche après-midi, après que Michael eut été envoyé au jardin, Miss Margaret redevint très loquace. Soutenue par de nombreux murmures approbatifs de Livvy, elle évoqua les dangers que courait une jeune femme essayant d'élever son fils sans l'appui secourable d'un homme fort.

Après quelques considérations générales sur le temps, émises pour paraître subtile, elle se tourna vers John et lui dit qu'il était temps qu'il s'établisse et prenne une bonne épouse pour s'occuper de lui.

— Tu devrais chercher autour de toi, mon enfant, conclut Miss Margaret, tu ferais un excellent mari pour une gentille femme.

Après un coup d'oeil à Lee, Miss Margaret appela sa soeur d'un ton impérieux et toutes deux quittèrent la pièce.

Pendant cette scène, Lee et John avaient échangé des regards ébahis. Quand ils furent seuls, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre en riant aux larmes.

— Elle essaie de nous marier, lança John lorsqu'il put parler. D'abord, je ne pouvais pas le croire, mais il n'y a aucun doute.

— Oh ! mon Dieu, hoqueta Lee, tellement soulagée par le cours inattendu des événements qu'elle ne parvenait pas à reprendre son sérieux, il ne faut pas qu'elles soupçonnent que nous y avions pensé les premiers.

* * *

Elles ne le soupçonnèrent jamais. Le lendemain, Lee et John s'avancèrent la main dans la main pour annoncer leurs fiançailles. Les tantes échangèrent des regards triomphants et laissèrent éclater leur joie.

— John, déclara Miss Margaret, à la grande surprise des jeunes gens, j'ai acheté la ferme voisine, celle à laquelle nous avions loué notre terre, et je désire te la donner comme cadeau de mariage. Tu prendras un homme pour t'aider et tu auras tout le temps d'écrire.

— Tante Margaret, s'écria-t-il submergé par cette solution parfaite de ses problèmes, tu es un amour ! Et il l'embrassa jusqu'à ce qu'elle crie grâce.

— Michael ira à l'école du village, reprit Miss Margaret, j'ai discuté avec le vieux George Peterson qui le conduira chaque jour dans sa voiture.

— Et Michael viendra prendre le thé aussi souvent qu'il voudra, et je lui confectionnerai un tas de petits gâteaux à la crème glacée.

— Moi, j'ai commandé une robe pour la noce, intervint alors Miss Livvy, puisant son courage dans l'agitation générale.

Sa soeur la regarda, incapable d'en croire ses oreilles.

— Et, poursuivit-elle d'une voix qui tremblait un peu, je crois qu'à l'avenir, je porterai toujours la robe ; j'en ai assez du pantalon.

Il y eut un long silence.

Miss Margaret continuait à dévisager la timide rebelle dont le regard rencontrait courageusement le sien. Enfin, Miss Margaret, adoucie par l'idylle de son neveu, et la conclusion heureuse de ses projets, murmura un grognon « Bonne idée ! », et tous respirèrent.

— Vous êtes tout simplement merveilleuse, Miss Margaret, dit vivement Lee, vous pensez à tout.

— Oh ! je ne suis pas encore sénile, répondit sèchement la vieille demoiselle, et cela me paraissait la seule solution raisonnable. Comme nous souhaitons vous garder toujours avec votre enfant, il fallait vous faire entrer dans la famille, pour être sûre de ne pas vous perdre. Et puis les jeunes gens ne connaissent pas leur propre coeur, je savais que vous étiez faits l'un pour l'autre, et que vous ne vous en aperceviez pas, alors j'ai estimé préférable d'intervenir.

— Vous êtes une paire de vieilles marieuses, dit John affectueusement, mais vous aurez besoin de quelqu'un pour vous aider dans la maison quand je vous aurai volé Lee pour l'emmener dans la ferme voisine.

— Peut-être, acquiesça Miss Margaret, non pas que cela soit indispensable, tu sais, mais, si cela peut te procurer une satisfaction.

Elle s'assit et parut soudain très vieille et très lasse.

— Tout de même, Lee, avoua-t-elle tout à coup, je ne sais pas ce que nous ferons sans vous.

Lee sentit les larmes monter à ses yeux. Elle courut à la vieille demoiselle qu'elle embrassa tendrement sur la joue.

— Ceci, tante Margaret, est le plus beau compliment qu'on m'ait jamais fait.

Et elle le pensait !

(*Traduction* MIREILLE DEJEAN)



100,000 petites planètes à chauffage central attendent les terriens

Lorsque les savants ou les auteurs de science-fiction imaginent une vie extra-terrestre, ils la situent en général sur des planètes assez proches du soleil pour en être réchauffés. Mais plus de 100,000 petites planètes de la Voie Lactée, éloignées du soleil, disposeraient d'une sorte de « chauffage central » naturel, les rendant aptes à abriter des êtres vivants.

Telle est la théorie du professeur Harlow Shapley, ancien directeur de l'Observatoire de Harvard (Etats-Unis). Ces corps célestes ne sont, à proprement parler, ni des étoiles ni des planètes, explique-t-il. Ils sont plus petits que les premières, plus grands que les secondes. En outre, ils ne brillent pas, comme le font ces dernières. Leur température et leur pression ne sont pas assez élevées pour permettre les réactions thermo-nucléaires qui réchauffent les étoiles. Mais elles ne sont pas froides pour cela.

Les formes de vie qui ont pu ou pourront se développer sur ces « étoiles lilliputiennes » à chauffage central ne sont guère semblables à la vie terrestre. Là, il n'y a pas de lumière, sauf peut-être la pâle lueur des autres étoiles. En outre, la pression atmosphérique et la pesanteur sont probablement infiniment supérieures à celles de la Terre. Mais tout cela n'exclut nullement, selon M. Shapley, la possibilité que des êtres vivants intelligents aient pu s'y développer.

M. Shapley ignore le nombre de ces étoiles lilliputiennes. Même les plus puissants téléscopes ne peuvent les détecter, car elles ne diffusent pas de lumière visible (sauf un peu d'infra-rouge). Mais elles sont peut-être plus nombreuses que les étoiles visibles.

C'ÉTAIT LE PRINTEMPS

UNE NOUVELLE D'ERNEST CLAES

Le jour même où les Allemands quittèrent la petite ville, on arrêta Rémy de Weerdt.

Il était assis dans la cuisine avec Léna. Les enfants étaient couchés. Il venait d'annoncer que désormais, il aurait régulièrement du travail chez M. Bruyninckx, quand la porte vola ouverte et sept hommes à brassard blanc s'abattirent dans la maison.

Rémy reconnut deux ouvriers de la brasserie Horemans. Les autres, il ne les avait jamais vus. Ils portaient fusils et revolvers.

— Allez, sale Boche, cria un de ceux qu'il connaissait, en avant, et plus vite que ça.

Ils attrapèrent Rémy par les bras. Quelqu'un lui frappa le visage. Léna poussa un cri. Elle tenta de se jeter sur celui qui frappait son mari. Mais elle avait déjà reçu un tel coup dans la poitrine qu'elle avait dégringolé derrière la table sur le plancher.

— Et qu'est-ce que j'ai fait de mal, Joris, demanda Rémy de Weerdt, au commis du brasseur.

— Tu as travaillé pour les Allemands, salope, hurla Joris Willaert.

Après quoi on traîna Rémy dehors avant de l'enfermer dans le sous-sol de l'Hôtel de Ville.

Depuis déjà de longues années, avant la guerre, de Weerdt était contremaître chez M. Bruyninckx, l'entrepreneur. Au moment de la guerre, pendant trois mois, il s'était trouvé sans travail. Parce que M. Bruyninckx et sa famille étaient partis pour la France. Mais, à la fin de juillet, ils rentraient à la maison. Et, dans les premiers jours du mois d'août, l'entrepreneur en personne était venu chercher Rémy, à domicile, pour lui dire qu'il y avait du travail. C'est ainsi que, tant bien que mal, Rémy s'en était tiré pendant la guerre, faisant alterner périodes de travail et périodes, plus courtes de chômage.

C'était un homme tranquille et sérieux, Rémy de Weerdt, et qui faisait ce qu'il y avait à faire, de la manière qu'il fallait. Et M. Bruyninckx pouvait compter sur lui comme sur lui-même, si ce n'est davantage. Il avait trente-quatre ans. Ce qu'il savait de la guerre, c'était ce que les camarades lui en disaient.

Un dimanche matin, Jan Clerx, le voisin, lui avait parlé :

— ... Rémy, mon garçon, méfie-toi ! fais attention qu'il ne t'arrive rien après la guerre.

— Et pourquoi est-ce qu'il m'arriverait quelque chose ? avait demandé Rémy, étonné.

— Parce que tu es chez Bruyninckx, avait répondu Jan Clerx et Bruyninckx travaille pour l'Allemand.

Ça lui avait donné un choc. Il n'y avait encore jamais pensé. Et il s'en était ouvert au patron :

— Rémy, avait dit celui-ci, ne te casse pas la tête. Je prends tout sur moi. Si tu laissais tomber ton emploi, maintenant, tu risques, tout simplement, de te faire envoyer en Allemagne.

Il était resté. Il n'y avait pas eu un seul ouvrier chez M. Bruyninckx qui s'en était allé.

* * *

Et on l'avait arrêté le jour de la Libération. Après son départ, en compagnie de sept hommes, cinq petits jeunes étaient arrivés dans la maison. Les petits jeunes avaient cassé les carreaux. Ils n'avaient pas laissé une vitre entière.

S'ils n'avaient pas tout réduit en charpie, c'était grâce à Jan Clerx et à ses deux forts gaillards de fils. Rémy le savait. Les deux fils de Jan Clerx étaient des résistants. Des vrais. Ils avaient risqué leur vie, et plus d'une fois, à donner asile aux parachutistes anglais. Même aux environs de Gand, ils avaient réussi à faire sauter un train allemand, rempli de munitions.

Donc Rémy avait été amené dans le sous-sol de l'Hôtel de Ville. Tout juste s'il y avait la place de s'installer par terre. On était seize, dont deux femmes. On entendait les gardiens aller et venir, à l'air libre, et s'appeler l'un l'autre...

On entendait des bouffées de musique. Une fanfare qui devait jouer quelque part dans les environs. Il devenait intolérable de respirer l'air empuanti, qui donnait la nausée. On se mit à vomir dans la cave. Et un vieux, écroulé, pleurait d'une voix perçante. Son visage vaguement aperçu se balançait de gauche à droite et de droite à gauche. Et il criait toujours.

Les autres se taisaient, regardaient devant eux, dans le noir, décontenancés, comme s'ils n'avaient pas encore compris ce qui leur arrivait.

Les heures de la nuit se traînèrent interminables. Personne ne dormait. Ils étaient tous malades à mourir. Et ils ne bougeaient pas. Et ils n'ouvraient pas les yeux.

Le lendemain matin, on les autorisa à prendre l'air. Il fallut porter une femme et deux hommes qui ne tenaient plus sur leurs pieds. Dans la cour, derrière le bâtiment, on coucha les malades sur le sol. L'air vif du matin les étourdissait. Et on leur donna un verre d'eau, avant de les faire mettre, tous, sans exception, en colonne par trois, et de les faire partir dans la rue, avec les gardiens en serre-file. Dans la *Putstraat*, une compagnie de gamins les accueillit à coups de sifflets et à grands cris et se mit en devoir de les lapider. Rémy de Weerdt se sentait bien trop malade pour sentir encore une vergogne quelconque. Si quelqu'un de sa connaissance était là pour le voir, eh bien ! tant pis ! une pierre l'avait touché. Et il sentait le sang lui couler dans le cou.

Ils arrivèrent à l'ancienne fabrique d'allumettes de Van Hemelaers, à l'autre bout de la ville. Les gardiens fermèrent sur eux la porte de fer. Puis ils les poussèrent à coups de pieds et à coups de poings jusqu'à l'un des anciens ateliers, entièrement vide. Presque toutes les vitres du toit manquaient. Il y avait déjà du monde à la fabrique d'allumettes, du monde qui venait de la ville, ou des alentours. Et dans la trentaine de surveillants qui se tenaient sur le côté, Rémy en reconnaissait bien quelques-uns. Des gars qui avaient mauvaise réputation, qui, pendant la guerre, avaient fait du marché noir. Les suspects dévisageaient leurs gardiens. Beaucoup portaient les traces de services. Des femmes avaient été tondues, n'importe comment.

Certains braquaient sur les gardiens des yeux égarés et, pour peu qu'un de ceux-ci fît un mouvement quelconque dans leur direction, ils levaient les bras et se mettaient à parler sans qu'il fût possible de les comprendre, en bavant.

A midi, on apporta une grande marmite. Des pommes de terre. Quatre par personne et, encore, un verre d'eau.

Tout cela, Rémy de Weerdt le subissait comme les autres. De tout ce qui se disait, il se faisait une idée sur la manière dont ses compagnons d'infortune avaient été arrêtés, sur les mauvais traitements qu'ils avaient subis. Il y avait une demi-douzaine de jeunes gens qui, eux, semblaient se faire beaucoup moins de mauvais sang que les autres. Assis en cercle, ils parlaient en riant. Ils regardaient les gardiens avec insolence. Et, quand deux de ceux-ci tombèrent dessus pour les rosser, ils se laissèrent faire, serrant les dents mais, sans gémir, les visages changèrent sous les coups.

Et il se mit à pleuvoir. Mais personne ne parut s'en apercevoir. On restait là où l'on était, debout, assis, couché.

Deux des gardiens vinrent prendre un homme. On le vit disparaître derrière une porte où l'on pouvait lire : *corps de garde*, écrit à la craie. Puis le vacarme se déchaîna. Cris et gémissements, et le bruit sourd des coups. Arrêt. La porte s'ouvre. L'homme revient, mal assuré, le visage méconnaissable. Haletant, il s'abat sur le sol et se met à cracher le sang.

Dix, vingt, trente autres devaient subir le même traitement. Tous, ils étaient là, maintenant, le visage défait, dans le silence mortel, à attendre leur sort. Certains y allaient presque de bon gré, comme ayant perdu l'esprit et ne sachant plus ce qui se passait. D'autres se défendaient de toutes leurs forces, ils frappaient leurs tortionnaires. Mais à coups de matraques et à coups de pieds, on les traînait jusqu'à la porte. Il y en eut un qui, ayant mordu la main d'un des gardes, fut si rudement secoué qu'on le ramena par les jambes. On le laissa au pied du mur. Le soir, il mourut.

Quelques-uns de ceux qui les gardaient, maintenant, n'étaient pas d'accord, ne voulaient pas qu'on fît subir aux suspects de mauvais traitements. C'étaient ceux que Rémy, au cours de la guerre, avait entrevus à plusieurs reprises chez les fils de Jan Clerx.

Mais on devait chasser à grand bruit et accompagnement d'injures sonores ces protestataires.

Vers quatre heures, il fallut sortir. Le préau était une grande tache de boue avec de grandes flaques d'eau. On les aligna sur un seul rang, contre le mur. Puis le chef des gardiens, gros homme à lunettes, commanda :

— A genoux !

Ils furent obligés de ramper sur les mains et les genoux dans la boue et les flaques, et de rentrer ainsi jusqu'à la fabrique. Et si on n'allait pas assez vite, on vous faisait vous hâter à coups de pieds. Les gardiens, dont beaucoup étaient à présent ivres morts, se tenaient au centre, à rire comme des petits fous devant ce spectacle grotesque.

Cela dura pendant une bonne heure.

Enfin, ils purent regagner l'atelier. Aucun ne s'inquiéta de la boue qui maculait leurs vêtements. Aucun ne songea à se laver les mains. La pluie tombait par les trous de la verrière du plafond.

Il y en eut ainsi pour trois jours entiers, sans manger ou presque. Et en variant les sévices. Le troisième jour, ils n'étaient pas rares ceux qui ne pouvaient plus avancer et qui ne réagissant plus aux coups, restaient étendus dans la boue du préau.

Dans la matinée du quatrième jour, une dizaine de gendarmes firent leur apparition. Et, à partir de ce moment, les choses s'améliorèrent.

Les internés n'avaient plus aspect humain. Couverts de boue noire, des pieds à la tête, les yeux vitreux, les traits tirés, ils ne parlaient plus et il y avait sur leur visage l'expression absente de ceux qui ont renoncé à comprendre. Un commandement. Et, tous, ils se levaient et se mettaient à prononcer des paroles incompréhensibles, les mains au-dessus de la tête pour parer les coups.

Deux camions les emportèrent au camp ; le camp avait servi, pendant la guerre, aux Allemands, pour y enfermer leurs prisonniers.

* * *

Deux jours après l'arrivée, Rémy de Weerdt reprit conscience. Il était étendu sur une paillasse, dans une des baraques du camp. Il ne faisait pas encore tout à fait jour. Il regarda autour de lui. Tous les autres prisonniers dormaient encore. A son côté, un vieil homme, un mouchoir sale sur la tête. De l'autre côté, un adolescent blond. Tous les visages étaient du même gris verdâtre, mangés de barbe, de la même couleur que les ignobles paillasses sur lesquelles ils reposaient.

Ils vivaient dans les vêtements qu'ils avaient portés au moment de leur arrestation, des vêtements boueux, déchirés. Ils se ressemblaient, endormis tous sur la planche. Le souffle lourd était le seul bruit qu'on entendait. Et, en fermant les yeux, il écoutait chuchoter des voix éteintes qui emplissaient soudain l'atmosphère où flottaient le nuage de paille pourrie et les odeurs de corps non lavés, de la baraque.

L'homme, à côté de lui, celui qui portait un mouchoir sur le crâne, lui demanda :

— Ça va mieux, alors ?

Rémy leva la tête et acquiesça.

— Quand on est arrivé ici, tu n'allais pas bien. Je crois qu'ils t'avaient secoué.

Il parlait avec recherche, et doucement, comme un monsieur.

Mais Rémy ne répondait pas. Il avait encore trop mal à la tête. Et il ne trouvait ni fin ni commencement à ses pensées, ou à ce qui lui arrivait. Il sentait comme une douleur dans tout le corps, rien que de devoir réfléchir... Léna, les enfants... Jeanne et Mieleke... Il pensait à eux pour la première fois, se dit-il, et pourtant, ils avaient tout le temps été là, présents en lui. Les jours qui s'étendaient derrière lui, lui apparaissaient tellement irréels, et si flous, si en dehors de l'écoulement normal du temps, qu'ils ne voulaient pas aller se joindre au reste dans sa pauvre cervelle. Il aurait voulu être un peu seul. Mais le vieux, son voisin, lui racontait comment et pourquoi il avait été amené ici. Et Rémy n'en comprenait pas la moitié. Le jeunot, de l'autre côté, s'était réveillé ; agenouillé sur la paillasse, il cherchait quelque chose, l'air angoissé.

Tout le monde était réveillé, maintenant. Près de la porte, autour de la tinette, on commençait à se disputer.

Il s'aperçut alors que parler lui faisait mal aux dents. Il avait reçu un fameux coup sur la joue gauche. Il pouvait à peine parler.

Après cela, il vécut la vie des internés. Apprenant à connaître ses compagnons obligatoires de jour et de nuit. Il en reconnaissait quelques-uns pour les avoir déjà vus. Mais, il ne s'en trouvait aucun parmi eux avec qui il se trouvait lié. Et il restait replié sur lui-même. C'est tout juste s'il prenait part à la conversation, au long des heures interminables que les internés menaient inlassablement, installés sur leur paillasse. Un Franciscain était venu au camp, en qualité d'aumônier. Rémy, un beau jour, lui avait demandé des nouvelles de sa femme et de ses enfants. Et, le lendemain, le Franciscain était revenu pour lui dire que tout allait bien.

Et les jours avaient passé, dans l'inquiétude brûlante et la grise monotonie.

Il fait nuit tôt. Et il n'y avait pas la lumière dans les baraques. Presque à voix basse, les internés se racontaient leurs expériences. Sur deux travées il y avait encore quatorze baraques et, sur un espace vide, au milieu des baraques, tous les jours, ils devaient se traîner pendant quelques heures.

A la dernière baraque, tout au bout, on allait prier le soir, avec le Franciscain, et Rémy s'y rendait parfois. Il y avait une enceinte de barbelés qui défendait l'approche du camp. Et, près du camp, près de l'entrée, le logement des gardiens et quatre mitrailleuses, juste auprès. Avec un mirador qui se dressait, d'où l'on surveillait toutes les baraques.

* * *

Un lundi matin, comme on venait de revenir dans la baraque, un gardien fit son entrée qui alla droit vers Rémy et lui demanda :

— C'est bien toi de Weerdt, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Eh, bien ! voilà. On est venu t'annoncer que ta femme était presque morte... Tu peux choisir : la voir pendant qu'elle est encore en vie, ou bien, aller à l'enterrement. C'est comme tu voudras.

Il parlait de cela comme s'il s'était agi d'une noce, sans plus.

Rémy de Weerdt resta là un moment, en homme qui a reçu un coup de marteau sur le derrière de la tête. Il ouvrait des yeux d'insensé, il se tordait les doigts pour se faire mal et il n'entendait pas ce qu'il voulait répondre.

— Alors, est-ce que tu ne m'as pas compris ?

— Ma femme est malade alors ?

— Il y a des chances... Ils sont venus pour dire qu'elle était mourante et tu peux aller la voir, maintenant, ou bien tu pourras aller à l'enterrement...

Un quart d'heure plus tard, Rémy de Weerdt, les menottes aux poignets, traversait — flanqué de deux gendarmes — les rues de la petite ville.

Il pleurait.

Les gendarmes étaient silencieux.

Rémy aussi.

Tous trois, au pas, avançaient machinalement. Ils ne pensaient pas à ce que pouvaient dire les gens qui s'arrêtaient pour les regarder passer. Il gardait les yeux droit devant lui sur le visage vide de la rue. Mais son nom lui perçait la tête, lui retentissait aux oreilles :

— Léna... Léna... Léna...

— C'est ici, fit-il d'une voix incertaine.

Un des gendarmes frappa, et la mère de Léna vint ouvrir. Elle sursauta en le voyant. Les gendarmes avaient enlevé les menottes. Derrière la vieille femme se tenaient Jeanne et Mieleke, le visage affligé. Il prit les enfants dans ses bras.

— Comment va Léna ? demanda-t-il à sa belle-mère.

Elle secoua la tête.

— C'est à cause du coup qu'elle a reçu ce soir-là.

Puis, elle monta l'escalier. Rémy posa Mieleke sur le sol et la suivit. Les gendarmes venaient derrière eux. Ils s'arrêtèrent sur le petit palier, devant la porte de la chambre à coucher. La porte, qui devait rester ouverte, pour qu'on ne le perdît pas de vue.

— Dix minutes, dit l'un des gendarmes.

Rémy entra, derrière la mère. Il y avait encore quelqu'un, une femme. Derrière le lit, sur une petite table, le crucifix et un cierge béni dans le goulot d'une bouteille. Léna avait été administrée ce matin.

Elle ne quittait pas des yeux la porte. On lui avait annoncé l'arrivée de Rémy. Elle ne fit pas d'embarras et elle ne cria pas son émotion. Mais elle respirait mal, elle avait le souffle court et Rémy s'en aperçut. Il alla s'asseoir à côté du lit, lui prit la main, blanche et décharnée :

— Rémy !

— Léna !

Elle ferma les yeux. Puis demanda :

— Est-ce que c'est vrai qu'ils t'ont frappé ?

— Non, Léna, ce n'est pas vrai.

Mais elle ne parut pas le croire. Il sentit qu'elle lui serrait les doigts et qu'elle lui prenait la main et la mettait contre son cou.

— Rémy!

— Léna !

— Je t'ai toujours bien aimé.

— Moi aussi, Léna, je t'ai toujours bien aimée. Tu le sais.

— Oui, Rémy.

Il avait la gorge serrée et c'est à peine s'il pouvait parler.

— Il faut que tu mettes une chemise propre, Rémy.

— Oui, Léna.

.... — —

— Quand reviens-tu à la maison, Rémy ?

— Dans trois ou quatre jours, je pense.

.... — —

— Rémy.

— Oui, Léna ?

— Est-ce que dans ce camp ils t'ont frappé ?

— Non, Léna.

....

— Quand tu reviendras, Rémy, il faut que tu partes d'ici.

— Oui, Léna.

— Et que tu emmènes maman.

— Tu as raison, Léna.

....

— Et le gendarme, Rémy, pourquoi est-ce qu'il est ici ?

— Oh ! il est venu m'accompagner. C'est un brave homme.

— Touche-moi, Rémy. Touche-moi encore une fois.

Il lui mit la main sur la figure, doucement. Elle ferma de nouveau les yeux et sa respiration se fit plus calme. La lumière grise tombait par la lucarne. La pluie battait sur la vitre. Un camion venait de passer ébranlant toute la rue. La femme qu'il ne connaissait pas, allumait un cierge devant la petite sainte Vierge blanche, sur la cheminée.

La mère gardait les yeux sur le lit. Le gendarme s'était assis sur la plus haute marche de l'escalier, avait pris le petit garçon sur son genou. La fillette s'était assise un peu plus bas. Et le gendarme s'était mis à raconter une histoire. L'autre gendarme s'appuyait contre la porte et regardait par terre. Un peu plus tard, il ouvrit la porte, avança précautionneusement, tapota l'épaule de Rémy.

— De Weerdt, je regrette mon garçon... Il est l'heure.

Rémy se retourna. Le gendarme brusquement se remit à regarder par terre. Il avait vu le visage blanc de craie de son prisonnier. La mère lui fit un signe. Le gendarme secoua la tête :

— Je suis marié, moi aussi, dit-il enfin, dans un souffle. Son camarade s'était arrêté dans son récit.

Léna paraissait dormir. Rémy retira très doucement sa main pour ne pas la réveiller. Il se redressa, puis, se pencha sur le petit visage pâle, embrassa la main posée sur le drap. Et, sans faire de bruit, marcha vers la porte, précédé du gendarme.

— Rémy !

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

3	5	2	7	4	6	3	7	2	5	6	4	3	7	2	8
L	S	P	O	N	A	A	N	O	E	G	O	T	R	U	D
7	3	7	5	8	2	6	7	3	8	4	2	5	6	3	7
E	V	U	M	U	R	R	S	V	S	U	Q	A	E	O	S
5	4	2	7	5	3	8	6	2	7	4	3	7	2	5	6
I	V	U	I	N	U	U	A	O	T	E	S	E	I	E	B
7	5	3	6	8	2	7	5	3	4	6	2	7	3	7	2
N	E	R	L	C	V	P	N	E	A	E	O	E	N	R	U
5	4	2	7	5	3	6	8	2	7	4	3	5	6	2	7
E	U	S	S	R	D	S	C	E	E	X	I	V	U	N	V
6	4	3	7	5	2	6	8	3	7	4	2	5	6	3	7
R	A	N	E	A	E	P	E	A	R	M	R	N	R	C	A
7	2	6	3	5	4	8	2	6	3	7	4	2	5	3	6
N	V	I	T	T	I	S	E	S	I	T	S	R	E	F	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Le cri pénétra la maison du bas jusqu'en haut. Léna était assise dans le lit. Elle tendait les bras vers lui. Elle avait les yeux brillants de larmes. La fièvre brûlant son visage. D'un saut, Rémy se retrouva près d'elle. Il serra son maigre corps entre ses bras. Et il la laissa retomber très lentement sur les oreillers, son visage contre celui de sa femme.

Rémy de Weerdt éclata en sanglots, libérant toute la peine qu'il avait jusque-là gardée en lui. Tout le chagrin qui depuis de longs jours lui serrait le coeur comme dans un étau. Elle avait les mains sur ses épaules. Les deux gendarmes sur le pas de la porte, regardaient ailleurs. Puis, les deux enfants se mirent à pleurer. Et la mère les imita.

Entre les deux gendarmes, Rémy de Weerdt rentrait au camp. La tête basse, il avançait avec peine et faillit tomber sur les pavés pointus. Il n'était plus conscient de rien. Il allait comme un mort. Le gendarme de droite fourra un paquet de tabac dans la poche de son prisonnier. Mais le prisonnier ne le sentit pas. L'autre tenait les menottes. Il ne devait les remettre à Rémy qu'avant d'atteindre l'entrée du camp. Et Rémy ne s'en rendit pas compte. Il pleuvait toujours. Mais cela non plus n'avait aucune importance.

* * *

Encore le même gardien qui entrait dans la baraque. Une fois de plus, il venait devant Rémy de Weerdt, assis sur sa paillasse, la tête dans les mains. Depuis son retour, ce dernier n'avait adressé la parole à personne.

Le gardien le regarda, prit un air embarrassé, hésita, tira quelques bouffées de sa pipe, et finit par dire :

— De Weerdt... est elle morte, mon garçon... On l'enterre demain.

Et il repartit.

Le silence était presque effrayant dans la baraque 14.

* * *

La nuit clémente était revenue sur la terre et avait jeté sur les baraques du camp d'internement, son voile d'oubli. A la baraque 7, la plus grande, jusqu'à quelques heures auparavant, une bruyante agitation avait régné. Comme tous les soirs, on avait crié, chanté, poussé des cris divers, jusqu'au moment où une voix rude avait surmonté le tumulte. Et tout était rentré dans le silence et dans l'obscurité.

Les deux lampes électriques du terrain, entre les baraques, balançaient au vent, en grinçant et jetaient des éclats de lumière sur le sol boueux et dans les flaques d'eau. Deux gardiens longeaient les baraques à grands pas réguliers.

Avec la nuit, le vent aigre d'ouest s'était levé. Il plissait l'eau, s'acharnait sur la vitre mal fixée de la baraque 6, il chassait les nuages, découvrait les étoiles. La lune parut.

Les prisonniers dormaient cependant, sauf Rémy de Weerdt, étendu sur sa paillasse. Longtemps il resta les deux mains sous la nuque à contempler le plafond sombre. Il entendait la respiration pesante de ses compagnons endormis.

Puis, il fixa son regard sur le coin le plus sombre, au-dessus de lui, et ses yeux lui firent mal, piquèrent comme s'il avait regardé longuement une lumière crue.

Pouvait-on appeler penser, ce qu'il faisait à présent ? Son esprit ne faisait plus d'effort. Rémy ne réfléchissait plus. Il laissait simplement les pensées lui venir dans la tête comme si celle-ci avait été une chambre aux portes ouvertes. Elles allaient, très lentement, des choses les plus ordinaires aux images les plus fantastiques, du passé au présent et au voisinage, des visages de naguère à ses camarades d'infortune. Sans liens entre elles, sans passage logique de l'une à l'autre. Comme des mouches qui tournent autour de la flamme mortelle d'une lampe. Puis qui s'éloignent et qui reviennent tout de même vers un point donné... Léna...

....

— Rémy.

— Léna !

— Est-ce que c'est vrai qu'ils t'ont frappé ?

— Non, Léna, ce n'est pas vrai.

....

Là, quelque part dans sa poitrine, quelque chose le brûlait comme un fer chauffé au blanc qu'il aurait voulu oublier, ne pas sentir, repousser au loin, mais à quoi tout le ramenait sans cesse. Comme le but et l'effet de tout le reste.

....

— Rémy.

— Oui, Léna.

— Quand tu reviendras, Rémy, il faut que tu partes d'ici.

— Oui, Léna.

....

Les heures s'écoulaient lentement, disparaissaient si lentement. Il avait les doigts qui lui faisaient mal à force de rester sous la tête. Mais il ne les retirait pas.

A présent, de nouveau, il écoutait la respiration de ses voisins, l'inspiration montante, l'expiration en soupir très doux ; cet autre qui murmurait dans son sommeil des choses indistinctes ou qui toussait à n'en plus finir. Il entendit le pas de la sentinelle devant la porte et le frisson du vent sur le toit, comme si quelqu'un marchait au-dessus de la baraque.

A présent Rémy de Weerdt ne pensait plus à ce qui lui arrivait depuis le moment où il avait été arraché aux siens, mis dans le sous-sol de l'Hôtel de Ville, puis gardé dans l'ancienne fabrique d'allumettes. Il ne pensait plus aux coups qu'il avait reçus, ni au tour du préau qu'on lui avait fait faire sur le ventre, dans la boue, ni à la faim... Il était comme un homme pour qui n'existent plus d'espoir ni de lumière, pour qui il n'est plus de Dieu et qui n'attend plus rien que la patience et de l'humilité. Il ne voyait plus les frénétiques qui l'avaient frappé. Il entendait encore le cri dominant les hommes.

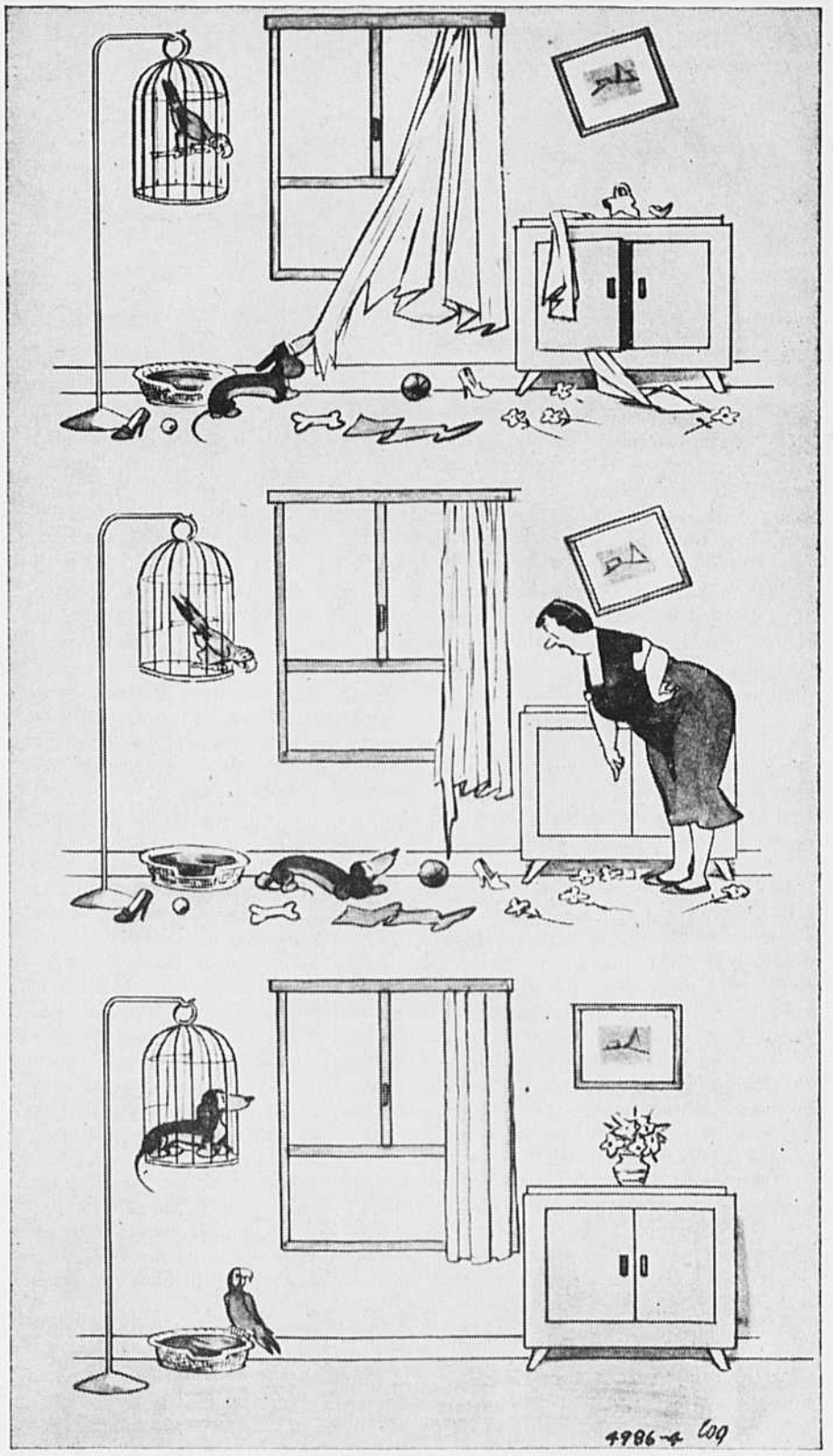
....

— Rémy.

— Oui, Léna ?

— Rémy, je t'ai toujours bien aimé, tu sais.

— Moi aussi, Léna, je t'ai toujours bien aimée, moi aussi.



Ainsi, interminablement passaient les heures et, couché sur le dos, il regardait dans le noir. Le vent apportait le son d'une horloge d'église qui sonnait et qui n'en finissait plus de sonner. Puis, il alla s'asseoir et, sans penser, il regarda encore ses camarades, sur leur paillasse. Puis, il se redressa, sans faire de bruit, sur ses pieds nus, il prit l'escabeau, le porta jusqu'au-dessous de la lucarne et s'y assit.

La lune brillait au ciel entre les nuages menaçants. Il ne voyait que le cimetière. Et il voyait les croix noires les unes à côté des autres, en longues files, petites ou grandes. Elles se dressaient sous la lumière pâle, les bras tendus, évoquant la mort et la vie en même temps. Et, la petite ombre que chacune d'elles jetait en terre, aurait pu faire croire que quelqu'un veillait, accroupi près d'elles. Dans le mausolée, là-bas, une lumière s'allumait. Comme s'il avait été habité. Mais non, ce n'était qu'un rayon de lune. Plus loin, qui partait sur le droit, le chemin du cimetière traversait le pont et les maisons, faisait des taches noires et, sur tout le paysage, la nuit paisible s'étendait.

Rémy de Weerdt contemplait le cimetière et la lune, avec une sorte de raideur dans la tête, quelque chose d'aigu et d'étrange. Parfois, sa pensée prenait son essor, le laissait loin derrière elle, dans un bouillonnement. Il ne savait plus ce qu'il faisait ici, ni ce qu'il était en train de regarder. Il ne sentait plus son corps. Il ne sentait plus les courbatures de ses reins, de ses épaules, de ses bras, c'était comme si ce corps, qui était le sien, avait soudain disparu, comme s'il n'avait plus rien pesé. Etait-ce à cause de l'insomnie des deux dernières nuits ?...

Mais, comme il se balançait d'un pied sur l'autre, comme une flèche, la douleur le traversait : « On l'enterre demain. » C'est pour cela, oui, c'est la raison pour laquelle il se trouve ici, en ce moment, dans la nuit, qu'il regarde devant lui, qu'il cherche le chemin qui part du pont et qui mène à l'entrée du cimetière.

[*Lire la suite page 42*]

Une nouvelle policière

TU PARLES TROP, BABY---

par E. Bicciotti

MIKE était ce qu'il est convenu d'appeler un bon à rien. Il le savait et il s'en moquait. La vie, pour lui, comprenait deux sortes d'individus : ceux qui se débrouillaient, puis les autres. Et il se flattait d'appartenir à la première catégorie. C'était loin d'être le Pérou, mais il n'en demandait pas davantage, ne tenant pas le moins du monde à compromettre une santé florissante en travaillant sans relâche, tous les jours, à heures fixes avec quelqu'un derrière pour le commander.

Il fréquentait les pires garçons du quartier et il était fier d'être considéré comme un caïd par ces voyous qui constituaient la faune malsaine et redoutée de cette agglomération ouvrière et populeuse.

Mike Furli, fils de parents italiens émigrés aux Etats-Unis, n'était cependant pas dépourvu de bons sentiments. Seuls, les mauvaises fréquentations et l'orgueil de se sentir admiré en s'imposant par la force ou par des exploits que les autres, malgré leur audace, n'osaient tenter et que lui par bravade accomplissait, étaient à l'origine du mauvais chemin dans lequel il s'était engagé. Et dans ces conditions, son prestige primant tout, il ne pouvait être question pour lui d'un retour en arrière qui aurait eu pour conséquence de le lui faire perdre.

Le bon fond de sa nature se manifestait envers Nelly. Il avait cette fille dans la peau et aucune autre du quartier ou d'ailleurs ne comptait pour lui. Et pourtant il aurait pu se les offrir toutes ces filles qui ne pouvaient s'approcher de lui sans faire les yeux doux, tout en déployant le charme d'une séduction qui n'était pas à dédaigner. Mais rien à faire, il restait fidèle cent pour cent à Nelly. Il était gentil avec toutes, ça oui. Il dansait volontiers avec l'une ou l'autre au son de la machine à sous. Il n'était pas radin, non plus, quand il avait un peu de fric, mais c'était tout ce dont elles devaient se contenter, ça n'allait jamais plus loin. Elles n'avaient d'autres ressources que de se résigner en soupirant plus ou moins fort, sachant qu'elles n'obtiendraient rien de plus de ce garçon aux cheveux noirs et bouclés, aux yeux de braises et aux muscles durs saillants avantageusement sous son tricot à rayures.

Au contact de Nelly, cette graine de dur se transformait en coeur tendre et il redevenait alors ce qu'il était en réalité : guère plus qu'un gamin.

Qui était Nelly ? Qui était cette fille qui accaparait ainsi toute sa tendresse ?

Nelly était une jolie brunette de 18 ans qui, comme lui, était née dans le quartier.

Ils avaient poussé ensemble et insensiblement l'amour était venu. C'était bien mieux qu'un coup de foudre car depuis leur plus tendre enfance ils s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre et au fil des années leur amour naissant n'avait fait que se fortifier. Gosses, il n'y avait jamais eu de brouille entre eux et Mike avait toujours été présent pour la défendre contre les garnements de la rue. Aussi, depuis longtemps, on savait qu'il ne fallait pas toucher à Nelly et encore moins maintenant qu'il était devenu un costaud contre lequel il était prudent de ne pas se frotter. Il était fier de se promener au bras de Nelly après le travail de celle-ci, car elle travaillait, elle : vendeuse à vingt dollars par semaine dans une prisunic, rayon articles ménagers. Et Mike qui avait le travail en horreur trouvait magnifique d'avoir à son bras une fille capable de gagner sa vie par ses propres moyens. Il n'entrait pas dans ses intentions d'en tirer profit, mais ça le flattait d'être l'élu d'une poupée sérieuse, travailleuse et avec ça pas mal du tout. Bien roulée, avec des jambes qui en promettaient long sur son académie quand au hasard d'une attitude sa jupe en laissait voir un peu plus qu'il en aurait fallu. Jolie avec de grands yeux aux reflets mordorés, de grands yeux qui s'étonnaient de tout et qui chaviraient le coeur de Mike quand ils se posaient sur lui. Sa brune chevelure descendait sur ses épaules en lourdes cascades qui achevaient de mettre en valeur son charmant minois qu'égayait un sourire qui se manifestait à la moindre occasion.

Elle aussi, malgré ses allures de femme, n'avait pas cessé d'être une gamine. Etait-ce pour cela qu'elle riait de tout et riait pour rien ? Etait-ce pour cela aussi qu'elle posât des questions à tort et à travers ? Ou bien était-elle simplement, malgré tous ses avantages physiques, disons le mot, un peu gourde ? C'est possible et c'est peut-être ce qui lui conférait un charme de plus aux yeux de Mike, car comme dit la chanson : *Il l'aimait comme ça !*

Ce soir-là, sous le coup de 7 heures, comme tous les autres soirs, Mike attendait Nelly, toujours au même endroit, au pied du perron conduisant à l'immeuble qu'elle habitait. Elle n'allait jamais plus loin car elle repartait avec Mike qui la raccompagnait plus tard dans la soirée.

Le dos appuyé contre la rampe du perron, Mike tuait le temps en croquant des cacahuettes. De temps à autres, pour faire diversion, il en lançait une en l'air et adroitement il la cueillait dans sa bouche quand elle retombait.

A cette heure-ci la rue était des plus animées. Chacune de ses connaissances lui adressait un salut en passant. Il y répondait à sa manière car certains étaient ironiques, raillant sa fidélité. L'éminence du rendez-vous le rendant de bonne humeur, il se contentait de répondre du tact au tact ou de sourire en clignant de l'oeil.

Il venait de réussir un véritable exploit en rattrapant au prix d'une savante contorsion, une cacahuette qui ayant buté sur le bord de sa bouche aurait dû normalement rejoindre les coques qui jonchaient le sol.

— Bravo ! fit une grande blonde en passant près de lui. Le numéro est assez réussi.

Il reconnut une amie de Nelly qui travaillait avec elle dans le même magasin.

— Oh, bonsoir Norma. Tu ne sais pas si Nelly va tarder, par hasard ?

— Je ne crois pas, car justement la voici.

En effet, Nelly, dans une robe d'été à fleurs, une veste en lainage sur le bras, traversait la chaussée pour le rejoindre.

La blonde s'éloigna après avoir dit, un sourire canaille au coin des lèvres :

— Si elle te fait faux bond un soir, nous pourrons aller danser tous les deux. Je serai heureuse de te consoler.

Mais Mike ne l'écoutait pas. Nelly venait d'arriver et lui disait :

— Bonsoir, mon gros chou. Pas trop attendu ?

En disant ces mots elle l'embrassait sur la bouche. Mike lui refilait le paquet de cacahuettes et lui prenant le bras l'entraînait avec lui.

En chemin elle demanda, quelque peu soucieuse !

— Pourquoi Norma parlait-elle de te consoler ? Aurais-tu quelque chose à me reprocher ?

— Sûrement pas, ma poulette. Seulement, tu sais bien qu'elles en pincent toutes pour moi. Alors ça les rend un peu jalouses de voir que je te préfère et pour se consoler elles disent n'importe quoi.

Mike vit les beaux yeux mordorés briller à la fois de plaisir et de gratitude pour ces paroles et cela lui procura une joie dont lui-même sut gré à la jeune fille. Ce nuage dissipé, cette dernière puisa dans le sac à cacahuettes et Mike en fit de même.

Ils entrèrent un peu plus tard dans le bar en sous-sol tenu par Jo dit « Bouche cousue » à cause de la discrétion absolue dont il faisait preuve en toutes circonstances. Il voyait tout, il entendait tout, mais quand on l'interrogeait, il n'était invariablement au courant de rien.

Mike et Nelly s'installèrent à une table un peu en retrait, et commandèrent une bière.

— Je ne pourrai pas t'accompagner au ciné ce soir, dit Mike tout à coup.

— Ah ! fit Nelly un peu déçue, et pourquoi ?

Jo venait de servir les deux bières, et ne semblait pas pressé de regagner son comptoir. Cela irrita Mike.

— T'as l'intention de prendre racine ? lui dit-il. Va voir ailleurs si on y est, et inscris ça sur l'ardoise.

Jo renifle et n'insiste pas.

— Pourquoi ne viens-tu pas au ciné ce soir avec moi ? demande à nouveau Nelly. Il y avait pourtant un film épatant.

— Ça prouve que ce que j'ai à faire est très important.

— Tu vas faire quoi ?

Mike qui était en train de boire posa son demi, essuya la mousse autour de ses lèvres et répondit :

— Ecoute, chérie, tu es un trésor quand tu ne poses pas de questions. Donc montre que tu es un trésor.

— J'ai compris, mon gros chou ; tu n'es pas fâché au moins ?

— Non, dit-il en lui souriant et en lui prenant la main qu'il serra un moment dans la sienne.

— Pardon si je vous dérange, fit soudain une voix rauque.

Ils tournèrent la tête et virent un grand garçon déguingandé qui les contemplait de ses petits yeux de fouine. Son aspect était peu engageant. Un complet gris, trop ample, maculé de taches diverses, flottait sur son corps maigre, et ses cheveux d'un blond filasse, répandaient généreusement leurs pellicules sur le col luisant du veston. Sur l'ensemble de ses vêtements il eut été vain de rechercher la moindre trace d'un coup de fer à repasser.

Cependant Mike ne parut pas surpris par la présence du nouveau venu.

— Ah ! c'est toi, fit-il simplement. Je te présente Nelly.

L'autre fit une grimace qui voulait être un sourire.

— Bonsoir souris, fit-il, et il s'assit sans plus de façon entre eux deux.

Mike pinça les lèvres, et lui dit durement :

— C'est Nelly qu'elle s'appelle, je viens de te le dire. Ne lui donne plus d'autre nom. Compris ?

— Et moi, c'est Polo, répondit le nouveau venu feignant d'ignorer l'ob-

[*Lire la suite page 39*]

L'EXTRAVAGANT . . .

[*Suite de la page* 10]

Ce garçon dynamique, sans trop de scrupules, qui recherche surtout l'efficacité, s'éprend à ce moment d'Ella Rice, une jeune fille issue d'une des meilleures familles de Houston. Elle est fière d'être descendante des fameux passagers du May-Flower, elle est jolie et elle est très courtisée. C'est un de ces produits réussites-éclair en Amérique : une jeune fille élevée avec soin, gâtée, faite pour un brillant mariage et une vie facile. Ce garçon qui est à la tête d'une honnête fortune mais sans plus ne lui plaît pas. Elle le regarde d'abord avec dédain. Mais quand il a triplé le capital de son père et que toute l'Amérique parle de son jeune succès, elle le voit brusquement avec d'autres yeux.

Elle est secrètement flattée de voir ce garçon fier à ses pieds. L'audace de son esprit la charme. Finies, les habituelles platitudes des prétendants qui n'ont jamais rien à lui dire. Avec Howard, on ne s'ennuie jamais. La finesse et la fantaisie du jeune homme lui ouvrent de nouveaux horizons. Elle pressent un caractère hors de l'ordinaire. Il est beau, aussi. Et il l'adore.

Ecartant trente prétendants mal résignés, elle finit par l'épouser avec la certitude de le mener par le bout du nez

Howard Hughes, ayant mis en branle la formidable machine-à-faire de l'argent qu'est la Compagnie d'Outillage, place à sa tête quelques hommes capables, et se retrouve libre de ses mouvements avec des revenus sacrés. Réussir en tout ! Hughes n'a qu'une idée : réussir dans tous les domaines modernes, et d'avenir. Tout ce qui s'offre à lui l'éblouit. Il a une confiance illimitée en soi. Et quoi de plus tentant, dans ces années héroïques du cinéma muet. Hughes quitte Houston, et la tête farcie de grands projets, s'en va vers Hollywood.

II – "Le loup solitaire" fait en 1958 le tour du monde en 3 jours et 19 heures

La capitale du cinéma va immédiatement essayer de happer Howard Hughes dans son gigantesque engrenage d'illusions dorées, de scandales, de night-clubs et de fortunes aussi vite faites que défaites. Mais lui ne s'inquiète d'abord pas de cette vie mondaine échevelée. Il est venu pour travailler d'arrache-pied, il vit en meublé avec sa femme et pendant six ans s'initie au métier de producteur.

Son premier film est un fiasco.

— Jamais je n'oserai le présenter, dit Hughes, qui s'attaque aussitôt au second.

Celui-là est quelconque. Hughes s'obstine : le troisième est meilleur. Le quatrième un triomphe : c'était *Les Anges de l'Enfer*, le résultat de trois ans d'efforts et de 40 millions de dollars. Hughes, avec une volonté passionnée, n'a rien épargné pour réussir : sa reconstitution de la guerre aérienne dans le désert de Californie a exigé l'achat de 87 avions de la première guerre mondiale et il a engagé 137 pilotes. Mais quand le film sort, c'est la consternation générale : la version est bien entendu muette, or le cinéma parlant vient juste d'être mis au point. C'était peu de chose pour décourager Hughes. Il n'hésite pas, recommence tout, et sort une seconde fois le film en version parlante. Une femme inconnue qui en était la vedette passe d'un coup à la célébrité : Jean Harlow.

Mais Howard Hughes ne s'arrête pas là. D'ailleurs, il ne s'arrête jamais. Il produit encore quelques films, dont « Scarface », qui fixe pour la première fois le genre du film de gangsters. « Scarface », tourné avec Paul Muni (un parfait inconnu devenu vedette d'un jour à l'autre), donne le ton à tous les films du genre tournés ensuite. Puis avec « Citizen Kane », un très grand film, il s'attaque à la vie de l'éditeur Williams Randolph Hearst, s'identifiant d'ailleurs au caractère de fantaisiste étrangement proche du sien.

Les fantaisies de Hughes, grand producteur, commencent à faire le tour de Hollywood. Les journaux à scandales s'emplissent d'anecdotes, vraies ou fausses. Hughes ne dément jamais : il n'a pas le temps. On le voit partout, creusant de nouveaux scénarios, cherchant de nouvelles vedettes, donnant pour ses acteurs des galas somptueux. On reconnaît sa haute silhouette au bras des plus jolies filles du moment. Ses vedettes acquièrent une gloire mondiale par le seul fait qu'il les a choisies. Pour un organisateur de son génie, ces séries de scandales sont un don du ciel : elles lui procurent l'indispensable publicité sans laquelle on n'est rien à Hollywood.

— Cet homme est capable de tout — c'est le slogan qui court sur lui. D'ailleurs, c'est lui-même qui l'a créé...

Mais Mme Hughes, plus lente que son mari, plus terne aussi, ne peut plus le suivre. Elle a commencé par être fière de son succès : rapidement, elle déteste ses triomphes. Elle ne comprend pas que Howard a besoin de cette vie trépidante pour donner sa pleine mesure. Et puis, aucune gloire ne lui semble assez grande pour justifier le sacrifice de sa vie privée : elle se plaint, le menace, essaie de le retenir. Hughes, qui était déjà à 19 ans un garçon quelque peu timide et très secret en face des êtres, ne discute pas, ne se défend pas, n'explique pas. D'ailleurs, il n'a rien à expliquer. Il devient de plus en plus étranger. Il ne rentre chez lui qu'en coup de vent pour donner vingt coups de téléphone, et ressort aussitôt sans avoir même pris la peine d'ôter son chapeau.

— Ça ne peut plus durer, dit et redit la jeune femme de plus en plus souvent. Ça ne durera pas, en effet. En 1929, elle demande le divorce et quitte un univers d'aventure pour lequel elle n'était pas faite.

Il n'a pas un geste pour la retenir. Il sait qu'elle a raison mais il sait aussi qu'il ne peut pas changer sa vie. Et sa vie, c'est d'agir, d'être partout le premier, de commander, et de créer. Il voit maintenant qu'il n'y avait pas de place pour une femme dans sa vie de hasards — et surtout pas pour une fille comme Ella Rice, trop adulée. Il sait aussi tout ce que son caractère comporte de chancelant, d'inégal, sur le plan moral. Sans doute, il avait rêvé d'autre chose, de quelqu'un de plus fort, de plus solide, qui fixerait un peu son éternel vagabondage.

— C'est l'événement le plus malheureux de ma vie, confie-t-il à un de ses amis. Et d'ajouter aussitôt :

— Mais je suis l'homme le plus occupé d'Amérique. Alors...

Et de fait, le départ d'Ella Rice n'a pas changé une minute ses habitudes. Au contraire. Il n'est pas homme à accepter d'entraves, encore moins celles des regrets. S'il est déçu, personne ne le verra s'abandoner. Il fonce au contraire à corps perdu dans tout ce que l'aventure moderne peut apporter de dépaysement et d'évasion. De création, aussi

Et brusquement, en 1932, il délaisse momentanément le cinéma. Son ancienne passion l'a repris : l'aviation. Il y a là une autre aventure grisante à tenter : Hughes la tentera, en mettant dans la balance toute sa fortune, toute son énergie, toute sa volonté de vaincre.

Il commence par fonder une compagnie qui crée des prototypes. Puis vient toute une série de records de vol qui vont le rendre célèbre dans le monde de l'air, et lui valoir les prix les plus enviés (le prix Collier et deux fois le trophée Harmon).

C'est d'abord en 1935 un record de vol au-dessus du sol accompli à 400 milles/heure. Dans son esprit, ce vol n'est rien d'autre qu'une expérience scientifique. Il veut éprouver les perfectionnements dont il a équipé son

Messieurs, vous porterez cet été

Short beige de style italien. A noter la disparition des pinces et la petite poche à rabat. Chemise en pure soie brune. Bas nylon et chaussures en rafia beige.



Jaquette TV en coton suisse rouge avec dessins chinois brodés noir. Le dessin rond signifie "Bonne journée" en chinois.



Bermudes ¾ en coton rayé vert et marine avec ceinture en cuir élastique "gaucho". Chemise en pure soie beige et veste en corde écrue. Bas nylon et chaussures en rafia. Créations Brisson & Brisson. *(Photos Marcel Cognac)*



L'EXTRAVAGANT MILLIARDAIRE . . .

avion : le « Sperry-Cyropilot » et le « Line of position Computer ».

En 1936, second record de vitesse : il a volé de Burbank (Californie) à Newark (New Jersey) en 9 h. et 25 m. Les journalistes l'attendent à l'arrivée. Hughes, sans hâte, descend d'avion, puis recule devant le flot qui l'assaille :

— Je n'ai rien à dire. Je n'ai rien fait de sensationnel.

On n'en tirera pas un mot de plus.

Mais un an plus tard, jour pour jour, il refait le même parcours en 7 h. 28 m., pulvérisant le record mondial qu'il avait lui-même établi l'année précédente.

Il mûrit un projet plus grand encore. Le 9 juillet 1938, il quitte tranquillement sa chambre au Waldorf Astoria, remet la clé au portier :

— Ne relouez pas ma chambre, je serai là dans quelques jours.

Puis il se dirige vers l'aérodrome, monte dans son avion, boucle le tour du monde en 4 escales, et revient trois jours et 19 heures après : le précédent record était battu de 42 heures ! Cette fois, les journalistes ne le laisseront pas s'échapper à si bon compte. C'est une formidable ovation qui l'accueille dès qu'il met un pied à terre.

Quand il parvient à fendre les groupes, on peut l'entendre exprimer à haute voix sa conclusion personnelle :



Polo en corde crochetée, cognac et blanc. Création Brisson & Brisson.
(Photo Marcel Cognac)

— Le vol, ce n'était rien ! Mais l'interview des journalistes !...

En toutes occasions, Hughes montrera la même audace dans l'action et le même recul devant les contacts humains, au point qu'il y gagnera le surnom de « Loup solitaire ».

Ces vols, entrepris sans aucune bravade, mais dans un esprit scientifique, ont été préparés avec le plus grand soin. Rien n'a été laissé au hasard, pas le moindre détail : Hughes a même été jusqu'à faire des tests sur des pains différents pour savoir lequel se conserverait le mieux pour ses sandwiches. Dès qu'il s'agit d'établir une expérience, c'est un aventurier méticuleux.

C'est cette réputation qui va lui valoir de rencontrer un autre personnage également bien singulier : Jack Frye.

Jack Frye était lui aussi un passionné d'aviation, et plein de foi dans l'avenir. A 18 ans, il réalise la prouesse peu commune de diriger une école d'aviation avec 7 h. 30 de vol seulement. Puis il fonde en 1926 l'Aero-Corporation of California. Avec deux de ses élèves, il crée une école de pilotage, une station d'entretien, et une agence de vente : ce sont les tout premiers débuts de ce qui allait devenir plus tard la Compagnie aérienne T.W.A.

Tout cela ne tarde pas à se transformer : en 1927, la première ligne aérienne est créée. Elle fait la liaison entre Los Angeles et Phoenix et porte le nom prometteur de « Standard Airlines ». La flotte... A vrai dire la flotte se compose en tout et pour tout d'un seul monomoteur Fokker. Mais cet avion unique porte tous les espoirs de Frye. C'est l'époque héroïque.

D'autres lignes ne tardent pas à faire leur apparition. la « Maddux Airline », d'abord, puis la « Western Air Express ». Enfin, Charles Lindbergh entre en lice avec sa « Transcontinental Air Transport ». Ces lignes sont jeunes pour rester indépendantes : elles vont fusionner et mettre en commun leurs moyens d'action.

Frye est nommé directeur d'exploitation, et le 1er octobre 1930 il fête une grande victoire avec ses associés : la T.W.A. est enfin constituée.

Ardent, enthousiste, Jack Frye voit loin et cherche par tous les moyens à agrandir sa compagnie. L'argent, il le trouve d'abord chez deux banquiers de New-York.

Il investit immédiatement les bénéfices dans l'achat de nouveaux appareils. Et quand les banquiers s'inquiètent, il gronde :

— L'argent ! j'exploite cette compagnie comme je l'entends. Et pour l'instant, il s'agit de développer, vous comprenez ? Développer au maximum. L'argent viendra plus tard !

— Monsieur Frye, répliquent les banquiers un ton au-dessous, je crois que nous allons être obligés de réorganiser cette compagnie sans vous.

Sous le coup de cette menace, Frye pense à Hughes. Hughes est un as du pilotage — et il est milliardaire ! Frye va le trouver et lui expose l'affaire. Hughes, naturellement, n'hésite pas. Il est toujours prêt à risquer sa fortune sur un coup de dés.

— Je suis d'accord, annonce-t-il à Frye. Combien voulez-vous ? Six millions ?

Frye est médusé. Six millions de dollars ! c'est plus que ce qu'avaient mis les banquiers ensemble. Ils vont être obligés de revendre leurs parts. Hughes rachète les actions, et devient propriétaire de la compagnie à 78%.

Les deux hommes sont faits pour s'entendre. Ils ont les mêmes conceptions hardies, le même esprit d'entreprise, les mêmes espoirs dans les nouveaux modèles Douglas et Boeing. Hughes laisse les coudées franches à Frye : il dirige comme il l'entend.

Hughes s'est plongé dans l'étude d'un avion de chasse qu'il a dessiné lui-même et qu'il soumet à l'Air Force. L'Aviation se montre réticente : elle avait tort. Les Japonais par contre sont vivement intéressés : ils voient les plans, construisent l'appareil, et lorsque la guerre éclate lancent dans la mêlée de Pearl Harbour des engins d'une extrême efficacité : c'étaient les fameux « Zéro » qui semèrent la panique au milieu du Pacifique.

La grande idée de Frye est de créer un réseau de voies intercontinentales. Il faut un avion sûr. Hughes et lui se mettent au travail. Penchés sur des plans du matin au soir, ils imaginent un avion capable de transporter une cinquantaine de passagers à 350 m/h. C'est le « Constellation ».

A cause de la guerre qui en a retardé la construction, l'avion n'est lancé qu'en avril 1944. Par son vol d'essai, Hughes, aux commandes de l'appareil, veut prouver que ce gros quadrimoteur « tient le coup». Et non seulement il tient le coup, mais Hughes, volant de Burbank à Washington en 6 h. et 58 m. établit par la même occasion un nouveau record mondial depuis celui qu'il avait lui-même établi en 1938...

Le « Constellation » est un des rares avions commerciaux à avoir fait ses armes comme avion militaire pendant la guerre, en transportant 100 soldats et leurs équipements.

Toutes ces activités n'empêchent pas Hughes de s'occuper aussi de la Compagnie d'Outillage, qui d'ailleurs se passe très bien de lui. Il vient de montrer son génie successivement comme pilote, inventeur, et homme d'affaires — et maintenant ?

Maintenant ? Pourquoi pas le cinéma, encore une fois ? Cela absorbera peut-être son surplus de vitalité. Il se sent de plus en plus fort, et de plus en plus capable de balayer tous les obstacles.

Avec sa désinvolture habituelle, c'est en 1940, en pleine guerre, qu'il revient à Hollywood.

Il commence à tourner « The Outlaw ». Il a déniché une petite standardiste à 10 dollars la semaine. Il lui signe un contrat de plusieurs millions de dollars et en fait sa vedette avant même qu'elle ait réalisé un bout d'essai. La petite standardiste s'appelait Jane Russel. Elle n'avait encore rien tourné que déjà le monde entier connaissait le buste célèbre et qu'une firme rivale offrait un million de dollars pour « l'emprunter ». Sa silhouette expressive couvre les carlingues de tous les avions de chasse américain de Tokyo à Ploesti. Les prises de vues avaient commencé avant Pearl Harbour. Quand l'attaque japonaise éclate, les usines de guerre de Hughes se mettent à tourner dix-huit heures par jour, et le film est réalisé au milieu de la nuit puisqu'il exige néanmoins d'être présent. Entre deux épures, et deux plans de profil d'ailes, il redessine 100 fois le décolleté de sa vedette.

Le film jette la panique parmi les censeurs : ils demandent 136 coupures. Howard envoie à New-York un bataillon de techniciens et de mathématiciens, sous la direction de son meilleur avocat, Birdwell. Ils s'étaient munis de 4,000 photos d'actrices de Hollywood pour démontrer que Rhonda Fleming montrait 65.4% de charmes de plus que miss Russel, ou que le décolleté de Marie Wilson était 3.4% plus profond que celui de la vedette.

Pendant des semaines, les censeurs se penchèrent sur les instruments de mesure.

Enfin, Birdwell revient triomphant à Hollywood :

— Que Monsieur Hughes accepte six de nos coupures, et le film pourra sortir, avaient déclaré les censeurs.

— Non, répondit Hughes.

— Deux coupures alors...

— Non, redit Hughes.

Birdwell revient encore une fois en croyant avoir gagné la partie : il suffirait de supprimer l'image où Miss Russel « se penche pour fermer un tiroir ».

— Je ne laisserai pas gâcher mon film, tonne le producteur. Repartez et discutez à nouveau !

Le film passa comme il avait été prévu.

III – Les scandales sont la monnaie courante dans la vie hasardeuse de Howard Hughes

Au sommet de la gloire, Howard Hughes a racheté la R.K.O. : il possède les trois-quarts des actions. La grosse firme cinématographique avec ses immenses studios, a mis à sa disposition une foule de machinistes, d'agents de publicité, et de techniciens de tout acabit.

Un jour, il aperçoit une petite marchande de violettes à la porte d'une boîte de nuit, à Los Angeles. Hughes passe sans s'arrêter.

Mais un mois plus tard, il téléphone à ses agents :

— Recherchez-moi cette fille immédiatement. J'en ai besoin pour mon premier rôle...

C'était Faith Domergue.

L'extravagant Hughes devait, peu de temps après, la jeter tout habillée dans la mer, et dans une Chrysler, par dessus le marché.

C'était un soir particulièrement romantique sur la route de Santa-Barbara, qui côtoie la mer. Il reconduisit Faith en voiture.

— Arrêtons-nous un instant, dit Faith. La mer est si tentante : on pourrait aller un peu marcher dans l'eau ?

— Un autre jour, dit Hughes.

— Vous avez peur de l'eau ! s'exclama Faith.

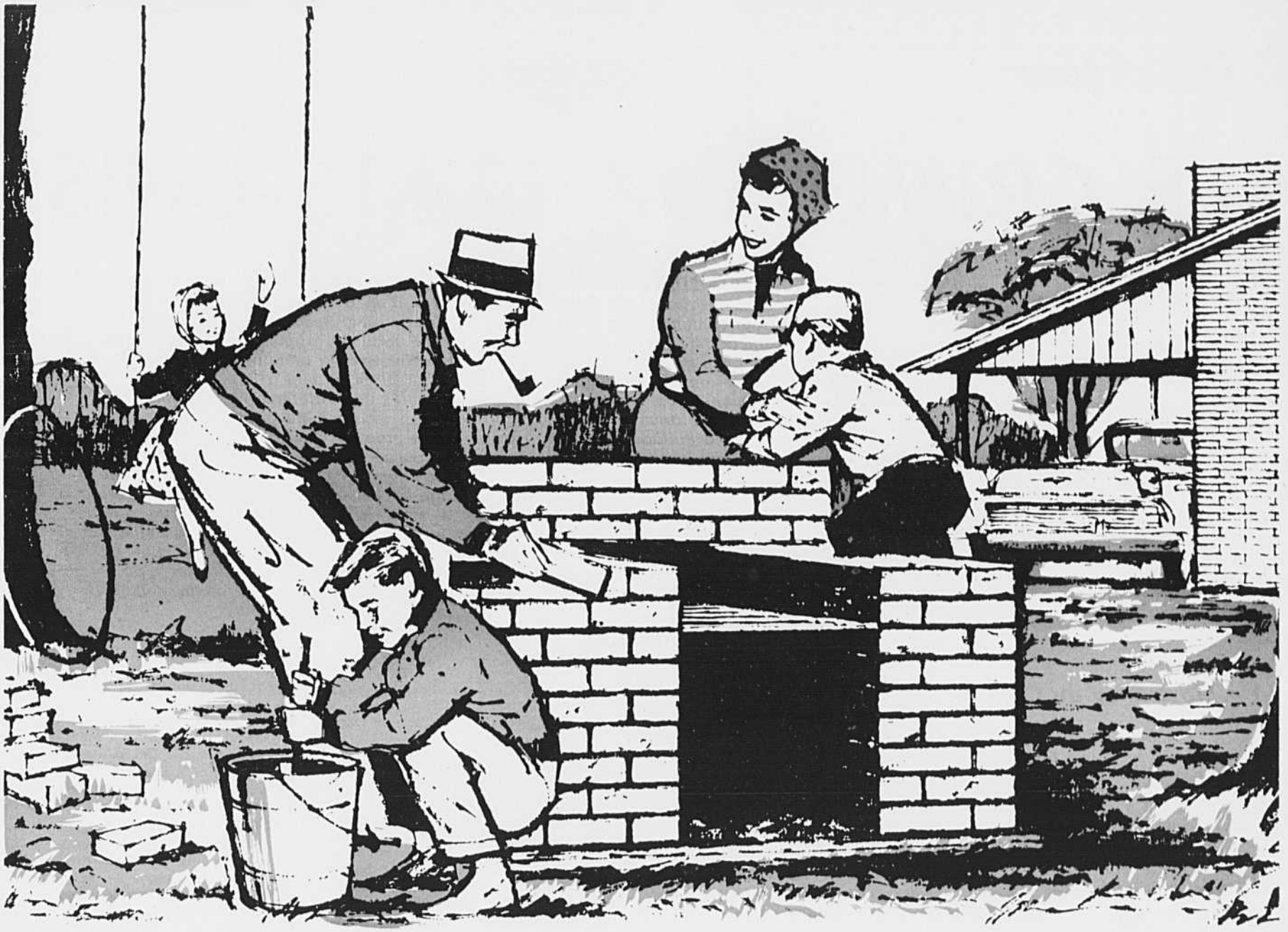
— Non, répond posément Hughes, qui d'un coup de talon sur l'accélérateur lance la Chrysler dans la mer.

Ils revinrent à la nage.

C'est à l'époque où l'on marie Hugues tous les jours à l'une ou l'autre vedette. L'Amérique a oublié son premier mariage. Cet homme de 40 ans, plusieurs fois milliardaire, qui a fait parler de lui de toutes les façons, est le célibataire le plus pourchassé d'Amérique. Les vedettes qui passent dans sa vie forment une revue du Tout-Hollywood, pour le plus grand bonheur des journaux spécialisés, qui n'ont jamais eu autant de petits scandales à servir à leurs lecteurs. Il y a là Ginger Rogers, Lana Turner, Ava Gardner, ou Debra Paget.

Avec Katherine Hepburn, Hollywood retient son souffle : Katherine n'est pas seulement jolie, c'est aussi une femme

[*Lire la suite page 51*]



construisez vous-même un barbecue en brique

Ne sentez-vous pas l'arôme des biftecks qui grésillent

sur le feu de charbon de bois du barbecue dans votre jardin? N'avez-vous jamais rêvé de repas en plein air, les soirs d'été? Maintenant, vous n'avez plus à en rêver! Cooksville-Laprairie Brick Limited a préparé des plans faciles à suivre pour vous aider à faire vous-même un barbecue en briques véritables. (Ou bien, le maçon de votre localité peut le construire pour vous.) Une fin de semaine de travail agréable vous rapportera des années d'agrément. Voyez l'assortiment merveilleux de Briques Cooksville-Laprairie chez votre agent 'CLB' autorisé. Utilisez le coupon pratique ci-dessous, et envoyez-le à:

LA BRIQUE COOKSVILLE LAPRAIRIE LIMITÉE

MONTRÉAL TORONTO

Cooksville-Laprairie Brick Limited,
906, Edifice Shell,
Montréal 2, P.Q.

Veuillez m'envoyer un ensemble de plans pour un barbecue en brique ; ci-joint 25¢ pour frais de manutention.

NOM

RUE

VILLE

PROVINCE

CFM-1

Estes Kefauver

LE CRIME AUX ETATS-UNIS

LE SAMEDI commence, dans ce numéro, la publication d'une série d'articles dans lesquels sont relatés les aventures d'un Sénateur américain et d'une Commission sénatoriale partis l'un et l'autre en croisade contre la criminalité américaine. Dans ces écrits qui sont une sorte de rapport personnel destiné au peuple américain, Kefauver montre l'incroyable étendue du crime organisé et de la corruption politique aux Etats-Unis. Il met à jour l'organisation criminelle qui recouvre les principales villes des différents Etats américains. Il dévoile ainsi à New-York une collusion évidente du crime et de la politique ; à Philadelphie des « rackets », des organisations de jeux et des bookmakers placés sous la protection d'une police achetée ; à Miami des casinos dirigés par des gangsters à la solde des syndicats qui opposent à l'enquête une obstruction systématique ; à Chicago le centre du réseau des bookmakers et de l'exploitation des machines à sous, la renaissance du gang d'Al Capone ; à Kansas City des jeux dont les profits annuels atteignent 34 millions de dollars et un trafic de stupéfiants organisé.

C'est dire le côté prodigieusement vivant et direct de ce dossier d'accusateur public qui est plus passionnant que n'importe quel roman policier.

I — Naissance du Comité

Notre première session se tint à Miami, Floride, le 26 mai 1950. Entre cette date et celle où expira mon mandat de Président, j'ai parcouru environ 52,380 milles. Il y eut des sessions à Miami, Tampa, New-Orléans, Kansas City, Cleveland, Saint-Louis, Detroit, Los Angeles, San Francisco, Las Vegas, Philadelphie, Washington, Chicago, New-York. Elles ont apporté la preuve de l'existence aux Etats-Unis d'activités criminelles ayant des ramifications d'état à état et de ville à ville. Nous avons interrogé des témoins dans presque tous les états d'Amérique. Pour ma part j'ai entendu des millions de mots absolument ahurissants et parfois totalement incroyables de la bouche de plus de 800 témoins. J'en ai lu des centaines de mille, sous forme de rapports, qui corroboraient ceux que j'avais entendus.

Nous en arrivâmes enfin aux conclusions suivantes :

1° *Il existe aux Etats-Unis, à l'échelle nationale, un syndicat du Crime, et ce, en dépit des protestations d'un étrange assortiment de criminels, de politiciens véreux, d'imbéciles aveugles et de beaucoup d'autres hommes, honnêtes certes, mais abusés dans leur bonne foi.* Ce syndicat s'étend sur la nation tout entière. C'est une sorte de coalition, aux liens assez lâches, d'organisations autonomes et locales qui travaillent ensemble pour leur profit mutuel.

Ses activités sont contrôlées par une bande de gangsters, de politiciens corrompus et d'hommes d'affaires sans conscience. On y rencontre aussi des experts comptables et des hommes de loi qui s'abritent derrière le masque d'une fausse « respectabilité ».

Ce Syndicat national du Crime tel qu'il existe aujourd'hui est quelque chose d'assez difficile à définir mais de bien réel. Son organisation, ses machinations, ne sont pas toujours faciles à déceler avec précision, car, bien entendu, il n'utilise pas les méthodes d'une Société à responsabilité limitée, avec actionnaires et comptes rendus de conseil d'administration... Cependant on peut parvenir à s'en faire une image assez exacte en rassemblant patiemment les pièces innombrables du gigantesque puzzle.

Il n'y a pas encore très longtemps, les gangs prospéraient à la faveur du meurtre et de la violence. Il n'était question à chaque instant que de « types qu'on emmenait faire une balade ».

Avec les années les moeurs de ces bandits se sont policées. Ils ont fini par comprendre que le meurtre n'était pas en fin de compte une bonne affaire et que l'union fait la force. Petit à petit, ils se sont donc rapprochés les uns des autres et ont mis une sourdine à leurs règlements de compte. Aussi stupéfiant que cela puisse paraître, ils ont même fini par se partager, plus ou moins à l'amiable, les territoires à rançonner et les « sphères d'influence » !

Ainsi le crime prenait rang parmi les grosses affaires. Ces messieurs — du moins les caïds, ceux qui dirigent les bandes nouveau style — se nettoient les ongles, parlent un langage châtié, singent les manières et la façon sobre de s'habiller des capitaines d'industrie. Tandis que le « muscle », c'est-à-dire le recours aux moyens violents, reste un accessoire (indispensable), c'est maintenant le « cerveau » qui a pris la première place dans une gestion bien comprise. Ces nouveaux aristocrates du Crime n'ont plus rien de commun avec les assassins au langage de brute et au visage de gorille des années vingt. Cette période est finie. Franck Costello et consorts les ont remplacés avec leurs costumes de bonne coupe et leur parler suave, car ces nouveaux « administrateurs » de la pègre appartiennent à l'espèce hypocrite qui gémit et qui se lamente et qui saigne dès qu'on la dénonce comme un danger public. Nos gaillards se récrient : « Nous sommes des hommes d'affaires. Nous vivons en paix. Nous payons nos impôts et nous donnons au public ce qu'il nous demande ».

Mais ne nous y trompons pas, ces apparences raffinées les rendent bien plus dangereux que les Al Capone ou les Dutch Schultzes de l'époque précédente.

Les deux pôles du Syndicat National du Crime sont Chicago et New-York. Pour autant qu'il est possible de le savoir avec certitude, il n'y a pas un Grand Patron seul et unique, c'est-à-dire quelqu'un dont les ordres puissent être exécutés n'importe où dans le pays. L'influence toute puissante appartient à une poignée de criminels. Selon Virgil Peterson, Directeur de la Commission Criminelle de Chicago, « le leader de la pègre américaine est Francesco Castiglia, alias Franck Costello, qui en tire astucieusement toutes les ficelles. Il n'a pas besoin de donner d'ordre, pas plus que de balancer des bombes ou des rafales de mitraillette,

[*Lire la suite page 24*]



Gilet léger et confortable en Alpaca à rayures (marron, jaune et gris). Création Brisson & Brisson.
(Photo Marcel Cognac)

DOW

PLAISIR GARANTI

La promesse qui se réalise à chaque verre de Dow!

GUARANTEED the best beer you have ever tasted UNION MADE — GUARANTEE GARANTIE — GARANTIE la meilleure bière que vous ayez jamais bue FABRICATION SYNDICALE



Il suffit d'y goûter . . . et déjà vous découvrez que la Dow est la meilleure des bières! Cette saveur douce et moelleuse, c'est le résultat du brassage, de la "climatisation" et du vieillissement soigneusement contrôlés qui font de la Dow une bière incomparable.

C'EST "LA MEILLEURE BIÈRE QUE VOUS AYEZ JAMAIS BUE" — Dow VOUS LE GARANTIT!

LE CRIME AUX ETATS-UNIS

[*Suite de la page 22*]

il lui suffit de dire un mot et toute la racaille obéit au doigt et à l'oeil ».

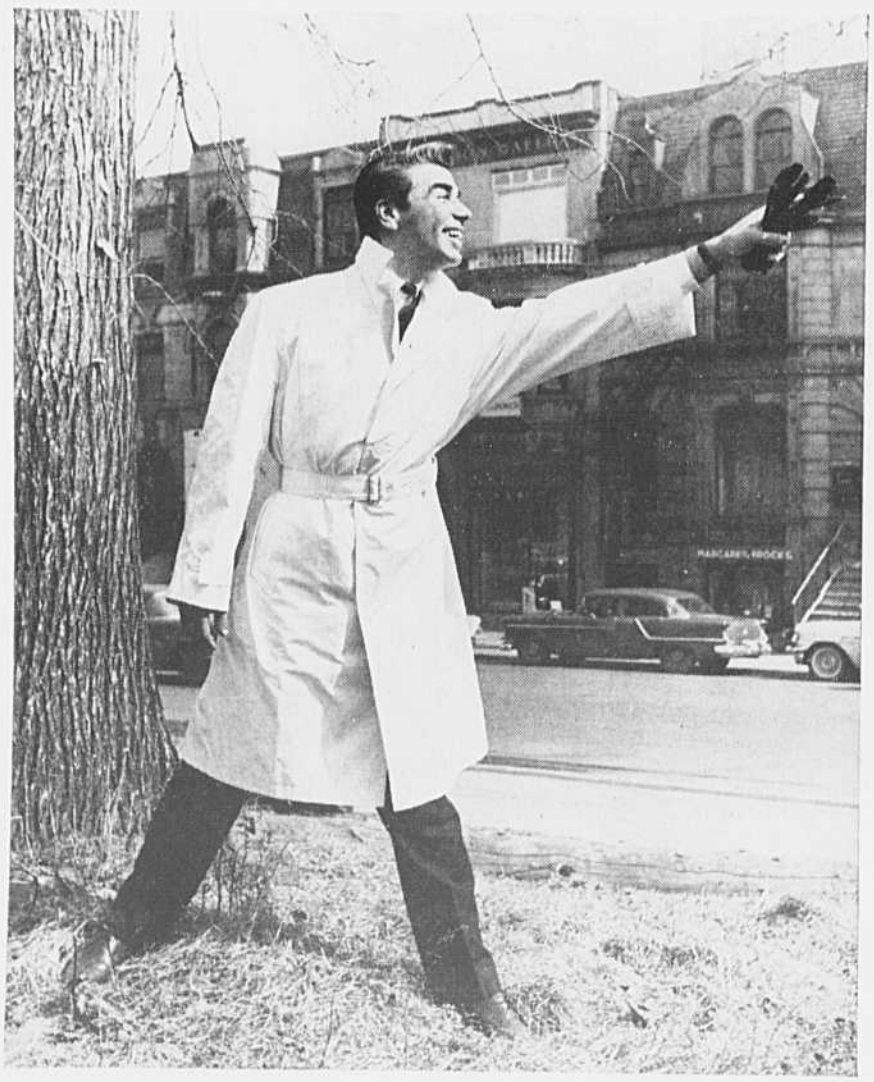
Le syndicat est donc « organisé » de la manière suivante : d'une part la faction que commande Costello, avec Joe Adonis et Meyer Lansky — ceci, pour la côte Est — , et d'autre part la bande de Chicago qui porte toujours le nom de Capone, en signe de « respect » pour son chef défunt. De ces deux bandes partent de nombreuses ramifications vers les autres états. Elles lancent des tentacules vers tous les grands centres importants du pays. Il n'y a bien entendu aucune loi écrite réglant leurs rapports mais quelque chose de bien plus puissant : des investissements communs, des relations personnelles et un arrangement tacite, entre chefs de bandes. Inutile de réunir des congrès à date fixe ces messieurs se retrouvent automatiquement à Miami Beach, ou a Hot Springs selon la saison. « Tous membres du rackett se connaissent personnellement, qu'ils appartiennent à des bandes de Floride, de Californie ou de New-York... les fils du réseau s'entrecroisent et s'interpénètrent à l'infini » (H. Anslinger, du Bureau Fédéral des Stupéfiants). Supposons par exemple gangster de New-York ait une dette de jeu à récupérer à Kansas City ou à Chicago, ou un concurrent à éliminer... il demande à un collègue qui se trouve sur place de lui rendre ce petit service. A charge de revanche, bien entendu.

2° *Derrière ces bandes locales qui constituent le syndicat national à proprement parler, existe une organisation internationale plus secrète, connue sous le nom de Mafia, si fantastique que la plupart des Américains ont du mal à croire à son existence.*

Les origines de la Mafia sont en Sicile, de même que son Quartier Général. Elle exerce une influence prédominante sur un certain nombre d'activités illicites — les stupéfiants, surtout. Ses arrêts et son code ont pour sanction la peine de mort, impitoyablement appliquée à tous ceux qui lui résistent ou qui la trahissent. Dans la phase « grandes affaires » où est entré le crime à l'heure actuelle, lorsque surgissent des disputes ou des contestations au sein de la « grande famille », la Mafia joue souvent le rôle d'arbitre en dernier ressort.

3°. *Quoique les politiciens et les fonctionnaires corrompus ne représentent qu'une faible minorité par rapport aux centaines de mille serviteurs honnêtes et dévoués à la cause publique, la corruption politique semble avoir atteint aux Etats-Unis un niveau sans précédent.*

Combien de fois n'avons-nous pas été écoeurés par les preuves répétées de malhonnêteté dans les milieux officiels. Partout ont surgi des scandales qui nous ont enlevé toutes nos illusions : officiers de police, agents, détectives acceptant 10 dollars de pot-de-vin pour protéger des jeux illicites, shériffs ou fonctionnaires d'un certain rang touchant des pourcentages sur les bénéfices réalisés par les bandits qu'ils couvraient. Sans parler des grosses sommes — 100,000 dollars dans certains cas — qui passaient de la caisse du gang à celle de Gouverneurs d'Etats. Rien n'est plus sordide et révoltant que ces « feuilles de paie » de bandits ou de politiciens sur lesquelles le comité a mis la main. Et l'on ne peut s'étonner après cela que ces gangsters ou ces pseudo-hommes d'affaires en soient arrivés à penser que tout s'achète, qu'il suffit d'y mettre le prix.



Imperméable blanc en popeline suisse de ligne classique. Création Brisson & Brisson.
(Photo Marcel Cognac)

4° *Quoique l'application des lois revienne, en premier chef, aux autorités locales, — et partout ce fut le même tableau monotone de polices locales véreuses ou passives, — la grande part de responsabilité dans cette corruption généralisée, incombe incontestablement aux organismes fédéraux.*

Le Bureau du Fisc, par exemple, a négligé ses devoirs en n'examinant pas avec assez d'attention les déclarations sur le revenu des gangsters notoires. Dans un rapport provisoire, le Comité notait : « ... il apparaît que beaucoup de ces déclarations, pour ne pas dire toutes, sont truquées. Le Gouvernement fédéral est donc frustré de millions de dollars, peut-être même de centaines de millions par des malfaiteurs engagés dans des entreprises criminelles... »

Il nous arriva même de découvrir en Californie que des agents du Fisc s'étaient rendus coupables de fraudes et avaient entretenu des relations coupables avec des individus douteux appartenant à la pègre. Ces agents furent licenciés ou traduits devant les tribunaux par la suite.

Gardons-nous cependant d'être injustes envers le Bureau tout entier. Là encore la majeure partie des employés est honnête et fait du bon travail, mais la récente création d'une section spéciale de la répression des fraudes chargées de traquer les gens qui essaient de se soustraire à l'impôt constitue une initiative fort louable.

Le Service d'Immigration et des Naturalisations non plus n'a pas fait correctement son travail. Pourquoi n'expulse-t-on pas les criminels nés à l'étranger ? Pourquoi ne leur enlève-t-on leur naturalisation de fraîche date ? Pourquoi d'ailleurs le Congrès n'a-t-il pas voté une législation plus sévère ?

Dans les endroits les plus écartés du pays, le comité a découvert de très nombreux exemples de criminels de grande envergure, auteurs de délits allant jusqu'au meurtre, qui sont entrés aux Etats-Unis clandestinement, ont obtenu leur naturalisation au moyen de faux papiers et qui maintenant narguent impunément la loi. Le Ministère de la Justice (dont dépend le bureau d'Immigration) aurait certainement pu faire un travail plus efficace si le Congrès l'avait doté de lois sévères et lui avait donné le moyen de les appliquer. Le Comité décida donc de patronner un projet de loi destiné à conférer à l'Attorney Général des pouvoirs plus étendus, entre autres celui d'annuler les naturalisations et de prononcer l'expulsion.

Certes, le FBI est une organisation extrêmement compétente, une des plus remarquables qui soient au monde. La seule critique que nous ayons entendu formuler à son endroit par les officiers de la police ordinaire est qu'elle a tendance à garder pour elle les renseignements qu'elle a assemblés sur les criminels... Au point que c'est devenu une vérité d'évidence que les échanges d'informations avec le FBI sont toujours à sens unique. Ce n'est d'ailleurs pas une particularité du seul FBI et il serait souhaitable d'améliorer grandement la coordination des services appelés à travailler ensemble à une même tâche. A mon avis le meilleur remède à cette faiblesse du système serait la création d'une commission fédérale de la répression du crime. Ceci fera l'objet d'une motion de notre Comité. J'en parlerai dans un prochain chapitre.

5° *L'infiltration des gangsters notoires dans le domaine des affaires normales a augmenté dans une proportion alarmante.*

Le Comité a mis au jour des milliers de cas de bandits bien connus, introduits dans soixante types différents d'affaires normales. La plupart du temps ils y étaient parvenus par les méthodes d'intimidation dites « musculaires », selon le terme de la profession.

On se trouve ici devant un problème délicat. Lorsqu'il s'agit d'affaires publiques ou quasi publiques, comme des entreprises de transport ou de transit, le Bureau Fédéral du Commerce peut y mettre le nez et prendre des mesures de sécurité. J'en parlerai plus loin. Mais comment éliminer ces gangsters des affaires locales ? Le problème est autrement difficile. Il est bien évident que l'on ne peut décréter purement et simplement qu'un homme ayant un casier judiciaire ne pourra plus participer à la vie des affaires. Ce serait lui fermer à tout jamais les portes de l'honnêteté. Or la société a au contraire le devoir non seulement de ne pas décourager celui qui veut se racheter mais encore de lui apporter son aide. C'est malheureusement à la faveur de cette prétendue volonté de rachat que certains gangsters parviennent à saisir les leviers de commande d'entreprises saines dans lesquelles ils ne tardent pas à introduire leurs méthodes particulières. Ils n'en continuent pas moins leurs activités criminelles, mais cette fois à l'abri d'une façade respectable.

On peut prendre, à l'échelle fédérale, certaines mesures, lorsqu'il s'agit par exemple d'affaires de spiritueux ou de camionnages ; mais je suis persuadé que ce serait la plupart du temps plus facile à l'échelle locale.

En effet les autorités locales qui font leur travail avec conscience disposent de facilités pour l'octroi des licences, par exemple. Dans les autres cas, leur police peut toujours trouver un moyen d'intervenir pour mettre un terme à l'ingérence des malfaiteurs notoires pour peu qu'elles exercent leur vigilance.

Les différentes constatations que nous venons d'énumérer furent pour nous des découvertes stupéfiantes. Je n'ai certes pas perdu toute foi dans les ressources du peuple américain. Il est capable, j'en suis sûr, d'affronter les dangers quand on les lui désigne. Néanmoins, il est effrayant de constater que l'Amérique en est arrivée à un point de saturation en matière de corruption politique et criminelle. Cette corruption risque d'annihiler totalement notre force en tant que nation.

Dans notre prochain numéro

LA MAFIA ET LUCKY LUCIANO



Au connaisseur s'impose l'essence WHITE ROSE

"C'est un bon placement à tout point de vue!"

Nos camions utilisent White Rose, et pour une bonne raison . . . c'est parce que, à notre avis, c'est la meilleure que nous puissons acheter! Mais ce n'est pas tout: nous n'avons pas choisi White Rose seulement parce que c'est une merveilleuse gazoline, mais aussi parce que c'est un produit exclusivement *canadien*, depuis les puits jusqu'aux consommateurs. Canadian Oil contribue au progrès de l'économie canadienne par les recherches incessantes qu'elle poursuit pour la découverte de nouveaux gisements pétrolifères, par le développement de ses facilités pour le raffinage et par l'amélioration constante de ses produits. Les salaires qu'elle paie et les dividendes qu'elle verse restent au Canada, où ils sont dépensés pour l'achat de marchandises et de services *canadiens*, pour stimuler l'embauchage et aider la *population* en général. Achetez les meilleurs produits, surtout lorsqu'ils sont canadiens. Vous ne sauriez alors faire mieux!



WHITE ROSE

sans égal

CANADIAN OIL COMPANIES, LIMITED

1598F

EXCLUSIVEMENT CANADIENNE EN TOUT—DES PUITS À LA RAFFINERIE—ET JUSQU'À VOUS!

Les grands récits du "Samedi"

La fabuleuse dynastie des ROCKEFELLER

par Michel Clerc

deuxième partie

Brûlé en effigie

Bottées de boue, assommées de whisky, frottées aux filles de joie, grisées de pétrole, des brutes sans foi ni loi se mettent à invoquer la loi et le credo individualistes du chacun pour soi, de la liberté et de la concurrence, pour exiger du gouvernement fédéral le châtiment des coupables.

La guerre du pétrole commence par un meeting monstre de l'Union des producteurs qui clament, hurlent, jurent qu'ils iront jusqu'au bout. Ils ne se contentent pas de brûler en effigie John Davidson Rockefeller et les autres conjurés de la South Improvement Company : ils s'engagent solennellement à ne plus vendre une goutte de pétrole aux signataires du contrat infâme.

Ils déambulent à travers les rues boueuses des rudimentaires villages de l'Oil Region en criant qu'ils ne céderont pas. Ils affichent sur les façades de leurs maisons de sapin rugueux des listes noires où le nom de John Rockefeller vient en bonne place. Ils obtiennent que les deux parlements intéressés de l'Ohio et de la Pennsylvanie inscrivent dans la Constitution de ces deux Etats une clause antiristourne. Ils envoient à Washington une pétition si longue qu'elle atteint 93 pieds de la première ligne. Ils disent qu'ils auront la peau des bandits. Pour eux, John D. Rockefeller est un bandit.

C'est dans de tels orages que s'évaluent la trempe, l'acier dont un homme est fait. Le niveau du pétrole baisse dans les cuves de la Standard. Le pétrole ne coule plus. Les pipelines se tarissent. La fureur populaire a fermé pour Rockefeller le robinet de l'or noir.

Rock, vrai roc, ne hausse même pas les épaules. Il réunit ses associés, Flagler, Andrews et leur dit d'une voix placide et mesurée que tout cela est sans importance :

— S'il faut attendre, nous attendrons. S'il faut fermer, nous fermerons. Nous avons de quoi tenir. Ce sont les excités qui perdront la partie. Ce qui compte, c'est le dernier quart d'heure.

Le drapeau blanc des barons du rail

Là-dessous, mauvaise nouvelle : les fameux barons du rail viennent de hisser le drapeau blanc devant les « oilmen » promus par des reporters affamés de sensation au titre de défenseurs de la liberté. Les hommes des chemins de fer capitulent. Jay Gould, Tom Scott, Vanderbilt lui-même se vautrent dans les excuses les plus plates, résavouant la société litigieuse, se mettent à genoux avec leurs milles de rails, leurs wagons citernes, leurs locomotives, devant les révoltés de Pennsylvanie : c'est la débacle.

Il y eut à ce moment-là une faille dans l'iceberg, un imperceptible frisson d'inquiétude que le fidèle associé Flagler fut probablement seul à percevoir. Dans la maison cossue d'Euclid Street, Celestia, maintenant alourdie par trois enfants, poursuit dans le clair obscur des lampes à pétrole ses saintes lectures, ses méditations pieuses, et n'élève la voix que pour flétrir l'immoralité de la jeunesse et de ces malheureux ouvriers du pétrole qui boivent en une nuit le salaire d'une semaine, échangeant leur sueur contre l'alcool, négligeant leurs devoirs.

Elle ne sait pas, l'heureuse matrone d'Euclid Street, dont la poitrine a déjà quelque chose de monumental, à quel point le nom qu'elle porte est vilipendé. Pas plus que la première fois elle ne s'étonne quand John D., dont les favoris se sont mués en une ample barbe chataine, lui demande de préparer ses valises et entreprend un second voyage à New-York.

Un certain M. Pullman, génial inventeur du wagon qui porte son nom, a permis, Dieu merci, que le voyage de John D., dans ce rude hiver de 1872, ne soit pas trop pénible. Entre Cleveland et New-York, tandis que défile aux fenêtres un paysage givré, le président de la Standard Oil fait le point de la situation. Il est, d'un côté, le maître de trente raffineries de Cleveland absorbées une à une, mais ces trente raffineries, coupées des sources du pétrole par le boycottage de Pennsylvanie ne représenteront bientôt plus que le prix de quelques planches, de quelques alambics, si Rockefeller ne parvient pas à forcer le blocus. Les chemins de fer l'ont lâché. Son nom est dans les journaux. Les hommes du rail et les hommes du pétrole, réunis à New-York, discutent ferme. Rockefeller veut participer à la discussion. Là se situe l'une des scènes les plus humiliantes que le futur roi du pétrole ait jamais vécues. Au coeur de ce New-York, sali par l'immigration étrangère, de cette ville qui exècre et ne comprend pas, le voici qui se heurte à une porte close.

Une bordée de sifflets

Quand il se fait annoncer dans la salle de réunion, un concert de sifflets lui traduit son impopularité. On refuse de le recevoir. Il se retrouve sur le trottoir de la 23e rue, devant le bâtiment de Grand Opera House où les hommes des chemins de fer, Gould, Scott, Vanderbilt et les autres, étaient en train de se réconcilier avec les pétroliers dits indépendants qui n'avaient pas trempé, eux, dans la triste affaire des tarifs préférentiels. Il fait froid, la neige tombe, les reporters ricanent. M. Rockefeller est pâle et lève le col de son pardessus.

Un peu plus d'un mois s'écoula. Les hommes du rail avaient fait leur *mea culpa*, la société scélérate était dissoute. Les cuves de la Standard Oil, à Cleveland, restaient sèches. Le nom de Rockefeller est devenu lourd à porter.

Cependant, au milieu du tumulte, John D. fait preuve d'une élasticité d'âme, et d'une souplesse que l'inflexible armure physique et morale dont il est revêtu ne laisserait pas soupçonner. De l'un de ses pires ennemis, le raffineur indépendant John Archbold, il réussit à faire un allié et bientôt l'engage à la Standard Oil dont il deviendra l'un des piliers. Archbold est l'un de ceux qui ont démasqué Rockefeller. Séduit, conquis ou acheté, Archbold est celui qui va ramener sur le rivage le monstre de Cleveland.

Rockefeller, sur son conseil, télégraphie à l'Union des producteurs qu'il « n'a plus aucun contrat spécial avec aucun des chemins de fer ». L'inénarrable Vanderbilt envoie un télégramme dans le même sens. Les colères s'apaisent. Les producteurs, paralysés par leur propre boycottage sont ravis de reprendre leurs expéditions. Les niveaux remontent dans les cuves de la Standard, et les cheminées, au-dessus du lac Erié, recommencent à fumer.

Maintenant je peux jouer au golf

Il se passera plusieurs années avant qu'on découvre que Rockefeller continuait de bénéficier de tarifs occultes et que le prodigieux essor de son industrie avait un mensonge pour origine. Un mensonge, non : une ruse de guerre. Et cette ruse, à l'échelle de l'histoire des Etats-Unis, apparaîtrait bientôt insignifiante, en tous les cas justifiée. Entre les producteurs de pétrole brut, ces exécrables oilmen de la vallée pennsylvanienne et le maître austère de Cleveland, quelle commune mesure y avait-il ? Aucune. Ce n'est pas avec des brutes sans livres de comptes qu'on bâtit un continent. Ce n'est pas non plus avec des enfants de choeur. John D. Rockefeller n'est pas une brute et n'est pas un enfant de choeur. Il porte en lui ce mélange d'astuce et de longue patience, de modestie puritaine et de certitude fatale qui fait les très grands capitaines. C'est sans la moindre trace d'orgueil, sans l'ombre de cynisme, qu'il dit à son associé Flagler, dans le froid bureau de la Standard :

— Nous avons gagné la guerre du pétrole : dans un an, nous serons les maîtres du marché mondial.

Il ne se trompait pas.

Le jour même, culotté de knickers, coiffé d'une casquette à rabats, il prenait, sur le parcours de Cleveland, sa première leçon de golf. John Davidson Rockefeller, vaniqueur, mettait la première touche à sa future silhouette de milliardaire. Plus rien désormais ne pourrait lui arriver.

La masse le hait . . . les pasteurs refusent son argent . . . Roosevelt le poursuit . . .

Ces yeux gris, froids, qu'ont souvent les milliardaires, on les croirait incapables de pleurer. Pourtant John D. Rockefeller avait versé une larme le jour où la veuve d'un raffineur de Cleveland s'était jetée à ses pieds.

Ses associés de la Standard Oil en recueillirent une seconde, pieusement conservée dans les annales du trust, lorsqu'il leur annonça, un matin de janvier 1874, que sa maisonnée — jusqu'ici trois filles — venait de s'agrandir d'un héritier.

En même temps qu'un fils qu'il appela, selon la coutume, John D. Junior, ou encore John D. II, lui était né ce sens dynastique qui remplace chez les grands capitaines d'industrie le passé qu'ils n'ont pas eu. N'ayant à descendre de personne, ils plantent eux-mêmes l'arbre généalogique qui les garantira contre l'oubli. John D. Rockefeller n'était pas seulement le créateur de la Standard Oil et d'une gigantesque fortune : il créait les Rockefeller.

Peu de temps après la naissance du second des Rockefeller, il fallut transporter à New-York le siège de la Standard Oil et déménager la maison d'Euclid Street. Le colosse qu'était devenue la Standard avait poussé ses ramifications jusqu'à la Côte Atlantique où plus de vingt raffineries se paraient de son emblème. Sur l'East River, à Brooklyn et sur les rives de l'Hudson, les cheminées de la Standard déversaient leurs fumées putrides, ses barils bleus s'entassaient sur les quais, de grands bateaux-citernes arborant son pavillon cinglaient vers les océans.

Bien que la chronique des Rockefeller soit généralement avare de détails personnels, on sait que la digne Celestia eut beaucoup de chagrin en apprenant qu'il lui fallait quitter le confort rassurant et bourgeois de Cleveland.

Dans la ville du péché

John D. venait de commettre la première et l'une des très rares extravagances de sa vie en achetant, non loin de la ville, un immense domaine peuplé d'arbres séculaires et de dindons symboliques où la famille Rockefeller coulait, loin des attaques d'une presse déchaînée, des jours paisibles. Les menaces quotidiennes que le courrier apportait à John D. emplissaient ses corbeilles à papier. Elles ne l'empêchaient pas de pousser ses petites filles sur la balançoire du parc, ni de faire dans les allées de Forest Hill ses deux milles quotidiens sur cette machine merveilleuse qu'il venait de découvrir et qu'on appelait alors le vélocipède.

Les informations judiciaires ouvertes par les tribunaux de plusieurs Etats sur l'activité secrète et monopolisatrice

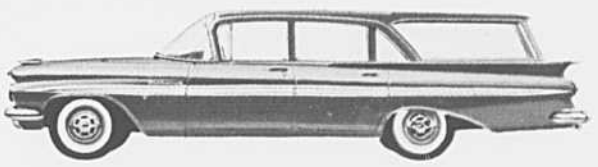
[*Lire la suite page* 34]



Comme toutes les nouvelles Chevrolet, ce sedan Bel Air 4 portes a des freins plus gros et plus sûrs et toutes ses glaces sont en verre de sécurité.

Spacieuse, bien suspendue, la Chevrolet vous mènera où bon vous semble !

C'est une voiture faite pour l'aventure grâce à une suspension remarquable, entièrement à ressorts à boudin, et des coussins en caoutchouc-mousse qui vous portent comme sur un nuage. Ses commandes mettent à vos ordres, du bout du doigt, des performances éblouissantes. Son coffre a tout l'espace nécessaire pour les pique-niques ou le camping. Sa carrosserie de grand style est montée sur un robuste châssis à poutre de sécurité. Votre dépositaire Chevrolet peut vous montrer combien la Chevrolet est faite pour votre sport préféré. Voyez-le très bientôt.



Parkwood 4 portes — l'un des cinq station wagons Chevrolet.

CHEVROLET LA VOITURE DÉSIRÉE POUR SA VALEUR

Du NOUVEAU de KODAK!



Canadian Kodak vous accueille dans l'Ere Automatique de la photographie

Chez votre marchand Kodak bientôt: nouvelles cameras à oeil électrique qui règlent l'objectif pour vous! Nouveaux projecteurs qui fonctionnent tout seuls!

1. DU NOUVEAU — Camera Brownie Starmatic à oeil électrique à même, vous donne des photos claires et nettes *automatiquement*. L'objectif s'ajuste lui-même selon la lumière. Prend des photos en noir-et-blanc, des instantanés en couleurs *et aussi* des diapositives en couleurs..... **$39.95**

Les prix sont sujets à changement sans préavis.

2. DU NOUVEAU — Camera Kodak Automatic "35" à oeil électrique, règle *automatiquement* l'ouverture du diaphragme pour une exposition parfaite. Chargement rapide, mise au point facile par zones, Objectif lumineux Kodak Ektanar *f*/2.8. (Illustrée avec Flasholder *Générateur* Kodak —pas besoin de piles. On produit le courant en tournant le bouton)..... **$98.50**

3. DU NOUVEAU — Projecteur Automatique Kodak Cavalcade, Modèle 520 économique, change *tout seul* les diapositives! Allumez-le, il fait le reste. *Intensité lumineuse de 500 watts, projette les diapositives de tous les formats populaires.* Fait en sorte que vous n'avez jamais besoin de le remettre au point. Diapositives protégées dans des supports individuels..... **$157.50**

4. DU NOUVEAU — Camera Brownie Automatic Movie *f*/2.3, avec oeil électrique qui règle *automatiquement* l'objectif à chaque changement d'éclairage—à l'intérieur ou à l'extérieur. Vous obtenez de merveilleuses vues animées de 8mm en couleurs, chaque fois. La ciné-camera entièrement automatique qui se vend au plus bas prix qui soit..... **$89.50**

5. DU NOUVEAU — Camera de 8mm Kodak Cine Automatic à Tourelle, *f*/1.9, a un oeil électrique qui *ajuste continuellement* l'objectif selon *n'importe quelle* lumière, mais vous pouvez bloquer l'ouverture du diaphragme à n'importe quel réglage. Munie d'un filtre Type A à même, et d'objectifs pour obtenir des effets ordinaire, grand angle et téléphoto..... **$149.50**

6. DU NOUVEAU — Projecteur Automatique Kodak Cine Showtime, Modèle A20, *enfile lui-même le film!* Glissez simplement le bout du film dans la fente—il se place lui-même sur le projecteur et sur la bobine d'enroulement—et la projection commence *automatiquement!* Objectif lumineux *f*/1.6 et nouvelle lampe, pour les projections de 8mm les plus brillantes qui soient. Peut recevoir des bobines de 400 pieds.... **$175**



D'après Ed Sullivan: "C'est auto*magique!* Grâce à la façon dont Kodak a simplifié la photographie, tout le monde est bien meilleur photographe. Ce ne sont là que quelques-unes des meilleures raisons pour exiger la marque Kodak."

VOYEZ CES CAMERAS ET PROJECTEURS KODAK, ET BIEN D'AUTRES NOUVEAUX APPAREILS, CHEZ LE MARCHAND KODAK DE VOTRE LOCALITÉ

Kodak
—une marque déposée depuis 1888

CANADIAN KODAK CO., LIMITED

Toronto 15, Ontario

► Tout automobiliste âgé de moins de 65 ans qui a signé un contrat d'achat à crédit d'un véhicule Rootes verra sa dette annulée en cas de mort avant le règlement complet du prix de l'achat.

► A Ipswich, G.-B., un directeur de société a reconnu devant le juge avoir laissé sa voiture stationnée pendant plus d'une heure, à un endroit défendu : « Je me suis endormi au volant, après un copieux déjeuner ».

► Conseil donné à un groupe d'automobilistes coupables de diverses infractions, par le juge Don Andrews, à Canterbury : « La meilleure façon de conduire c'est de vous dire que le type qui vous précède est un parfait idiot. Tenez-vous donc à une distance préservant votre sécurité, pour que vous ayiez le temps de sauver votre peau ». Et de gratifier tous les délinquants d'une amende modérée.

► Miss Eileen McLaughlin, âgée de 47 ans, a perdu le sens de l'odorat après avoir été renversée par une voiture à Leigh-sur-Mer, Essex. Et, ce qui est pire, elle a également perdu le goût des mets qu'elle absorbe. Le juge lui a accordé 3.500 livres sterling de dommages-intérêts, qui ne lui feront pourtant pas retrouver le parfum des roses ni le goût du délicieux bacon aux oeufs...

► Derek Brown, automobiliste de 40 ans, ayant échoué 12 fois aux épreuves du permis de conduire automobile définitif. A la 13e tentative, il a réussi, — il a conduit sa voiture pendant 22 ans avec la lettre « L » (apprenti) à côté de sa plaque... Et ce brave travailleur des champs, tel un héros, a dû passer à la télévision et raconter son... aventure à des millions de téléspectateurs.

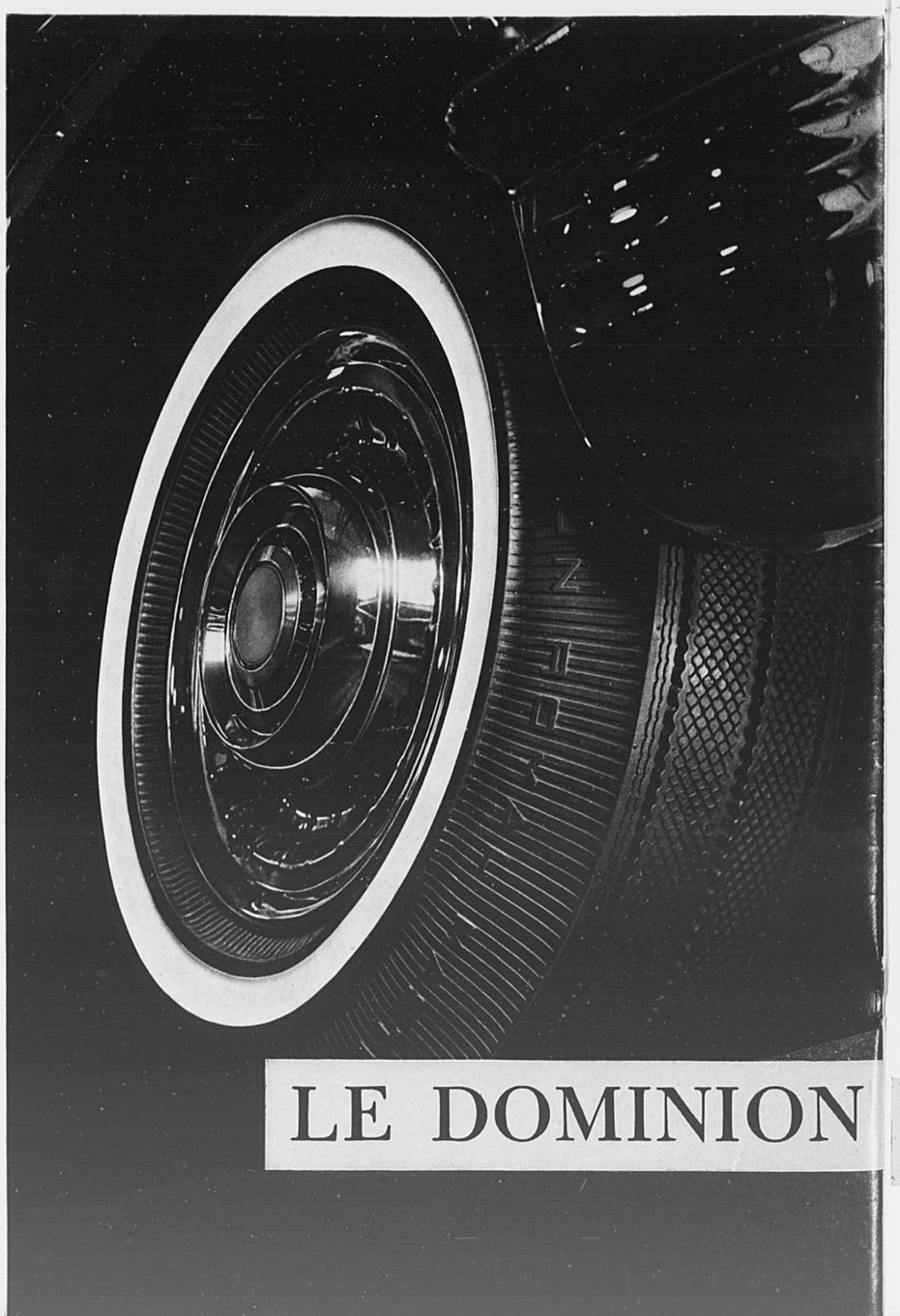
► Le premier hôtel circulaire va être construit près de l'aérodrome de Londres, pour permettre aux voyageurs débarquant tard dans la soirée ou dans la nuit d'y passer la nuit et d'éviter le parcours de 20 milles qui les sépare de Londres. Ce sera une filiale des célèbres hôtels londoniens Strand Palace et Regent Palace.

► Qu'ont pu penser les 6.000.000 de conducteurs britanniques de ce passage d'un discours tout récent de leur Ministre des Transports, qui inaugurait une « banque drive-in » : « Les automobilistes sont très rapides à critiquer les embouteillages causés par un trou creusé dans la route ou la rue par nos ouvriers, mais ils sont moins critiques envers un conducteur qui occupe 75 pieds carrés en y laissant stationner sa voiture ou son camion pendant des heures... »

► L'étude de la conduite d'une automobile est à l'heure actuelle une branche obligatoire du programme de 11.646 écoles moyennes des Etats-Unis, soit plus de 50% des « high schools » des Etats-Unis. Il va sans dire que les milieux dits « automobiles » (fabricants, syndicats de revendeurs, les » Automobile Clubs » ont la puissante A. A. A. avec ses 6.000.000 de membres) s'emploient à généraliser ces cours de conduite automobile, au cours desquels les élèves apprennent également les règles du code routier, celles de la sécurité et la civilité au volant.

► Le chef de la police de Mundenlez-Hanovre (Allemagne) a vu de ses propres yeux trois voleurs s'emparer de sa voiture de service ; la poursuite ne donna aucun résultat, mais les voleurs vinrent garer la voiture le lendemain, devant le domicile privé du chef de la police criminelle de Goslar.

AUTOS-NOUVELLES



► L'automobiliste roulant en colonne ne doit pas seulement tenir compte de la distance qui le sépare du véhicule qui le précède immédiatement, mais aussi de celle existant entre celui-ci et le véhicule qu'il suit » vient de décider le tribunal provincial de Hamm-Westphalie (Allemagne). Un journal de Cologne a dit à ce sujet : « Pour pouvoir se conformer à ce jugement, chaque voiture devrait être équipée d'un appareil de photographie aux rayons-X »...

► L'agent de police parisien Pierre Dupuis, qui contrôlait il y a quelques jours dans une rue du centre, les voitures admises à y stationner 30 minutes, trouva ce billet collé sur le pare-brise d'une voiture de modèle ancien : « Cher M. l'agent, — veuillez nous accorder un stationnement plus long, — nous sommes à la mairie, à côté, pour nous marier ». Et l'agent Dupuis d'écrire sur le billet ce mot : « Accepté. Agent D... »

DU MONDE ENTIER

► Les stations d'essence qui offrent le lavage gratuit de leur voiture aux automobilistes venant acheter de l'essence commettent le délit de « concurrence déloyale », selon la Ligue Allemande contre la Concurrence Déloyale ».

► « L'automobile empêche les bonles études », voilà la conclusion d'une enquête menée depuis trois ans par un professeur d'université de Los Angeles, dans les collèges et écoles du degré universitaire de Californie. Il a divisé les étudiants et étudiantes en 4 catégories : les très bons : la catégorie A, — les bons : B, — les C, — médiocres, et les D, — les mauvais. Aucun étudiant de la catégorie A ne possédait une voiture personnelle, — En avaient une : 15% de la catégorie B, 41% de la catégorie C et 80% de la catégorie D. « Une belle voiture ne vas pas de pair avec de difficiles études », conclut le prof. William Condit.

► Dans de nombreux garages américains, notamment dans les grandes villes, les gardiens ont reçu l'ordre de refuser certaines voitures de 1959, parce qu'elles occupent trop de place : à New-York, 400 garagistes ont décidé d'augmenter leurs prix de 10 à 30% pour ces « croiseurs de rue » trop encombrants. Mais deux grands garages de New-York refusent également d'abriter les petites voitures européennes dont les pare-chocs sont trop bas et ne les protègent pas contre les monstres indigènes...

► Chaque lundi matin, de 6 h. 15 à 7 h. 15, la B. B. C. donne des conseils aux touristes étrangers qui iront visiter le Royaume-Uni, — et des renseignements qu'ils ne trouveront dans aucun guide, tels que : « Quel pourboire doit-on donner ? », « Où trouver une prise pour son rasoir électrique ? », « Combien de temps à l'avance doit-on retenir une chambre d'hôtel ? » et 1.000 autres petits « tuyaux pratiques ».

► Deux Sud-Africains vont quitter Johannesburg pour se rendre à l'Hôtel de Ville de Londres, distant de 6.000 milles, à bord d'un rouleau compresseur pesant 8 tonnes, et à la vitesse de 5 milles à l'heure. On leur a demandé « Pourquoi ce raid ? » — Réponse : « Parce que personne ne l'a encore fait... ! »

► La Royal Automobile Club anglais vient de créer des cours de conduite automobile réservés aux « teen-agers » ou adolescents âgés de 15 à 17 ans : ils suivront 9 heures de théorie et 15 heures de pratique, soit la moitié de la durée d'instruction imposée aux adultes. Les cours pratiques auront lieu sur des voies ou terrains privés, — mais après leur 17e anniversaire, les élèves seront admis à circuler sur la voie publique.

NUL AUTRE PNEU NE COLLE D'AUSSI PRÈS À LA ROUTE!

Le premier grand progrès du pneu

DEPUIS PLUS DE 10 ANS

Voici le progrès le plus sensationnel en 12 ans de technologie du pneu . . . Voici le premier pneu qui dépasse toutes les exigences des puissantes autos, des grandes vitesses d'aujourd'hui . . . Le seul pneu moulé d'avance pour coller sur la route, diminuer la flexion et le développement excessif de chaleur.



"LOW PROFILE", par DOMINION ROYAL MASTER, crée un précédent dans la structure du pneu . . . Il défie toute comparaison par sa résistance à l'usure et une semelle puissante à traction totale de 360°.

Nos ingénieurs ont révolutionné l'industrie du pneu en dessinant le DOMINION ROYAL MASTER "LOW PROFILE". Ils ont créé un pneu plus large, plus durable, capable de rouler indéfiniment aux vitesses maxima permises . . . un pneu dont la SEMELLE X-TENSIBLE a deux vies . . . un pneu au *Profil Racé* qui donne à l'auto un air de souplesse dynamique.

Ce pneu sensationnel, le DOMINION ROYAL MASTER "LOW PROFILE", est de beaucoup le pneu le plus sûr jamais construit par Dominion Rubber. C'est un pneu de grande classe, qui se distingue par son élégante supériorité. "LOW PROFILE" est le pionnier d'une révolution sur roues! Vous pouvez l'admirer aux étalages de Pneus Dominion, ou chez le dépositaire de Pneus Dominion Royal.

Demandez à votre marchand comment vous pouvez tirer profit du Service National de Sécurité de la Dominion Rubber

ROYAL MASTER "LOW PROFILE"

DOMINION RUBBER Dominion Rubber

CINÉMA

Trois films de comédiens :

THE BLACK ORCHID
LES GRANDES FAMILLES
LE PLUS BEAU MOMENT

par JEAN HAMELIN

Il y a les films de metteurs en scène et les films de comédiens. Ils ne s'opposent pas nécessairement les uns aux autres, mais mettent simplement l'accent sur deux pôles différents, et pourtant très importants, du cinéma d'aujourd'hui.

Si la part du metteur en scène est évidemment très grande dans des films comme *The Black Orchid* et *Les Grandes Familles*, il n'en reste pas moins que ce sont là des productions axées avant tout sur le jeu des comédiens, et il faut avouer que, dans les deux cas, le jeu des acteurs est superbe. Voici deux films qui vont à l'encontre des tendances actuelles du jeune cinéma, surtout en France, qui consistent à brider le jeu de l'acteur au profit des prouesses techniques du metteur en scène.

Or *The Black Orchid* et *Les Grandes Familles* sont tous deux, à cet égard, des films conventionnels, en ce sens qu'ils n'innovent en rien, mais loin de s'enliser dans la routine, ils portent cette convention du cinéma jusqu'à son point le meilleur. Ils donnent en d'autres mots de la qualité à la tradition et montrent qu'indéniablement il est encore possible de faire de bons films sans s'écarter des lois qui régissent cet art depuis quelques lustres, à savoir un solide scénario, un metteur en scène capable de le valoriser, et aussi de bons, sinon de grands comédiens.

* * *

The Black Orchid est un film que l'on verra avec le plus grand profit. Son histoire est simple, son traitement également dépourvu d'affectation, et son jeu de comédiens particulièrement exceptionnel.



Simple histoire, disons-nous. Une veuve, un veuf rapprochés par les circonstances de la vie. Elle est très belle, alors que lui est un gaillard pas trop joli, mais brave coeur et porté à tirer de la vie tout ce qu'elle peut offrir d'agrément. Leur destin se croise, mais il y a des obstacles. La fille de Frank Valente, Mary, s'oppose au remariage de son père avec cette Rose Bianco dont le premier mari était un redoutable gangster des milieux interlopes de New-York. Tout va se rompre quand un peu de compréhension de la part de Mary permet de tout arranger.

Cette intrigue démunie d'originalité frappe dans le cinéma américain d'aujourd'hui habitué à tous les fastes, à toutes les extravagances, à tous les faux-semblants. Elle est pourtant admirablement traitée par le cinéaste Martin Ritt et jouée de la façon la plus humaine et la plus nuancée par Anthony Quinn et Sophie Loren, que *Attila, fléau de Dieu*, grande machine cinématographique italienne qui tablait uniquement sur le spectaculaire.

Ce spectaculaire est ici évidemment absent. Les deux acteurs sont livrés à eux-mêmes et au jeu de leur amour et du hasard. Ils s'y adonnent avec une sorte d'humilité et une gamme de nuances imperceptibles qui raviront tous les cinéphiles. A leur côté, on verra une débutante de talent, Ina

Balin, qui donne beaucoup de crédibilité au rôle de Mary Valente.

Et la valse populaire d'Alessandro Cicognini vous restera longtemps dans l'oreille, après qu'elle aura bercé les amours de Frank Valente et de Rose Bianco.

* * *

Coïncidence plutôt qu'autre chose, si *The Black Orchid* commence par les funérailles du gangster Bianco, *Les Grandes Familles* s'ouvrent également sur un service funèbre, celui du vieux Schoudler, chef d'une de ces « grandes familles » qui ont en France des ramifications dans le monde de la finance, des banques, de l'armée, de l'Eglise, et même de l'Académie Française. Partout où il y a un Schoudler bien en place. Mais tous ces Schoudler qu'ils soient banquier, général d'armée, évêque, académicien sont tenus bien en main par le plus énergique d'entre eux, Noël Schoudler, actif travailleur, bon mari et bon père, mais dur, habile, rusé, implacable pour les faiblesses des autres, fussent-ils de sa propre famille. Il y a le clan à sauver, à maintenir en place, la grande famille à tenir bien ensemble. Pour ce faire, Noël Schoudler ne reculera devant aucun moyen et ce n'est pas l'espèce de chantage de son beau-frère Lucien Maublanc, le mouton noir de la famille, qui le fera céder. Noël Schoudler poussera son amour du clan familial jusque dans ses derniers retranchements, avec toutes les circonstances tragiques que cela entraînera et qui le laisseront brisé.

Ce film de grande classe, tiré du roman du même nom de Maurice Druon, a été réalisé par Denys de la Patellière, à qui nous devons déjà *Les Aristocrates*. Pour interprètes, il réunit une distribution extrêmement brillante, comme bien peu de films peuvent en rassembler aujourd'hui. Voyez. Autour de Jean Gabin, superbe Noël Schoudler, voici Pierre Brasseur, le mouton noir de la famille, Jean Desailly, le fils incapable d'assurer la succession du père, Jean Murat, le général, Jean Ozenne, l'académicien, Annie Ducaux, l'épouse, Françoise Christophe, la belle-fille, et gravitant autour de la famille, Bernard Blier, Louis Seigner, Julien Bertheau, Aimé Clarion.

Il n'y a pas à vrai dire de faiblesse avec toute l'autorité que lui confère son rôle. Gabin pour sa part n'a jamais été si fermement assuré et chaque interprète campe un personnage aux traits profondément marqués. Si *The Black Orchid* fait honneur au cinéma américain par la simplicité de son ton, *Les Grandes Familles*, lui, fait également honneur au cinéma français, mais par la puissance de son intrigue, de sa réalisation et de son interprétation. C'est, à coup sûr, l'un des grands films français de l'année.

* * *

Le plus beau moment fait aussi appel à d'excellents comédiens pour véhiculer une intrigue sentimentale assez ordinaire, mais bien traitée par le metteur en scène italien Luciano Emmer, à qui nous devons déjà un film remarquable sur Léonard de Vinci. C'est un mélodrame fort bien fait, qui traite de l'accouchement sans douleurs, sujet déjà abordé avec *Le Cas du Docteur Laurent*.

Moins documentaire que l'autre, plus « public » aussi, *Le plus beau moment* a été tourné à Rome, notamment à l'hôpital de maternité San Camillio. Cela donne au film un sain réalisme qui ne sent pas du tout le studio. Mais là aussi le film est superbement joué par un couple dont on voudra retenir les noms : Giovanna Ralli, fort jolie et un peu mutine, et Marcello Mastroianni, jeune premier convaincant, assuré et point mièvre.

Le plus beau moment réhabilite jusqu'à un certain point le mélodrame, lui enlevant ce que le genre a souvent d'infâmant. Ce n'est pas un mince mérite.

SUR TOUTES LES SCÈNES

par Francine Montpetit-Poirier

Un triste histoire

Il est affligeant de constater que les grandes entreprises spectaculaires de la télévision canadienne d'expression française soient presque toutes vouées à l'échec. *Roméo et Juliette* enregistra une catastrophe ; pour *Hamlet*, ce fut pis encore. La grande fresque historique brossée dans *Kébec* sombra vite dans l'oubli ; *Chopin* fut une demi-réussite. Seule, la *Jeanne au Bûcher* réussit à maintenir une authentique qualité. *La plus Belle de Céans* nous permettra de faire le point et d'examiner les failles de la construction.

Budget illimité, distribution monstre, possibilités techniques surprenantes dans un vaste studio tout neuf, collaboration intime de tous les corps de métier, voilà l'actif de ces super-productions. Le réalisateur, pendant des semaines de labeur, étudie son découpage, compose des images, rencontre ses comédiens, discute, se documente et arrive à la première lecture avec, sur papier, tous les détails nécessaires à une parfaite production. Durant cinq ou six semaines, ce seront chaque jour des répétitions épuisantes qui amèneront peu à peu les interprètes à apprendre et comprendre la mise-en-scène, à trouver le rythme de la pièce et à maîtriser leur texte. La veille de l'émission, on se présente au studio pour affronter les caméras.

C'est là que s'installe confortablement un ennemi terrible : la panique. Car ce qu'on avait élaboré dans une salle vide où seules quelques chaises délimitaient les places ne trouve plus de répondant dans le contexte des décors et des meubles. Les proportions ne sont plus les mêmes. Tel mouvement de caméra qui semblait si facile en théorie s'avère impossible à cause du traffic des câbles ou des passages trop étroits ou des costumes trop élaborés. Tel mouvement de foule qui « rendait » si bien hier encore, devient au regard de la lentille d'une inextricable confusion. On se fatigue, on s'énerve, la tension monte dangereusement et on réalise avec terreur qu'on ne sera jamais prêt à temps. Des centaines de détails essentiels restent à régler qu'il sera matériellement impossible de mettre au point.

C'est le jour de l'heure H. On est harassé, torturé par la perspective d'une catastrophe, et, en même temps, soutenu par l'espoir du miracle qui devra se produire coûte que coûte. On se jette dans le bain comme le toréador descend dans l'arène. C'est une lutte à finir entre le monstre technique non encore apprivoisé et la volonté de « passer au travers «. On est pétrifié de trac, mais il faut encore sourire et paraître détendu. Car le public, lui, ne connaît pas les difficultés de coulisses et ne doit pas en être conscient.

Cette expérience terrible, je viens de la vivre. Je vous jure que je n'exagère pas. Vous ne concevez pas combien il peut être déprimant de se retrouver après une émission du genre et de mesurer l'inutilité de cette fatigue, de cette dépense nerveuse, de cette foi dans l'oeuvre qui nous animait depuis le début. Sans compter les capitaux engloutis. Sans compter la sévérité des critiques. Sans compter l'indifférence du public qui ne sait pas. Et tout cela, par la faute de... Car il doit bien se trouver des responsables de cet état de choses. Dans tous les postes de télévision du monde, on consacre quatre et même cinq jours de répétitions avec caméras pour mettre sur pieds ces grandes productions. Ici, les administrateurs estiment que deux jours suffisent amplement. Il y a belle lurette que nos réalisateurs réclament, supplient de leur accorder un pauvre petit vingt-quatre heures de plus. On avait espéré un moment que leurs revendications seraient mieux entendues de la direction. Il n'en est rien. Il est quand même idiot d'avoir à mettre sur le compte du Temps la faillitte d'un spectacle qui pourrait être extraordinaire et qui s'avère médiocre aux yeux de tous, même du réalisateur. Il est quand même idiot que des hommes de la trempe d'un Carrier, d'un Dumas et d'un Fugère ratent de si belles occasions de prouver leur habileté... faute d'un peu de bonne volonté de la part de l'administration.

PETITES NOUVELLES ET COMMENTAIRES

● Le prochain télé-théâtre de Charles Dumas sera une adaptation du célèbre roman de Vercor : *Le Silence de la Mer*. Trois personnages seulement se rencontreront dans une poignante et dramatique intrigue où se mêle la plus pure des poésies.

● Dyne Mousso recevra sans doute une bourse du Conseil des Arts de Montréal. Elle est certainement, de toutes nos comédiennes, celle qui le mérite le plus. Ce n'est pas la première fois que Dyne parle d'un voyage en Europe. C'est, en effet, depuis longtemps son désir le plus cher. Son rêve se réalisera... mais nous reviendra-t-elle ? Il suffirait qu'elle fût remarquée par un producteur d'importance pour se tailler là-bas une magnifique carrière.

● Albert Miller et Rita Imbeault sont mariés. La cérémonie a eu lieu dans l'intimité la plus stricte en la chapelle de léglise Notre-Dame. Nous leur souhaitons tout le bonheur qu'ils mérient. Très jeune dans le métier, Albert a quand même réussi en très peu de temps à se tailler une place au grand soleil. Son avenir s'annonce fructueux. Quant à Rita, elle délaissera peut-être son métier de comédienne... mais qui pourrait l'en blâmer ?

● Quant à Benoît Girard, il est lui aussi décidé à tenter la merveilleuse aventure. Il n'étudiera pas en France. Voyager sera sa seule préoccupation à laquelle s'ajoutera évidemment la course aux pièces de théâtre, aux conférences intéressantes, aux musées, aux galeries d'art, etc...

● La date du mariage de Gaëtan Labrèche est fixée au 5 septembre. La cérémonie sera imposante et réunira quelques cinq cents invités. Elle aura lieu à St-Eustache.

● Denise Provost est une charmante femme que j'ai mieux eu l'occasion de connaître tout dernièrement. Excellente camarade, elle est gaie, enjouée, travailleuse, franche et honnête. Très bonne mère de famille, elle adore ses deux petits et en parle volontiers avec une éloquence fort compréhensible.

● Michelle Juneau recommence peu à peu sa carrière. Après plusieurs engagements à CKAC, elle a travaillé pour Radio-Canada dans trois ou quatre émissions de télévision. On la verra sans doute prochainement dans *Affaires de famille*.

● Personne n'a de nouvelles de Vonny. Depuis quelques mois, c'est le silence complet. Elle a quitté Montréal en promettant à tous ses amis de leur écrire mais aucun d'entre

[*Lire la suite page 55*]



L'avenir est sous vos yeux

Derrière cette vitrine se trouve tout ce que peut souhaiter un jeune couple. Des appareils pour faciliter les travaux du ménage, des meubles pour le confort du foyer, une voiture pour permettre d'ouvrir de nouveaux horizons.

La vitrine porte l'enseigne du fameux Plan Mérite I.A.C.—le système d'achat le plus pratique au Canada. Cette méthode marche de pair avec l'idée que l'on se fait du confort moderne, car, grâce à ce mode d'achat, vous pouvez jouir de la vie alors que vous êtes encore assez jeune pour en profiter pleinement.

Alors, pourquoi attendre plus longtemps? L'industrie moderne vous a réservé de merveilleuses surprises et votre vendeur d'après le Plan Mérite I.A.C. met tout cela à votre disposition.

Le financement se fait au moment de l'achat, dans l'établissement même du marchand. Pas de retard, pas d'entrevues interminables, pas d'hésitations possibles, aucun transfert d'argent—une seule transaction sur place suffit et ce que vous désirez vous appartient . . . sans restriction, sans que vous ayez à vous faire de soucis.

Ne faites pas les choses à la légère—Achetez toujours selon le Plan Mérite I.A.C.

Industrial Acceptance Corporation Limited

A votre service d'un océan à l'autre.

LA FABULEUSE DYNASTIE . . .

[*Suite de la page* 26]

de certains raffineurs ne le troublaient pas davantage. John D. Rockefeller, en passe d'atteindre sa première centaine de millions de dollars s'installait aussi sûrement dans la puissance, l'intrigue, les accords clandestins, qu'une araignée au centre da sa toile. On ne l'en délogerait pas.

La découverte de New-York fut pour Celestia Rockefeller une pénible épreuve. La grande pompe aspirante de l'immigration y fonctionnait à plein, avalant par cargaisons les écoeurés de l'Europe qui se répandaient dans les rues, dans les bouges, avec leurs haillons et leurs vices, leur anglais rudimentaire appris à fond de cale, baignant toute la ville d'un mauvais parfum cosmopolite dont le charme échappait à Mme Rockefeller.

On eut beau s'installer au numéro 4 de la 54e rue, c'est-à-dire à deux pas des millionnaires de la Cinquième Avenue, il était difficile d'échapper au tintamarre vulgaire de cette ville tout entière tournée vers le péché. La demeure new-yorkaise des Rockefeller était une grande bâtisse maussade où l'on fit accrocher, pour le principe, quelques toiles de maîtres.

L'unique fantaisie de cette résidence avait été l'aménagement, devant le grand perron de ciment, d'un étang artificiel, sorte de reproduction miniature du lac Erié, où Rockefeller en redingote et haut de forme, se livrait avec le plus grand sérieux, dès que l'hiver était venu, aux joies du patinage. C'est pour commémorer ces joies innocentes qu'on peut voir, aujourd'hui encore, en plein New-York, au pied de Rockefeller building, un rectangle de glace où des filles échevelées et des garçons en sweaters blancs viennent dessiner leurs arabesques.

Comme il n'était pas question de circuler dans New-York en vélocipède, M. Rockefeller s'était acheté un tonneau que traînait un cheval gris dont il tenait les rênes pour se rendre au bureau le matin.

Cet homme de coulisse qui aurait donné cher pour rester dans l'ombre où se trament plus facilement les intrigues de la puissance regrettait de ne pouvoir passer inaperçu.

La guerre du pétrole l'ayant mis en vedette, il consacrait une bonne partie de son temps à semer les reporters et à fuir les caricaturistes. C'était une manière de les dépister que de se laisser pousser la moustache et tantôt de la raser, que d'alterner la redingote avec le costume à carreaux, mais rien n'y faisait ; la silhouette de Rockefeller, après le scandale de 1872, était entrée dans la légende.

"J'éclaire le monde"

Les douze étages — mais oui, douze étages ! — de la Standard Oil s'élèvent maintenant au numéro 26 de Broadway, dans le bas New-York, à l'emplacement même où les Indiens vendirent aux Hollandais l'île de Manhattan. Des fenêtres présidentielles de M. Rockefeller, on découvre cette baie magnifique où se rejoignent les eaux de l'Hudson et de l'East River sillonnées de vieux rafiots, de bacs à aubes, de bateaux-citernes surchargés à l'arrière et qui relèvent le nez, de ferry-boats à deux étages, le paysage même enchanté par le poète Whitman avec les voiles blanches des goélettes et des sloops, les navires à l'ancre, les murs gris des entreponts...

Mais les messieurs de la Standard Oil, en 1885, ont autre chose à faire que de contempler le panorama. C'est à peine s'ils ont remarqué, deux ans auparavant, l'inauguration du célèbre pont qui jette d'une rive à l'autre son terrifiant tablier de fer reliant Manhattan aux masures de Brooklyn, banlieue, poubelle, servante de New-York.

Les voici loin, bien loin de Cleveland : les voici plantés à l'un des carrefours du monde et il est bien qu'il en soit ainsi puisque désormais le kérosène de la Standard brûle à travers cinq continents, ayant remplacé l'huile de poisson jusque dans les lanternes chinoises, devenu pour tout l'Orient « la lumière de l'Asie ». Un jour prochain dans cette même baie, la statue de la Liberté va brandir sa torche de bronze, mais pour l'heure c'est Rockefeller et lui seul, qui éclaire le monde.

"Votre argent sent mauvais"

Depuis qu'ils sont installés au numéro 26 de Broadway, un rite nouveau et capital s'est instauré entre les associés de la Standard Oil : chaque jour, à une heure, dans la salle à manger du premier étage, ils prennent place autour d'une longue table et déjeunent ensemble. Ce n'est pas Rockefeller qui préside ce banquet quotidien de seize personnages, mais un ancien mécanicien nommé Charles Pratt qui, ayant fait fortune dans le pétrole, est devenu l'un des directeurs du trust. Ceux qui l'entourent, Bostwick, Archbold, Payne sont déjà de vieilles connaissances, ils ont en commun d'avoir combattu le trust à sa naissance, anciens ennemis de Rockefeller, et dont Rockefeller a eu le génie de faire ses lieutenants. Ils n'ont pas eu à s'en repentir. Seuls ils auraient périclité. Avec lui, conjuguant leurs talents et leurs forces, ils sont devenus des hommes riches.

Pour sauvegarder les apparences, on a maintenu la fiction selon laquelle chacun d'eux est resté le propriétaire autonome de son affaire. Trust ? Qui parle de trust ? Est-ce parce que M. Bostwick, M. Archbold, M. Lockhardt, M. Warren mangent chaque jour à la même table que M. Rockefeller, qu'ils sont les employés de M. Rockefeller ? Qui peut leur interdire d'acheter en commun leur pétrole brut, de vendre en commun leurs produits raffinés ? Allez donc mettre votre nez dans ce complexe plein de détours, de chicanes juridiques et de portes de sortie où s'enchevêtrent, derrière l'écran opaque de la Standard Oil, quarante sociétés au moins ! Les meilleurs limiers de la presse y perdent leur latin, à l'exception toutefois d'une certaine Ida Tarbell qui réussit à démonter quelques-uns des rouages du mécanisme exécré, mais sans réussir à le paralyser.

Son « Histoire de la Standard Oil » reste, plus d'un demi-siècle après sa publication, la meilleure source où puiser si l'on veut comprendre l'architecture compliquée du trust Rockefeller.

La guerre du pétrole, peu à peu, s'était élevée jusqu'à l'échelon gouvernemental. Les codes se gonflaient de lois antitrusts, *mais* Rockefeller réussissait toujours, par quelque machination mystérieuse, à en bloquer l'application. Dans la lutte ouverte entre lui et le gouvernement des Etats-Unis, entre la Standard Oil et l'opinion américaine, c'est Rockefeller qui, généralement, avait le dessus. Les choses changèrent quand Théodore Roosevelt, président illuminé d'idées humanitaires et sociales, succéda à la Maison Blanche à MacKinley qui venait d'être assassiné. L'opinion, forte de l'appui présidentiel, se déchaîna et les dons de Rockefeller ne parvinrent pas à l'apaiser. On vit même un pasteur refuser comme malhonnêtement acquis l'argent que Rockefeller voulait verser à une oeuvre religieuse.

Protégé par les barbelés

Rockefeller approchait maintenant de la soixantaine, et pour fuir l'impopularité s'était volontairement exilé lui-même sur les terrains de golf sans jamais interrompre toutefois le fil téléphonique qui le reliait au 26 de Broadway. L'étrange maladie dont il est question dans notre premier chapitre, l'avait privé quelques années plus tôt de la totalité de son système pileux et il s'était affublé de la perruque légendaire que l'on sait.

Le nombre de ses domaines qui atteignait une demi-douzaine, lui laissait le choix entre le chalet de bois qu'il avait fait construire sur la crête de Pocantico Hills près de New-York, la somptueuse villa floridienne d'Ormond Beach, l'austère retraite de Lakewood, le vieux parc de Forest Hill ; mais partout les murs qui l'abritaient se hérissaient de tessons de bouteilles, de barbelés. Partout Rockefeller vivait dans la terreur d'être assassiné. Il n'était pas prêt à payer sa fortune de ce prix-là. Il voulait devenir centenaire.

Le salut lui vint au tournant du siècle d'un homme vêtu de noir que n'impressionnait pas la fabuleuse carrière de la Standard Oil : un certain Gates, pasteur de son état, qui avait réussi à lui arracher un chèque de six cent mille dollars pour contribuer à la fondation d'une université baptiste. Gates le regarda droit dans les yeux et lui dit un matin que l'heure était venue de distribuer son immense fortune, qu'il fallait la répartir équitablement avant d'être écrasé par elle comme sous une avalanche :

— Ce que je vous dis est grave, insista le pasteur, il y va de l'avenir de vos enfants et petits-enfants. Il y va de l'avenir des Rockefeller.

Ce fut le début de la métamorphose.

A 91 ans, Rockfeller goûte pour la première fois l'ivresse du succès: il a fait au golf 6 trous en 21 coups!

Un génial industriel nommé M. Olds venait de faire cadeau à John D. Rockefeller d'un modèle sur mesure, avec lanternes dorées et klaxon à manivelle.

Que l'Oldsmobile de l'époque ne fît que 12 milles au gallon n'était pas fait pour déplaire, malgré son sens aigu de l'économie, au patron de la Standard. Il y voyait une confortable assurance sur l'avenir du pétrole et la preuve qu'il avait eu raison de ne pas s'inquiéter quand les premières lampes à arcs, les premières ampoules électriques, étaient venues chasser la studieuse lumière de kérosène :

— J'ai fait ma fortune parce que j'ai cru au pétrole. Je ne trahirai jamais le pétrole.

Le rite du "drive"

Le formidable navire de la Standard naviguait seul désormais à travers les écueils sur les grandes eaux de la fortune. Rockefeller, au tournant du siècle s'était prudemment retiré de la passerelle, n'ayant plus d'autre souci que de maintenir au rythme de 56 pulsations-minute un coeur dont le régime anormalement paisible était une garantie contre l'usure. Chaque matin, à dix heures précises, les pneumatiques de l'Oldsmobile crissaient devant le perron de Pocantico Hills : affublé d'une casquette à pompon, de knickers arrêtés au-dessous du genou et de bas à carreaux, John D. Rockefeller partait pour le golf. Un valet et deux caddies suivaient à bicyclette, portant sur leur dos, dans de grands sacs, un étrange assortiment de cannes à têtes d'acier, armes que l'Angleterre, sous le nom de « clubs de golf », venait de léguer au snobisme américain.

Les caricaturistes s'amusaient beaucoup à voir les grands « tycoons » du XIXe siècle, rois de la banque, du pétrole ou de la finance, ramper dans les buissons, dans la bruyère, à la recherche d'une balle plus petite qu'un oeuf. La construction sur les rives de l'Hudson ou sur le dur granit de Newpost de châteaux médiévaux, imités de l'Europe, leur avait tenu lieu d'aristocratie. En jouant au golf, ils devenaient des lords.

Les caricaturistes n'y comprenaient rien. La partie de golf, pour John D. Rockefeller, n'était pas une occupation mondaine, mais une discipline et même un rite. Parmi les très rares amis qu'il comptait aux environs de 1900, son maître de golf, son « pro », Joe Mitchell rendit un éloquent hommage à ses vertus d'acier. Le portrait qu'il faisait de John D. joueur de golf pourrait être décalqué sur le portrait de Rockefeller, l'homme de la Standard. Il mettait à gravir les rudes échelons du « handicap » la même dose d'astuce et de froideur calculée, d'acharnement silencieux et d'ingéniosité qu'il avait déployés pour se hisser du grade d'aide-comptable jusqu'au sommet de la pyramide pétrolière.

C'était un spectacle que de voir John D. Rockefeller chaque matin que Dieu fit entre 1900 et 1930, se préparer pour son « drive ». Ses deux « caddies » étaient au garde-à-vous derrière lui, silencieux. Son valet tenait par le guidon le vélo qui, dans un instant, permettrait à John D. de rejoindre sa balle par la piste cyclable aménagée au long du parcours de douze trous qu'il s'était fait construire : il économisait ses pas, ses forces, comme jadis les gouttes de soudure qui fermaient les bidons de la Standard. Maintenant, John D., religieusement concentré sur le « tee » numéro un, ajustait son coup.

Une formidable concentration se lisait sur son visage. Autour de lui, pendant quelques secondes, le monde était aboli.

Un négrillon d'une quinzaine d'années, payé pour remplir cet office, lui répétait deux ou trois fois, sur le ton de commandement : « Your head, sir, your head ! », lui rappelant qu'à aucun prix il ne devait bouger la tête. Mais une puissance mystérieuse, plus forte que toute la volonté de Rockefeller, fit pendant de longues années qu'il ne put s'empêcher, au moment où la face de son « club » rencontrait la balle, de lever les yeux pour la suivre. Cette brève défaillance donnait à son « drive » un effet vers la droite, un « slice », qui la rendait littéralement malade.

Et les pieds enfermés dans deux arceaux

Une balle de golf perdue était devenue pour Rockefeller un échec beaucoup plus grave que la fermeture d'une raffinerie ou la perte d'un marché. « Votre tête, sir, votre tête ! », répétait obstinément le négrillon. Mais à ce jeu diabolique, Rockefeller, dans ses débuts, n'était plus tout à fait le maître de sa tête. Lui, qui avait, en moins d'un quart de siècle, échafaudé le premier empire pétrolier du monde, il lui fallut un autre quart de siècle pour devenir l'un des meilleurs golfeurs d'Amérique.

Il était aussi fier de cette seconde victoire que de la première. Il devait l'une et l'autre à son caractère froid et profondément délibéré. Il jouait généralement seul :

« Si j'accepte une partie, expliquait-il, mon partenaire, avant le neuvième trou,

m'a déjà proposé de financer une nouvelle entreprise industrielle ou philanthropique. »

Ce qui l'intéressait dans le golf, c'était d'y obtenir un constant perfectionnement de lui-même. Comme ses pieds avaient, au moment de l'impact, la fâcheuse manie de bouger, il les immobilisait par deux arceaux de croquet.

Plus tard, il fit venir des photographes. C'est en étudiant leurs clichés, avec autant de soin que les bilans de la Standard, qu'il parvint à découvrir les défauts de son mouvement et à les corriger. Tout le secret de Rockefeller est là : une observation rigoureuse de soi-même, une attention maniaque portée au moindre détail, une discipline mentale de tous les instants, une économie poussée jusqu'à l'avarice de ses propres forces, un sang-froid inouï et refus systématique de la griserie que donne aux faibles un coup réussi. Son négrillon, ses « caddies », son valet, sont les instruments de son jeu comme ses associés et collaborateurs ont été à la Standard les instruments de la grande partie qu'il a menée.

A partir de 1904 l'étrange fascination du golf s'empare de lui complètement. Une journée passée loin des *links* est une journée perdue. Partout où il peut, il fait abattre des arbres et pousser du gazon, assécher des étangs, creuser des *bunkers* et surveille de près l'entretien des *greens*.

S'il pleut, il ouvre un parapluie bariolé, s'il neige il fait venir des charrues pour racler son *fairway* et pouvoir jouer quand même. Ses grandes décisions boursières, il les prend club en main. Si un problème se pose, un agent de change accourt de Wall Street et le trouve devant sa balle. Rockefeller réfléchit un instant, fait un bref calcul, donne la solution et l'homme n'a pas eu le temps de tourner les talons que déjà John D. ajuste son prochain *drive*.

S'il évite les partenaires qui, dans le golf, cherchent un prétexte il lui arrive pourtant d'utiliser le golf comme une épreuve morale : sur les *links*, plus sûrement que derrière un bureau, il évalue la trempe des personnages les plus importants. Une partie avec Rockefeller a la solennité d'un examen de passage. Peu d'hommes franchissent victorieusement ce cap :

« Sur ce terrain-là, affirme John D., on ne peut pas tricher. »

Le golf, après lui avoir infligé de longues tortures morales, sans parler de quelques tours de reins, finit par le récompenser lorsque à l'âge de quatre-vingt-onze ans, en Floride, sur le parcours d'Ormond Beach, il réussit sur six trous le prodigieux *score* de vingt et un coups. Il télégraphia à son fils, John D. junior pour lui faire part de cet éclatant succès.

Une usine de charité mondiale

L'homme en noir que nous avons vu paraître à la fin du chapitre précédent, avec son teint coloré d'Ecossais et son col dur de pasteur baptiste, Frédéric T. Gates, avait pris en main, pour le compte de Rockefeller, le département qui allait devenir le plus important de son empire : celui de philanthropie. Gates s'était voué au rachat du milliardaire comme d'autres pasteurs se consacrent au bien-être des miséreux.

Cet homme subtil se rendait parfaitement compte qu'une fortune de la taille de celle-ci n'avait pu être édifiée par un enfant de choeur et il se gardait bien d'agacer chez son interlocuteur le fibre illusoire du remords en évoquant les cohortes de ceux qu'il avait expropriés, spolés, ruinés, trompés. C'eût été une grave erreur psychologique car Rockefeller n'avait pas mauvaise conscience. Les grands capitaines n'ont jamais mauvaise conscience. La mauvaise conscience, dans une Amérique protestante, énervée par le goût de l'action et tendue vers l'épanouissement matériel, ne pouvait être que la faiblesse des vaincus.

Il y avait en revanche, en Rockefeller, ce petit coin de ciel bleu qui, cinquante ans plus tôt, obligeait le sauteruisseau de Cleveland à verser son obole au Seigneur et à tenir religieusement sa comptabilité envers Dieu. C'est en élargissant ce coin de ciel bleu à la dimension d'un empire que Gates, puisant librement dans le trésor des Rockefeller, réussit à mettre sur pied une usine de charité mondiale dont le rendement allait se mesurer aux millions de dollars dépensés, comme on pouvait mesurer celui de la Standard aux millions qu'elle faisait rentrer.

Pour mener à bien son immense tâche, le pasteur Gates eut auprès de lui le propre fils de Rockefeller, John D. junior, qui découvrit sa voie le jour où il comprit, dans un génial éblouissement, qu'il n'était pas né pour gagner de l'argent, mais pour le dépenser. C'est avec le plus grand sérieux qu'il y consacra sa vie.

L'avarice et la sévérité de John D. Rockefeller, qui avait toujours redouté pour ses enfants les pièges de l'argent, préservèrent John D. II, dès son plus jeune âge, de tous les maux qui s'abattent sur les fils des milliardaires. Il dut, lui aussi, gagner ses premiers dollars et les comptabiliser. A l'heure où les fils de papa Carnegie ou de papa Morgan dilapidaient sur les chevaux de course ou dans la toilette des chanteuses de l'Opéra de New-York, les millions de dollars tombés du ciel familial, le deuxième Rockefeller s'initiait à l'économie politique, à la piété, à la sociologie et se préparait à porter les lourds devoirs qui l'attendaient : ceux de la richesse.

C'était la débâcle de Wall Street. Un seul achetait... c'était John D. 1er

84 ans, le col dur, le cheveu blanc, la raie soigneusement faite, le front collé à la vitre de son 56e étage, ou bien tirant de sa poche un mètre pour prendre la mesure d'un meuble, d'un rideau : c'est ce vieux monsieur respectable et tranquille qu'on appelle Junior. On l'appellera Junior, John D. Junior, jusqu'à son dernier souffle. Car tel est l'usage américain.

Ce n'est pas facile d'être le junior du monstre génial qui, pendant un demi-siècle, a bravé l'Amérique.

Louis XV succédant à Louis XIV trouve sa place dans le pittoresque d'une histoire saupoudrée de perruques. Mais John D. II, fils de John D. I, le philanthrope après le rapace, c'est seulement une histoire grise et magnifique. Hollywood pourrait mettre en scène le premier des Rockefeller. Parlant du second, citoyen exemplaire qui croit à la « human brotherhood », à la fraternité humaine, il faut d'abord se résigner au documentaire ; une séquence sur les malarias chinoise et sud-américaine vaincues par le dollar, une bobine sur la maladie du sommeil et l'ankylostome écrasés dans les Etats du Sud par la Fondation Rockefeller, une grande fresque sur l'assainissement du Mexique, sur la mise en valeur de l'Orient déshérité, sur les centres de recherche du Nigéria, sur les télescopes de Palomar.

[*Lire la suite dans le prochain numéro*]

UN AUTRE PRODUIT CPI POUR VOTRE CONFORT

Cette année

exigez les MOUSTIQUAIRES

Fiberglas *

de CANADIAN PITTSBURGH



"Faites de verre —pour durer toute une vie!"

CPI

Les moustiquaires Fiberglas vous sont profitables de toutes façons

- **quasi invisibles — n'éblouissent pas • ne rouillent pas — ne pourrissent pas**
- **toujours propres • jamais coupantes—aucun danger pour les doigts • n'exigent jamais de peinture—elles sont en verre • invulnérables au feu—elles ne brûlent pas**

Quand vous employez les moustiquaires Fiberglas CPI, vous pouvez les laisser aux fenêtres toute l'année, parce que les intempéries ne peuvent pas les endommager. Parfaites pour les petits et les grands espaces — maison, patio, camp d'été.

Procurez-vous les moustiquaires Fiberglas

Exigez de votre quincaillier ou fournisseur de matériaux de construction les authentiques moustiquaires Fiberglas de Canadian Pittsburgh.

*Marque déposée

CPI

Peintures Pittsburgh • Miroirs Peacock • Alsynite • Moustiquaires Fiberglas • Foamglas • Twindow • Verre à vitre Pennvernon • Blocs de verre • Façades et entrées métalliques pour magasins • Métal Pittco • Murs-écrans Vampco

CANADIAN PITTSBURGH INDUSTRIES LIMITED

GRATIS — Envoyer ce coupon pour recevoir une brochure sur les moustiquaires Fiberglas. Poster ce coupon à

Canadian Pittsburgh Industries Limited,
46 St. Clair Avenue West, Toronto 5.

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Province **FSM-29LS**

LES GANGS

[Suite de la page 8]

recteur du F. B. I. qui pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis a formé des équipes consacrées à la répression de la délinquance juvénile, a révélé que les crimes d'adolescents avaient augmenté de 3% alors que les crimes d'adultes avaient diminué de 2%. Plus de 10% du total des arrestations opérées par le F. B. I. concernent des jeunes de moins de dix-sept et vingt-et-un ans. Les moins de dix-huit ans sont les auteurs de 14% des délits contre les personnes, de 45% des vols simples, de 50% des vols par effraction, de 57% des vols d'automobiles.

Certes, le problème n'est pas nouveau. Le docteur Lauretta Bender, professeur à la clinique psychiatrique de la New-York University a montré aux commissions une étude sur la délinquance juvénile dans le monde entier, publiée en 1905, et démontrant qu'entre 1860 et 1900 les Etats-Unis et les autres pays se trouvaient exactement devant le même problème qu'aujourd'hui. Et Frank Gulotta, procureur du Comté de Nassau, dans l'Etat de New-York, n'a pas hésité à citer Socrate pour soutenir que le mal est vieux comme le monde. Il n'en reste pas moins qu'il s'est développé, en ampleur et en intensité.

La concentration de la population dans les « cités tentaculaires », la migration toujours croissante des Noirs du Sud dans les grandes villes du Nord, l'afflux constant de Porto-Ricains, l'élément démographique le plus pauvre, le plus turbulent, le plus inassimilable, autant d'éléments qui ont multiplié les cas. Dans le seul New-York, on compte aujourd'hui plus d'une centaine de gangs « violents ».

Quand bien même on les supprimerait, d'autres se reformeraient aussitôt. Dans ces quartiers aux rues, avec bâtisses et aux logements uniformes, où la cellule familiale n'est plus qu'une réunion de gens pressés, harassés, hantés par l'argent et les paiements à tempérament, tout au plus rassemblés en silence autour d'un poste de télévision, les jeunes découvrent avec désarroi qu'il n'existe rien ni personne autour d'eux sur quoi s'appuyer, se modeler. Sinon dans leurs semblables : « la bande » leur offre le prestige, l'amitié, et même un certain sentiment de sécurité, la possibilité d'exprimer leur personnalité, et éventuellement de commander. Fréquemment, les gangs se forment sur une base raciale, surtout chez les Porto-Ricains. Chaque gang comprend entre trente et quarante membres, mais il se forme rapidement un groupe de « favoris du chef », au sein de la bande : dix ou quinze garçons parmi les plus « durs », qui se réunissent en secret des autres, et dont les décisions font loi. Ce sont ces groupes, désignés de l'appellation « *hard core* » (le noyau dur) que la police s'efforce de dissoudre, en cherchant à découvrir le « président », le « vice-président », et les « Conseils des Anciens » de chaque gang.

Les remèdes ? Certains les découvrent d'eux-mêmes, à mesure que la bande est décimée par les meurtres, les blessures, la prison, la drogue. Un jour, ils réalisent soudain le mal qu'ils se font à eux-mêmes et à leurs familles.

Pour d'autres, il faut le travail des volontaires du *Youth Bound* de se maintenir aux alentours des gangs, qui, de crainte d'ennuis majeurs, se gardent en général de leur faire un mauvais sort.

Il est rarissime qu'ils parviennent à réformer une bande entière, bien que cela se soit déjà vu. Mais presque toujours ils réussissent à gagner la confiance de quelques garçons, parmi les moins viciés. Il se forme alors comme un second groupe secret en marge de la bande, orienté vers des activités saines et positives. Il faut beaucoup d'habileté pour mener à bien cette orientation, afin que les garçons n'aient pas l'impression de subir une pression extérieure. Le plus difficile est de les mener à revenir à l'école, qu'ils ont généralement quittée, ou à apprendre un métier. Ecole ou profession appartiennent à leurs yeux à un univers qu'ils croyaient avoir rejeté à jamais.

C'est dans les écoles qu'il y a deux ans environ éclatèrent des révoltes telles que les professeurs n'osaient plus assumer leurs cours sans la protection de la police. Depuis que l'ordre a été plus ou moins rétabli dans les écoles, la rue demeure plus que jamais le symbole de la liberté.

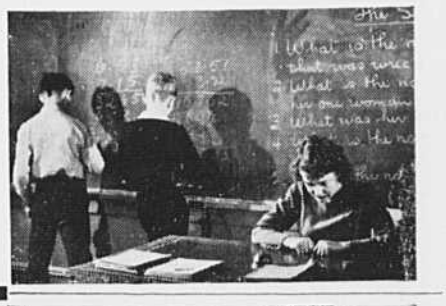
Il est presque aussi difficile pour un membre d'un gang juvénile de rentrer dans le droit chemin que pour un gangster adulte. Il faut compter avec la pression du gang, d'une part, et les attaques des bandes adverses, qui ignorent que tel garçon « a quitté ».

— Si l'on est toujours attaqué, à quoi cela sert-il de cesser la bagarre ?

Il faut leur apprendre à considérer cette attitude comme une sanction passagère de leur passé. Il faut le plus souvent aider ces garçons à tirer le meilleur parti d'une existence familiale pénible. Il faut leur apprendre les règles les plus élémentaires de la bonne éducation.

Malheureusement, pour environ trois cents gangs à New-York, ils ne sont guère qu'une soixantaine de travailleurs sociaux à accomplir ce beau travail. Il s'agit en effet d'une tâche entièrement bénévole, non rétribuée, et des plus ingrates, puisqu'il faut des mois d'approche avant d'obtenir la confiance de quelques membres d'un gang. Une confiance susceptible de s'envoler à la moindre erreur, ou à la première « trahison ». C'est une longue guerre des nerfs.

Et les filles ? Nous n'en avons pas parlé, car elles n'ont aucune importance dans ces clans d'« hommes ». Certes, elles se mêlent à la vie de chaque gang, mais d'une manière passive : elles flirtent... ou vont plus loin, parfois elles se droguent, parfois elles sont même livrées à la prostitution pour le compte des « durs » de la bande. Mais elles n'ont aucune influence, et lorsqu'une bande se désagrège, elles sont les premières à la quitter.





LA JEUNESSE ETUDIANTE

[Suite de la page 9]

britannique, des générations d'officiers supérieurs qui, après avoir connu quatre ans de la formation la plus rigide, commanderont l'armée à la discipline la plus souple du monde.

On a constaté que l'Amérique est le pays qui détient le record des plus jeunes célébrités: champions olympiques, savants, acteurs, artistes. On a tendance à l'oublier trop souvent au profit des records de sa jeunesse dans le crime ou l'extravagance. Le chanteur Pat Boone et le pianiste Van Clyburn, tous deux des moins de vingt-cinq ans et des modèles de vertu, sont aussi représentatifs de la jeunesse américaine qu'Elvis Presley ou James Dean.

Il n'est pas négligeable que l'une des gloires de l'Amérique d'aujourd'hui soit une jeune Noire sortie d'un milieu très pauvre : la championne de tennis Althea Gibbson, en passe de devenir également une chanteuse de renom.

Sa réussite est comme un symbole. Elle confirme ce que les sociologues viennent de découvrir au cours d'une vaste enquête : à savoir que la délinquence ne dépendait ni du milieu social ni de certains groupes raciaux, comme certains persistaient à le soutenir. Mais uniquement de la formation des jeunes. Althea Gibbson avait été admirablement soutenue par des amis de sa famille, qui payèrent jusqu'à la gloire sa formation de tenniswoman.

Le cas d'Althea se retrouva à des milliers d'exemplaires au coeur du quartier le plus mal famé de Chicago, où de jeunes Noirs ont monté une troupe de ballets d'amateurs, qui en peu d'années est devenue l'une des meilleures du monde. En étudiant plus profondément ce secteur, les enquêteurs découvrirent que cette école de danse correspondait à une gigantesque unité d'habitations de plusieurs milliers de familles toutes de race noire. Connu sous le nom de Roxenwald Houses, ce secteur est distant de moins de 100 verges du commissariat de police de la 48e Rue, que l'on a surnommé « le plus actif du monde », notamment contre la criminalité juvénile, blanche ou noire.

Or un examen attentif des archives policières, des statistiques du Tribunal des mineurs, et des enquêtes d'assistantes sociales révéla que, sur 8,000 jeunes nés et élevés dans les Roxenwald Houses depuis leur construction, on n'avait pas enregistré un seul cas de délinquence. Comme l'a dit une personnalité du conseil municipal de la ville :

— C'est comme une île dans un océan troublé.

On chercha l'explication ; elle résidait dans le fait qu'avec l'installation des premiers locataires, une poignée d'universitaires avaient discrètement tenté une expérience. Celle-ci consistait à organiser les loisirs de tous les enfants et jeunes de la communauté, et de remédier en même temps, sur un plan purement humain, aux soucis ou à la vie familiale de ceux qui semblaient avoir besoin d'aide. Tous ceux qui montraient des aptitudes aux sports, à la danse, au dessin, aux études étaient soutenus et orientés vers un avenir dans ces domaines. On découvrit qu'en dehors de sa compagnie de ballets l'« île Roxenwald » avait donné plusieurs champions de basketball, une douzaine de diplômés des grandes universités, un héros de la guerre de Corée et un physicien renommé.

Cette réussite avait inspiré au conseil municipal la création du Chicago Area Project, programme de prévention de la délinquence juvénile, qui a partiellement résorbé la plaie sociale de cette grande ville, et aurait donné des résultats plus étendus si les « volontaires sociaux » étaient plus nombreux. Comme il advient ailleurs, des limitations budgétaires ont empêché d'en faire des salariés. Il n'en reste pas moins que ce programme sert de modèle aux spécialistes de la prévention dans le monde entier.

— Tout le problème consiste à les prendre jeunes, dit Mme Anita Cockrells, la fondatrice du groupe des loisirs de Rosenwald Houses. Il est alors facile de les manitenir dans le bon chemin.

Le Dr Kiser, l'un des plus grands psychiatres américains, précise de son côté :

— Pour devenir un adulte digne de ce nom, un jeune a besoin de quelqu'un qu'il admire et qui s'occupe de lui. Ce sont les parents qui devraient jouer ce rôle. S'ils ne le peuvent, c'est à des organismes intelligents de les remplacer.

Cela explique pourquoi un nombre impressionnant de jeunes qui ont « mal tourné » sont issus de familles respectables et même riches, mais où le père est trop pris par ses affaires, et la mère par ses activités sociales et mondaines. Dans les familles pauvres conscientes de leurs devoirs de parents, les heures libres sont consacrées aux enfants.

Cette jeunesse dont on étale volontiers la violence, il serait juste qu'on en loue les extraordinaires mérites. Car ses réalisations positives ne sont pas moins impressionnantes que les crimes qui lui donnent la « une » des quotidiens.

A El Cajon, en Californie, cette même petite ville qui vient de se rendre tristement célèbre parce qu'un jeune vagabond de dix-sept ans vient d'y tuer les trois enfants et la mère d'une famille qui l'avait hébergé, trois garçons de seize ans avaient contruit, dès l'été 1956, de petites fusées montant à 16,000 verges d'altitude. Ils invitèrent des technicinens de la Convair (ceux qui fabriquent les rockets de Cap Canaveral) à venir examiner leur travail. Stupéfaits, les techniciens interrogèrent longuement les adolescents avant d'être certains qu'ils avaient vraiment inventé leurs fusées : c'étaient les mêmes que celles auxquelles ils travaillaient dans leurs gigantesques laboratoires !

Dans l'Illinois, une étudiante de dix-huit ans a mis au point des parfums synthétiques à base de matière organique, ce qui a laissé pantois les chimistes professionnels. La première femme américaine attachée à l'Institut

[Lire la suite page 54]

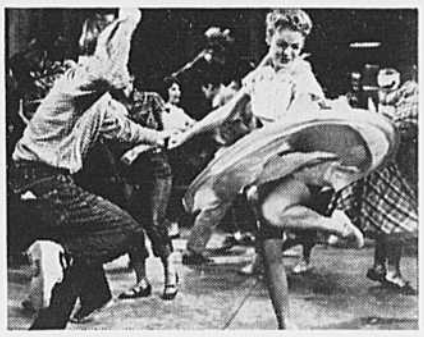
LES FREQUENTATIONS

[*Suite de la page 9*]

En premier lieu, toutes les écoles sont mixtes, à l'exception de quelques grands collèges américains, comme Vassar et Smith College, mais ces écoles sont fréquentées par les jeunes filles de la bourgeoisie la plus riche. Un certain snobisme n'est pas étranger à leur existence bien que Smith College, le premier collège féminin des Etats-Unis, soit né à la fin du siècle dernier des scrupules d'une vieille demoiselle ayant fait un fabuleux héritage et plus gênée qu'heureuse de cette soudaine fortune. Elle s'en ouvrit à son confesseur qui lui conseilla de financer la fondation de la première grande école de jeunes filles. Cette «initiative excentrique» fut d'abord accueillie par des hauts cris, mais deux ans après son ouverture, il fallait refuser des inscriptions.

Partout ailleurs, donc, les écoles sont mixtes. Les premiers à instaurer le « dating » sont les parents. En effet, les mères américaines, comme cela se pratique en Europe, mais beaucoup plus régulièrement, réunissent les amis de leurs enfants pour des goûters, qui sont plutôt de petites soirées dansantes.





A partir de treize ans, et quelquefois avant, ce sont les adolescents eux-mêmes qui choisissent leurs amis et font les invitations. Ils n'admettent plus la présence des parents, et sortent désormais avec le compagnon de leur choix. Ils sont désormais seuls responsables de leurs relations.

Pour parer aux dangers de ces fréquentations précoces, et l'immense vogue de la psychanalyse aux E.-U. aidant, les parents et les éducateurs américains ont cherché à mettre au point des formules sexuelles rationnelles.

La plupart des écoles donnent des cours d'éducation sexuelle d'un contenu strictement scientifique. Il est en outre possible de trouver partout des manuels d'éducation sexuelle, dans les librairies ambulantes comme dans les bibliothèques. Des dizaines de revues traitent de ces questions, d'une manière plus ou moins sérieuse. La radio et la télévision organisent, sous la direction de médecins et de psychologues, des débats sur ce thème devant des garçons et des filles de quinze ans.

Toutefois, les connaissances biologiques de cette jeunesse ne l'aident nullement à surmonter ses émotions et ses problèmes d'ordre émotif et psychologique. Il est douteux qu'on puisse l'aider en ce sens. A l'âge où il est normal de s'intéresser encore au train électrique et à la poupée, ces enfants-roi, traités en adultes depuis le sevrage, blasés sur les *children-parties* (réceptions enfantines), s'essaient « pour de vrai » à imiter leurs parents.

Une fois le *going-teady* décidé d'un commun accord, tout se passe dans les règles. La nouvelle est annoncée à la société d'une manière très simple : le garçon raccompagne sa jeune amie chez elle en lui portant le paquet de ses livres de classe attachés par une courroie. L'événement est enregistré par les camarades de classe qui demandent confirmation.

— *Yes, that's my girl*, oui, c'est ma fille, répond l'intéressé, d'un ton faussement désinvolte.

Pas un sourire, pas une plaisanterie, comme il en serait ailleurs. Chacun prend note avec gravité. Cette fillette ou adolescente est désormais « terrain interdit ». De la manière la plus absolue.

De son côté, la jeune fille annonce la nouvelle à ses amies en leur montrant une bague avec un faux brillant, si elle fréquente une école catholique, ou un ruban, une chaînette, une plaque au nom du garçon, si elle suit les cours d'une école protestante ou israélite. Ses camarades la félicitent, gravement, elles aussi : elles perdent à jamais une compagne de jeux.

L'immense tort des parents, impressionnés par ce qui diffère tellement de leurs propres *dates* de naguère, et qu'ils affectent de considérer comme de véritables fiançailles, est de laisser toute liberté au jeune couple. On passe donc souvent du *necking*, flirt léger, au *petting*, flirt poussé.

A ce stade-là, seules les jeunes filles dotées d'un grand sang-froid et d'une rare lucidité savent ne pas aller plus loin. Même l'Institut Kinsey, dont les analyses du comportement sexuel font autorité aux Etat-Unis, a révélé que la vertu était encore le plus réservée dans les familles ayant conservé de fortes convictions et pratiques religieuses (quelle que soit la religion).

Toutefois, dans le cadre des moeurs actuelles de la jeunesse, cette protection même s'avère parfois insuffisante. Le jeune homme ou la jeune fille élevés selon des principes rigoureux risquent de se trouver isolés dans cette société de couples infantiles. Là où le *dating* pouvait se simuler par une sortie de temps à autre, le *going-steady* ne permet pas de tricher. Celui ou celle qui ne trouve pas son « âme-soeur » risque de se sentir en quarantaine. Cette étrange monogamie précoce provoque chez de jeunes émotifs certains sentiments de frustration irréparable.

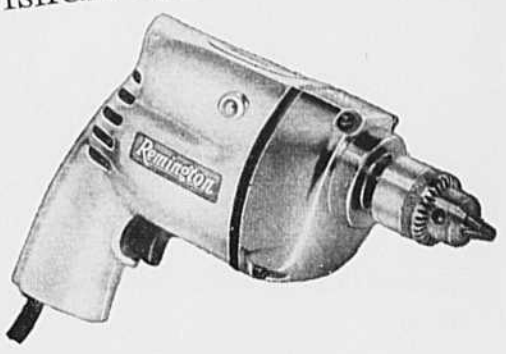
[*Lire la suite page 54*]

Dans le prochain SAMEDI :

L'URSS aussi a ses deux jeunesses



Il choisirait *Remington* lui aussi



Remington

PERCEUSE, MODÈLE 149 DL

Le cadeau qui garantie satisfaction

Un cadeau idéal qui lui plaira à première vue et qu'il appréciera toujours plus chaque fois qu'il s'en servira. La Perceuse Electrique Modèle 149 DL, "nuance triple", en cuivre, aluminium et noir, est vraiment une perceuse par excellence à tout point de vue et elle est considérée comme la perceuse la plus puissante dans sa catégorie. Elle porte la garantie unique de Remington "Satisfaction Garantie". S'il n'en est pas entièrement satisfait sous tous les rapports, vous pouvez la renvoyer dans les 60 jours qui suivent la date d'achat et votre argent vous sera remboursé. Parce que c'est Remington, c'est parfait.

Faite au Canada et service d'entretien et de reparations par

DUPONT

Remington Arms of Canada Limited
36 Queen Elizabeth Blvd., Toronto 18, Ontario

Vous vous sentirez MIEUX !
VOUS PARAITREZ MIEUX !



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL
améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... *Province*.....

Le feuilleton du Samedi

L'ANGE CONSOLATEUR

par H.-L. Magog

No 5

"Vous en avez été princièrement récompensé, répliqua Suavita, toujours agressive. Il me semble que je vous ai fait la part assez belle. J'aurais pu vous congédier avec votre prime. Or, j'ai continué à subvenir à vos besoins et à vous faire mener une existence de millionnaire.

— Avec la perspective d'être remercié le jour où je cesserais de vous plaire ! Convenez donc, ma chère, que cette situation manquait de stabilité et qu'on n'aime guère avoir une pareille menace suspendue sur l'avenir... Laissez donc le passé et parlons du présent. Qu'avez-vous décidé ?

— Naturellement, il faut vous céder, répondit Suavita avec humeur.

Le visage de Carlo s'éclaira. Il pensait avoir gagné la partie.

— Rassurez-vous, dit-il magnanimement. Dès l'instant que nous sommes d'accord, je serai beau joueur et vous laisserai le temps de vous acquitter. Je pressens bien que les choses n'iront pas toutes seules.

— Il y a Morestac, dont il faudra enlever le consentement, dit Suavita. Comment lui faire accepter ce mariage ? Et sous quel nom vous présenter ?

— Rassurez-vous, belle amie. J'aurai un état-civil. La question n'est pas là... Elle est plutôt (le bohême soupira) du côté de Lola.

— Je m'en charge, fit hypocritement la Mirafiore. Je ne dis pas qu'elle éprouvera une grande joie de ce mariage. Mais enfin, elle l'acceptera à ma prière. Heureusement, son coeur est libre.

— Et s'il ne l'était pas ? insinua Carlo, d'un ton bizarre.

Suavita n'y prit pas garde.

— On le libérerait, répondit-elle en souriant.

— On le libérerait, approuva Carlo avec une involontaire férocité. Au besoin, je m'en chargerai. Il ne faut pas compter que le hasard protège toujours les amoureux. Il est bon de se servir soi-même.

— Evidemment, acquiesça la baronne.

Elle guettait Carlo, qui s'épanouissait.

— Alors d'accord ? demanda ce dernier.

— Topons ! fit Suavita, tendant la main. Vous serez le gendre de Morestac !

— C'est-à-dire le vôtre, observa Carlo, en riant.

— Comme vous dites.

Elle s'était retournée vers la table. Prestement elle fit sauter le bouchon d'une bouteille de champagne, emplit les deux coupes et présenta une à Carlo.

— Trinquons, mon gendre !... A vos amours !...

Du geste, le bohême déclina l'offre et s'empara de la coupe demeurée sur la table.

— Après vous, répondit-il railleusement. Si vous le permettez, je prendrai autre coupe. Il ne serait pas galant de vous laisser me servir le premier.

Suavita ne sourcilla pas. Elle avait prévu cette méfiance et le geste du bohême. Aussi avait-elle laissé sur la table, la coupe dans laquelle elle avait jeté la poudre.

— Au bonheur de Lola ! dit-elle, en trempant ses lèvres dans la mousse.

— Au bonheur de Lola ! répéta Carlo, en l'imitant.

La comédienne rejeta son masque.

Brusquement ses traits reprirent leur expression naturelle de dédain et d'ironie. La joie haineuse reparut dans ses yeux.

Elle éclata de rire.

— Imbécile ! cria-t-elle, en se renversant sur les coussins du divan, toute secouée par un accès de gaîté nerveuse.

Interdit, le bohême la regardait.

— Imbécile ! répéta Suavita, en riant plus fort.

Il balbutia.

— Qu'avez-vous ?

— Rien, répliqua-t-elle. Je m'amuse. C'est tout naturel. Et je m'amuse à vos dépens. Vous êtes d'une crédulité qui dépasse toutes les bornes, mon petit Carlo.

L'amoureux de Lola se troubla et recula d'un pas.

— Je voudrais bien comprendre, dit-il sèchement.

— Ce serait déjà fait... si vous n'étiez aussi nigaud, répondit dédaigneusement la « baronne ». Voyons, mon cher, est-ce que vraiment vous avez été dupe de la petite scène que je vous ai jouée ? Avez-vous vraiment cru à mon écrasement et à ma résignation ? Suavita Mirafiore accepter d'être vaincue par un Carlo Misère, ce serait trop drôle ! Vous auriez dû vous méfier...

— Je me suis méfié, gronda Carlo, montrant la coupe que tenait encore Suavita.

— Jobard ! Il fallait vous méfier *des deux !*

— Vipère ! rugit Carlo verdissant.

— Je pique, ricana Suavita. Il ne fallait pas m'attaquer. Quand on veut me nuire, je me venge.

— Ce n'est pas sûr, riposta le bohême. Vous vous êtes démasquée trop tôt. Quoi que vous ayez perpétré, je tiens encore sur mes jambes. J'ai le temps en tout cas de courir avertir la police, de faire ma déposition... Vous serez arrêtée... On préviendra M. Morestac...

— Non pas ! protesta l'aventurière en souriant. Quand je parle, c'est que le piège s'est refermé... Je vous tiens bien...

— Nous allons voir !

Il marchait vers la porte.

La mère de Lola souriait.

— Vous n'iriez pas bien loin... Et vous allez voir que mes précautions sont bien prises, annonça-t-elle.

Carlo tentait d'ouvrir.

Il s'aperçut que la porte était fermée à double tour et qu'extérieurement quelqu'un, selon les instructions qu'avait dû donner Suavita Mirafiore, avait tourné la clé.

— Je saurai bien l'enfoncer, gronda-t-il en secouant la porte.

Mais tout à coup ses jambes fléchirent. Il chancela et dut reculer jusqu'à un fauteuil dans lequel il se laissa tomber.

— Oh ! gémit-il en portant ses mains à son front, devenu brusquement moite de sueur. Qu'ai-je donc ?... M'avez-vous vraiment empoisonné.

Son visage devenait livide ; ses yeux s'éteignaient... Paralysé par un soudain malaise, il n'avait plus la force de faire le moindre mouvement. Il demeurait inerte, prostré, affaissé au fond du fauteuil. Ses yeux viraient... sa langue s'embarrassait... Il ne put que gémir d'une voix faible :

— Satan !...

Suavita Mirafiore éclata de rire.

— Ne vous avais-je pas prévenu ? railla-t-elle. Mais ne tremblez donc pas comme cela, mon ami Carlo. Vous en serez quitte pour la peur. Vous figurez-vous que je vous ai empoisonné dans ce restaurant ? Fi donc ! Je n'ai pas envie d'avoir des histoires avec la police. S'il doit un jour vous arriver un accident, ce sera dans un lieu plus discret et dans des circonstances telles qu'on ne puisse en accuser que le hasard.

Elle s'arrêta. Elle avait allumé une cigarette et en tirait des bouffées, en balançant sa jambe droite, d'un air guilleret.

— Non, certes, je ne vous ai pas empoisonné... J'ai fait mieux.

Sa main droite tenait la cigarette, emmanchée dans un long tuyau d'ambre. Elle tendit la gauche dans la direction de Carlo Misère et se mit à railler.

— Ah ! si vous pouviez vous voir !... Qu'êtes-vous devenu ? En apparence un corps sans âme, un cadavre, un bloc de marbre... Et pourtant, vous vivez... Il y a beaucoup mieux que le poison. La drogue que j'ai versée tans cette coupe, si naïvement absorbée, a d'incomparables mérites.. Sous son influence, le corps s'engourdit, s'abîme dans une passivité d'ivrogne... C'est cela... Vous comprenez ?... Vous êtes ivre... Tout à l'heure, ce n'est qu'un soupeur abominablement gris et incapable de se tenir sur ses jambes, que je ferai porter dans mon auto... Pour quelle destination ?... Vous le saurez plus tard, imprudent Carlo... Pour le moment, ne vous dites qu'une chose : vous êtes à ma merci... Et ce n'est pas demain que vous pourrez aller ouvrir les yeux de Pierre Morestac...

XII — Alerte

DESCENDUE de la montagne par la route en lacets qui passait devant la ferme des époux Gourgue, une automobile s'arrêta brusquement.

— Hep !... Venez un peu ici, intima une voix peu aimable, partie de l'intérieur de la voiture.

On y distinguait confusément deux silhouettes. Il y en avait peut-être quatre. Aussitôt, une crainte instinctive s'empara des deux paysans, si paisiblement assis devant leur porte, à prendre le frais du soir. L'isolement auquel ils étaient habitués leur devint une chose effroyable.

Ouvrant la portière de l'auto, une femme descendit et marcha vers eux.

— C'est à vous, cette grange ?

— Bien sûr ! dit Gourgue, en la regardant avec inquiétude.

La femme les regarda fixement.

— Bon. Ecoutez... Voulez-vous gagner une bonne récompense ? Une petite fortune ? Il faudra faire exacte-

[*Lire la suite page 47*]

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Depuis la mort de sa mère, Liliane Morestac jolie blonde de dix-huit ans, avait été placée en pension à Toulouse par son père, Pierre Morestac, savant chimiste, taciturne et bourru, doté en plus d'une réputation de sauvagerie. Ils sont les châtelains de « Castelgris ».

Sernin Hourtouse, étudiant en médecine, est amoureux de Liliane et songe à demander sa main à son père. Ce dernier s'oppose à cette union. Il déteste ce garçon et sa famille qui s'avisent de venir lui prendre sa fille.

Le mariage de Liliane est une catastrophe et un effondrement pour Pierre Morestac qui a géré la fortune de sa fille et dont il est aussi le tuteur et, comme tel, considérait cette fortune comme sienne, en avait usé en conséquence selon sa fantaisie.

L'heure de rendre des comptes est arrivée. Sa fille étant mineure, le père peut refuser son consentement. Pour échapper à toute explication, Pierre Morestac décide de quitter les lieux et emporte avec lui les valeurs composant la fortune de sa fille.

Le lendemain, Liliane en pénétrant dans la bibliothèque trouve une enveloppe sur une table placée bien en évidence lui annonçant le départ de son père pour l'étranger où d'importants travaux l'appellent, avec promesse de revenir une fois son but atteint.

Liliane fait maintenant partie d'une troupe d'artistes de cinéma afin d'oublier et devient première vedette sous le pseudonyme de Lily Merveille.

Commencé dans l'édition du 11 avril 1959. Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

[*Suite de la page* 18]

servation de Mike. En disant ces mots, il se mit à rire découvrant des dents longues et jaunes. Tu m'as pas présenté, Mike, tu manques à tous tes devoirs.

— Et bien, tu viens de le faire, répliqua ce dernier. Mais pour Nelly c'est sans intérêt. Tu n'es pas du quartier.

L'autre détourna ses yeux de fouine vers Nelly et expliqua :

— Polo, parce que je suis Polonais... Marrant, hein sou... je veux dire Mam'zelle Nelly. Il lança un regard de biais à Mike et le reporta de nouveau sur Nelly qui disait en faisant la moue :

— Mais c'est pas un nom, alors. Vous devez pourtant bien en avoir un comme tout le monde.

— Pour ça oui, ma jolie, mais je vous le dirai pas.

Et sur le ton de la confidence il ajouta :

— Mike ne le connaît pas. Personne ne le connaît. Moi-même, je fais tout pour l'oublier. Les flics en seront pour leur frais s'il veulent un jour me le faire dire. Je les laisserai nager et ils pourront toujours se fouillier pour trouver mon état civil. Il y a belle lurette que ces paperasses m'ont servi pour aller au W. C.

Son ton était monté et une lueur inquiétante apparut dans ses prunelles tandis qu'il continuait :

— Et puis j'aime pas beaucoup les curieux et si quelqu'un s'avisait de trop insister c'est avec ça que je le renseignerai.

En disant ces mots il avait extirpé une lame de six pouces brillante et acérée, ce qui arracha un petit cri d'effroi à Nelly.

Ce fut suffisant pour mettre Mike en rogne :

— T'as pas compris que tu nous casses les oreilles avec tes boniments, dit-il avec rudesse. Rengaine-les... et ton surin avec.

Polo, c'était clair, venait de rater son effet d'intimidation. Sans mot dire il replia le couteau et l'enfouit dans la poche de sa veste. Quoiqu'il n'en laissa rien paraître sont dépit était grand car il avait espéré, en exhibant son arme, compenser le peu d'importance de sa chétive personne et il n'avait réussi qu'à impressionner Nelly et à se faire rabrouer par Mike.

Entre temps, Jo s'était approché.

— Apporte une autre bière, commanda Mike. Tu la passeras sur l'ardoise avec les deux autres. Nelly, dit-il ensuite, c'est avec Polo que je sors, c'est pour cela que je ne peux t'accompagner au ciné.

Saisissant l'occasion de se montrer désagréable, croyant ainsi reprendre du poil de la bête, Polo jeta avec mépris :

— T'as besoin de lui rendre des comptes ? Tu sais pas que les femmes n'ont rien à voir dans les histoires d'hommes ?

— La ferme ! coupa Mike. Tu n'es pas ici pour donner des conseils. J'irai avec toi ce soir, comme promis, parce que j'ai besoin de fric, mais je commence à m'apercevoir que tu es un drôle de particulier.

— Tu n'es pas obligé d'aller avec lui, s'écria Nelly. A moi, non plus, il ne me revient pas.

Polo vexé, tourna son visage osseux vers la jeune fille.

— Tu parles trop, Baby, grogna-t-il les dents serrées et l'oeil mauvais.

— Laisse tomber, intima Mike, et tâche de ne plus la tutoyer. On t'a pas donné la permission.

Mais l'autre, oubliant toute prudence, se retourna vers lui et répliqua, hargneux :

— Je veux pas qu'une souris me manque de respect.

Il n'avait pas fini de parler que Mike déjà l'agripait au col et l'attirait violemment vers lui, les yeux étincelant de colère.

— Fais gaf, dit-il résolu, c'est la dernière fois que je te dis, ne l'appelle plus souris ou je te démolis.

Polo, le visage crispé et le souffle coupé, se rendit compte qu'il n'était pas de taille à affronter ce gars dont les épaules puissantes et la force avec laquelle il l'avait empoigné ne lui laissaient aucun doute sur le sort que subirait sa squelettique charpente s'il osait se rebiffer. Aussi, il jugea bon de renverser la vapeur et de filer doux.

— Ça va. Fasse la main, fit-il. Ça m'a échappé, je suis pas habitué.

Mike, sans répondre, le repoussa sur sa chaise. Polo respira et entreprit de remettre en ordre le morceau de chiffon sans couleur qui lui servait de cravate ainsi que le haut de sa chemise qui avait été quelque peu malmené. Il jura en s'apercevant que le bouton du col avait sauté. Il fut obligé de serrer la cravate, assez fort, pour la maintenir fermée.

Pendant l'algarade, Nelly confiante en son protecteur, avait sorti son rouge à lèvres. Elle était intérieurement gonflée d'orgueil en voyant comment son Mike se chargeait de la faire respecter en public.

Jo apporta la bière et Polo la lampa d'un seul trait comme pour y trouver l'apaisement de sa rage contenue et de sa confusion.

— Partons, dit alors Mike en se levant le premier.

L'autre déploya son long corps maigre et découvrit ses dents jaunes pour esquisser son grimaçant sourire. Parodiant l'homme du monde, il dit à Nelly en s'inclinant gauchement :

— Je vous rendrai votre galant dès que possible, duchesse. Navré de vous en priver momentanément.

Sans cesser ses retouches Nelly répliqua :

— Pas de simagrées, grand sac d'os. Tâchez plutôt de ne pas entraîner Mike dans une trop sale histoire, ça vaudra mieux que de faire le clown.

Le visage de Polo s'empourpra, mais il se contint à cause de Mike contre lequel il redoutait maintenant de se mesurer. Il préféra ronger son frein cependant que les paroles de Nelly soulevaient les rires de ceux qui les avaient entendues. Il en éprouva une sorte de haine à l'égard de la jeune fille qui soudain inquiète murmura :

— N'y vas pas, Mike. J'ai peur pour toi... Dis-moi au moins dans quel coin tu te rends. Il serait peut-être bon que tu me le dises.

Mike se pencha vers elle :

— Sois un trésor, chérie, ne me questionne pas. Tout se passera bien, tu verras.

Polo secoua la tête et maugréa entre ses dents :

— Décidément elle parle trop.

Il gagna la sortie et attendit Mike sur le pas de la porte.

— T'inquiète pas, murmurait ce dernier à Nelly. J'ai besoin de me refaire un peu. Va au ciné et de retour attends-moi ici.

— D'accord, mon gros matou, dit-elle en lui tendant les lèvres.

Il l'embrassa et elle lui dit en s'esclaffant :

— Essuie tes lèvres, mon rouge n'était pas sec.

Il frotta un mouchoir sur sa bouche et constata qu'en effet le rouge de Nelly avait marqué. Il rit et avant de partir lui recommanda :

— Si tu arrives avant moi, ne consomme pas trop pour tuer le temps, je suis raide et l'ardoise est pleine. Si je retourne avec du fric, on se rattrapera.

Il fouilla dans ses poches pour montrer qu'il ne bluffait pas. Il en tira une pièce de quelques cents.

— C'est toute ma fortune, dit-il, je la mets à tes pieds.

— Vous me comblez, mon Prince, répondit-elle avec ce sourire espiègle qu'il aimait tant. Donnez-le à l'orchestre pour qu'il joue mon air favori.

— Très bonne idée, fit Mike. Cette pièce ne pouvait être mieux employée.

Il l'introduisit dans la machine à disques, choisie le morceau et bientôt un mambo dynamique jeta ses notes syncopées aux accents d'un orchestre sud-américain.

Il rejoignit Polo qui commençait à s'impatienter et sans mot dire ils disparurent dans la rue. La nuit commençait à tomber et les boutiques, une à une, s'illuminaient.

Nelly attendit la fin du disque puis elle se leva et sortit à son tour. Elle flâna, s'arrêtant devant les vitrines, contemplant ici des dessous vaporeux en nylon, ailleurs des ensembles d'été ou des colifichets en plaqué or. Quelques rues plus loin elle entra dans un petit restaurant. Elle allait prendre place à une petite table dans un box lorsqu'elle s'entendit interpeler. Elle se retourna et aperçut Norma qui lui faisait signe de venir s'installer à sa table. Elle fut heureuse d'accepter sa compagnie.

— Ma parole, s'écria Norma, tu n'as pas l'impression de te sentir nue ?

— Moi ? Pourquoi ? s'étonna Nelly.

— Ben, te voir seule sans Mike c'est un peu comme si tout à coup tu sortait sans ta robe. C'est aussi surprenant.

— Mike a du travail ce soir. Il n'a pas voulu me dire où il allait.

— Bien sûr que non. Tel que je le connais ce doit être un drôle de travail. Je vois ça d'ici comme si j'y étais.

— Que veux-tu dire ? s'inquiéta Nelly.



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ **CES TROIS MAGAZINES**	**$5.50**	**$8.00**

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

☐ LE SAMEDI (bi-mensuel) _____	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ____	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel) _____	1.50	1.50

— · — · — · — · — · — OU A VOTRE CHOIX — · — · — · — · — · —

☐ Nom .....

Adresse .....

Localité ..... Province .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine du 23 mai au 6 juin 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Une quinzaine importante pour vous, et qui peut être bénéfique si vous pensez à entourer votre goût de l'autorité d'un peu de diplomatie souriante. Coup de chance possible.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



La perspective d'un voyage vous enchante, mais cela posera pour votre travail des problèmes d'organisation qui vous paraissent pour l'instant difficiles à résoudre.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Ne vous laissez pas entraîner, par complaisance, dans une entreprise qui ne rapportera rien de très valable. Les difficultés d'un intime vous tracassent plus que de raison.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



C'est surtout en compagnie de vos familiers que vous passerez les meilleurs moments de cette quinzaine. Créez les rencontres qui favoriseront les réconciliations entre amis et parents.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Les circonstances vous obligeront à modifier un projet que vous aviez fait pour agrémenter votre vie domestique. Pliez-vous aux exigences du moment. Cherchez un heureux dérivatif.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Un événement imprévu vous mettra en rapports avec quelqu'un qu'il est de votre intérêt d'impressionner favorablement. Ne vous laissez pas démonter par les apparences.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Vous risquerez d'être mêlé à un incident qui pourrait vous exposer à de sérieux désagréments. Mais si vous vous comportez prudemment, vous parviendrez à vous tirer de cette situation critique.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Vous obtiendrez des satisfactions dans une affaire qui vous tient à coeur. Mais ne vous laissez pas, pour autant, distraire de vos obligations habituelles, car vous pourriez mécontenter certaines personnes.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Quelqu'un vous fera une suggestion ou une proposition que vous auriez intérêt à accepter. De plus, vous ferez une agréable constatation auprès d'une personne à qui vous êtes lié par l'affection.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Cette quinzaine sera pour vous beaucoup plus riche de satisfactions morales, d'affection sincère que d'argent. Faites-vous une raison !... Gardez pour vous vos projets et idées.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Gardez en tout une juste mesure : les résultats seront heureux. Evitez la précipitation et la maladresse. Ne changez pas en ennemis, par orgueil, ceux qui ne demandent qu'à vous aider.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Si vous êtes les aînés de frères ou de soeurs, ils vous causeront du souci, mais au contraire si vous êtes les cadets d'une nombreuse famille, c'est vous qui en donnerez à vos aînés.

— Oh rien, fit la blonde évasivement. Mais que comptes-tu faire en attendant ?

— Mike doit me rejoindre chez Jo après le cinéma. On devait y aller ensemble mais . . .

—Mais monsieur Mike a du travail. Ça je le sais, tu viens de me le dire, mais ce que je te demande c'est ce que tu comptes faire pendant que monsieur Mike travaille. Elle pesa intentionnellement sur ces trois derniers mots.

— Je t'ai dit qu'on devait aller au cinéma. J'irai seule voilà tout.

Norma lui sourit et dit :

— Je te taquine, mon chou. Veux-tu que nous y allions ensemble ?

Nelly accepta avec joie. Le temps ainsi lui paraîtrait moins long. Elle attaqua les deux oeufs au plat qu'on venait de lui servir. Norma en était au café. Tout en le dégustant elle ne pût s'empêcher de dire à Nelly tandis que son visage devenait grave :

— Si j'ai été méchante au sujet de Mike, tout à l'heure, c'est que j'avais mes raisons. J'ai connu le type avec qui il était lorsque je l'ai croisé avant d'entrer au restaurant.

Nelly leva la tête et devint attentive. Son amie poursuivit :

— C'était du temps où j'habitais chez ma tante. Lui, logeait chez une vieille polonaise avec laquelle il était plus ou moins parent, la mère Powieski, à deux pas de chez nous. Il doit sûrement y habiter encore car, à part elle, personne ne voulait de lui. Il est très dangereux et pas très équilibré, il joue du couteau pour un oui ou pour un non. Et il sait s'en servir. Je ne sais où Mike a pu le ramasser, mais avec lui il risque de s'attirer de sérieux ennuis.

Nelly en l'écoutant sentit renaître ses inquiétudes. Elle revit par la pensée le couteau que Polo avait exhibé quelques instants plus tôt et en éprouva une sorte d'angoisse. Elle fit part de ses craintes à son amie et lui demanda :

— Est-ce vrai que personne ne connaît son véritable nom ?

— C'est vrai, répondit Norma. On l'appelait Polo mais ce n'était qu'un simple surnom. Je dois dire que dans notre coin on ne s'est jamais cassé la tête pour en savoir plus long sur son identité, Polo ou autre chose ça nous était bien égal. Je crois qu'une seule personne serait à même de nous donner des renseignements exacts sur son compte : la mère Powiesky.

Nelly n'insista pas davantage et la conversation roula alors sur des futilités.

* * *

Il était près de minuit lorsque Nelly pénétra dans le bar de Jo. Il n'y avait pas grand monde, la salle était presque vide. Elle jeta un coup d'oeil à la ronde mais n'aperçut pas Mike. Par contre, elle vit Polo installé à une table, l'air sombre et l'oeil mauvais. Il devint encore plus mauvais lorsqu'il vit la jeune fille s'approcher de lui dans l'évidente intention de lui parler de Mike.

A cet instant, deux policemen, dont un sergent, firent irruption dans le bar et sans préambule interpelèrent Jo :

— Mike Furli n'est pas là ?

Jo ouvrit de grands yeux étonnés et répondit :

— Il était ici vers huit heures, mais depuis je ne l'ai pas revu.

— Et bien il aurait mieux fait de rester, répliqua le sergent. Le salaud et un autre qu'on ne connaît pas encore ont essayé de dévaliser un commerçant, mais ce dernier les a surpris. Il a reconnu Mike et l'autre lui a enfoncé son couteau dans les côtes.

Nelly étouffa avec son poing le cri qu'elle allait laisser échapper. Elle regarda Polo avec effroi. Elle vit qu'il ne perdait pas des yeux les deux policemen tout en buvant pour se donner une contenance. Deux amis de Mike occupés après la machine à disques avaient interrompu leur distraction pour les écouter. Le sergent poursuivait :

— Si Mike vient avant que nous lui ayons mis la main dessus, conseillez-lui de se présenter au commissariat. Pour lui ce n'est pas grave, surtout s'il nous aide à coincer son complice.

Et sur ces mots, ils disparurent pour continuer leurs recherches. Nelly laissa alors éclater son indignation. Avec violence, elle apostropha Polo :

— Voilà en quoi consistait le travail ! Une sale besogne que vous avez rendue encore plus sale ! Ignoble pantin ! Assassin, voyou !

Sous ce flot d'injures les jambes de Polo réagirent à la manière de deux ressorts. Elles le propulsèrent de sa chaise comme un diable hors de sa boîte. En un clin d'oeil il se trouva planté devant Nelly, menaçant. Ses lèvres, ainsi que des babines de fauve, se retroussèrent sur ses dents jaunes pour articuler d'une voix rageuse devenue plus rauque qu'à l'ordinaire :

— Je le disais bien que tu parlais trop, Baby, je te conseille de la boucler.

La jeune fille lui tient tête :

— Mike ne dira rien aux flics, mais moi je parlerai si on doit lui en tenir compte.

C'était plus qu'il en fallait pour déchaîner la fureur de Polo. Il lui administra une gifle magistrale qui la fit pivoter sur elle-même. Elle se cramponna au comptoir pour ne pas tomber.

— Saleté ! cria Polo. J'aurai ta peau et celle de Mike si tu oses l'ouvrir.

Et maintenant qu'il avait commencé à frapper il était prêt à continuer, ne serait-ce que pour lui faire payer l'affront qu'elle lui avait fait subir quelques heures plust tôt. La joue gauche écarlate, Nelly le vit à nouveau lever la main. Instinctivement elle couvrit son visage avec son bras. Mais la main de Polo ne s'abaissa pas. Un des gars de la machine à disques la lui avait saisie et le forçait à se retourner. C'était un garçon râblé, au nez écrasé et à la mâchoire carrée ; boxeur ayant glané quelques succès sur les rings de quartier, un solide poids moyen à en juger par sa carrure. Il saisit Polo, sans douceur par le revers de sa veste et sur un ton dépourvu d'aménité lui donna cet avertissement :

— Ouvre en grand tes oreilles, sac d'os décharné, et retiens bien ce que

je vais te dire. Mike est un copain. Touche plus à sa môme ou je mets en miette ta carcasse d'épouvantail !

— Pas possible, ricana Polo tandis que son visage anguleux prenait une expression de défi sardonique. Apprends que je crains personne moi ! Pour commencer, enlève tes sales pattes, morveux !

Le boxeur, sur le point de riposter, se figea tout à coup. Il inclina la tête vers sa ceinture, ses yeux s'écarquillèrent et à la stupéfaction de tous on le vit se dégonfler et obéir au sac d'os décharné. C'était à ne pas y croire. Qu'est-ce qui pouvait bien motiver cette piteuse attitude ? On le sut tout de suite en suivant son regard : Polo lui maintenait, appuyé sur le ventre, la pointe acérée de son couteau à cran d'arrêt et on se rendit compte que le gars était comme fasciné par l'acier de cette lame où des taches brunes achevaient de se dessécher.

Polo triomphant, lançait avec mépris :

— Tu crânes plus hein, morveux ! Débine-toi si tu veux pas te faire découdre !

Et pour donner plus de poids à ses paroles il poussa sur la pointe. L'autre la sentit entrer dans sa chair et fit un bond en arrière pour se mettre hors de portée de la dangereuse lame, mais celle-ci, maniée avec virtuosité, décrivit au même instant un arche de cercle et vint entamer profondément son avant-bras droit. Le sang gicla aussitôt. Le boxeur, sidéré, le regarda couler comme s'il avait besoin de bien se convaincre que ce sang était le sien. On put croire un instant qu'il allait réagir, mais il n'en fut rien. Après avoir considéré sa blessure et constaté qu'il était sérieusement touché, il entoura la plaie saignante avec un mouchoir et renonçant à jouer les héros, il décampa sans insister laissant son malingre adversaire maître du terrain.

Ce dernier grisé par sa victoire, se tenait au milieu du bar, le visage déformé par un rictus inhumain, le couteau au poing dans un geste de menace, véritable fauve en liberté, conscient de la supériorité que lui conférait son arme avec laquelle il venait de donner un aperçu. Il promena un regard féroce sur les témoins de la scène et le fixa sur l'ami du boxeur. Celui-ci le vit s'avancer vers lui et volut battre en retraite :

— Bouge pas, rugit Polo, si tu tiens à tes tripes !

L'autre s'immobilisa. Polo ordonna :

— Fais marcher la baraque.

Terrorisé, ne quittant pas la lame des yeux, l'ami du boxeur se fouilla, sortit une pièce et mit la machine en marche. Le mambo de Nelly se fit entendre. Polo écouta les premières notes puis hurla à l'adresse du garçon :

— Fout le camp !

Ses yeux qui ressemblaient à ceux d'un fou, suivirent le gars qui s'enfuyait sans demander son reste. Il eut un ricanement hystérique en le voyant détaler, puis il se tourna vers Nelly qui pendant tout ce temps était restée à la même place, suffoquée par ce qu'elle venait de voir. Jo, derrière son comptoir, ne l'était pas moins qu'elle. Comme un automate, il essuyait sans arrêt le même verre.

Polo plia tranquillement les six pouces d'acier sur leur manche, l'air guilleret et satisfait de lui. Il s'approcha de la jeune fille en se dandinant tel un paon prêt à faire la roue. Son visage maigre s'était détendu.

— Viens danser, lui dit-il.

— Non ! répondit Nelly avec force.

Polo darda sur elle ses petits yeux de fouine et se mit à tapoter la paume de sa main gauche avec son couteau.

— Je suis pas assez bien pour toi, peut-être ? fit-il en grimaçant un sourire visqueux. Ça fait rien, viens danser quand même (il sourit davantage, découvrant ses ignobles dents). Et pour me prouver que tu ne feras pas ce que tu m'as dit... tu me donneras un baiser.

— Alors tu peux crever ! proféra Nelly qui se mit, elle aussi, à le tutoyer. Tu me dégoûtes et je ferai ce que j'ai dit.

La main de Polo se crispa un court instant sur son couteau. Puis, nerveusement, il recommença à tapoter sa main gauche. Il était visible qu'il faisait un effort pour conserver son calme.

— Ça te servira à rien, dit-il. Tu connais pas mon vrai nom et tu sais pas d'où je viens. Mike non plus, on s'est rencontré dans un bar où je suis pas connu. Sorti d'ici, je m'évapore.

— Ah ! tu crois ça ! riposta Nelly. J'ai une amie que te connais bien et qui m'a renseignée sur ton compte. Je sais où tu crèches, moi.

— Tais-toi ! Tu mens ! Tu ne sais rien ! gronda Polo frémissant de colère tandis que docile à la pression de son doigt, fulgurante comme l'éclair, la lame meurtrière surgissait de son manche.

Mais Nelly déchaînée, ne l'écoutait pas. Elle ne vit pas, non plus, le danger mortel qui la menaçait. Jo essaya de la prévenir :

— Nelly, attention ! Tiens-toi tranquille !

La jeune fille sourde à cet appel continuait :

— Je ne veux pas que Mike écope pour ta sale gueule ! Je dirai tout aux flics et je les enverrai chez la mère *Powieski, ta logeuse !*

Polo n'en écouta pas davantage. Il se rendit compte qu'à cause de cette fille son anonymat ne pouvait plus servir et qu'il allait être traqué, pourchassé et peut-être pris, qui sait ? Et tout ça pour une souris de rien du tout qui ne voulait pas tenir sa langue. Cette pensée lui fut insupportable, son visage se convulsa de rage et de toutes ses forces il planta son arme dans le ventre de Nelly, lui imprimant un mouvement de bas en haut, l'éventrant littéralement. La malheureuse poussa un cri atroce et ses mains se portèrent à son horrible blessure, essayant de retenir ses entrailles, le sang jaillit entre ses doigts tachant rapidement sa robe fleurie. Le regard stupide, souffrant terriblement, elle s'affaissa lentement le long du comptoir tandis que la musique insensible du mambo continuait frénétique et joyeuse.

Et ce fut à cet instant précis que Mike apparut sur le seuil de la salle, heureux d'avoir pu éviter la police en faisant quelques détours qui l'avaient, par contre, retardé. L'air de la danse préférée de Nelly lui était parvenu avant même d'entrer. Il savait qu'elle était là et se faisait une joie de la retrouver. Mais le spectacle qui s'offrait à ses yeux lui fit remonter le coeur jusqu'à la gorge. Tout s'estompa autour de lui. Il ne vit rien d'autre que la pauvre Nelly serrant ses mains sur son ventre et perdant son sang en abondance, la figure mortellement pâle et crispée de douleur.

Jo était auprès d'elle et la soutenait dans ses bras. Polo s'était écarté et se tenait contre la machine à disques, son couteau sanglant à la main, hagard et indécis.

Mais Mike ne voyait que Nelly en train de mourir. Il se précipita auprès d'elle croyant vivre un cauchemar. Il la prit dans ses bras et lui parla avec une infinie douceur. Nelly le reconnut. Ses yeux mordorés eurent un imperceptible reflet de joie, surmontant sa souffrance elle esquissa un pauvre sourire et balbutia :

— Oh Mike, pourquoi n'étais-tu pas là ?

Ce reproche de la moribonde acheva de l'anéantir. Des sanglots qu'il ne put retenir le secouèrent.

— Ne pleure pas, mon matou, murmura Nelly dans un souffle... je vais mourir... mais j'emporte ton souvenir avec moi. Quel malheur si je n'avais pu te revoir avant...

Chaque parole de Nelly ajoutait au désespoir de Mike qui s'écria :

— Il ne faut pas dire ça ! Non Nelly ! Je ne veux pas que tu meures ! non !... non !

Il se tut. Avec un dernier regard vers lui, Nelly avait expiré. Sa tête roula mollement contre la poitrine de Mike qui fou de douleur la couvrit de baisers, ne voulant pas y croire. Par une singulière coïncidence la mambo s'acheva avec le dernier soupir de la malheureuse. A la musique joyeuse et colorée succéda un silence oppressant, troublé seulement par les pleurs de Mike, effondré.

Polo commençait à prendre conscience de l'horreur de son crime sans pour cela en éprouver le moindre regret. Mais cette constatation lui donna à penser qu'on n'allait pas tarder à s'occuper de lui. Aussi décida-t-il de mettre à profit le répit dont il jouissait momentanément pour s'éclipser avant d'avoir à rendre des comptes. Faisant en sorte de passer inaperçu, il déploya furtivement le compas de ses longues jambes afin de se rapprocher de la sortie.

Au plus profond de sa détresse, Mike demanda à Jo :

— Qui a fait ça ?

Jo n'hésita que l'espace d'un instant. Fidèle à sa renommée il ne parla pas, mais ne voulut pas laisser impuni ce crime révoltant. Il n'ouvrit pas la bouche, mais il fit signe du menton vers l'endroit où se tenait Polo. Mike regarda dans la direction indiquée et vit le misérable assassin de Nelly qui tentait de s'enfuir. Il confia le corps pantelant de la jeune fille à Jo et se redressa transfiguré. Il essuya ses larmes du revers de la main et dans ses yeux de braises une résolution inébranlable domina tout : Venger Nelly ! Son regard se fixa sur Polo qui continuait à marcher mais en reculant maintenant. Bien qu'il ait sa terrible lame à la main il n'en menait pas large. La peur se lisait sur son visage osseux et lorsqu'il vit Mike décidé et farouche avancer vers lui, il tourna les talons et, pris de panique, se mit à courir.

Mike fonça après lui. Polo semblait avoir des ailes. Il gravit d'un bond les degrés menant du bar au trottoir et franchit la rue de toute la vitesse de ses longues jambes sans se soucier des véhicules qui la sillonnaient. Mike fut stoppé par une auto passant à vive allure. Il dut en laisser passer deux autres, venant en sens inverse et qui se suivaient d'assez près, avant de reprendre la poursuite. Il eut le temps, cependant, de voir Polo, qui avait pris une certaine avance, s'engouffrer comme un bolide dans une ruelle obscure. Loin de s'en inquiéter, Mike faillit hurler de joie. Polo, étranger à ces lieux, que lui par contre, connaissait à fond, venait de se fourrer de lui-même dans un véritable guêpier : la ruelle était sans issue, elle aboutissait à une double impasse qui donnait sur le derrière des maisons en façade. Elle ne recevait la lumière que par la rue et elle était totalement noire à son extrémité, mais Mike n'avait pas besoin d'y voir pour se diriger, il s'arrêta, néanmoins dès qu'il fut dans les ténèbres complètes. S'il connaissait bien l'endroit, il ne pouvait savoir où Polo se cachait, cependant, ce dernier ne pouvait être loin et dans ce cas la prudence s'imposait, alors il n'avança plus que lentement et avec précaution.

La ruelle prenait la forme d'un T à son extrémité et la branche supérieure se terminait de chaque côté par les murs d'immeubles de plusieurs étages. Face à la ruelle, de très hautes palissades clôturaient un terrain vague. Mike arriva à l'embranchement sans avoir fait le moindre bruit. Ses yeux fouillèrent l'obscurité sans grand résultat, mais il savait que Polo était fait comme un rat et ne pouvait plus lui échapper. Le principal était de découvrir de quel côté il se dissimulait. Ce qui était certain, c'est qu'il n'était pas en face sinon il aurait vu la silhouette de Mike se détacher sur le fond lumineux de l'entrée de la ruelle et il aurait sûrement trahi sa présence soit en fuyant, soit en attaquant.

Le misérable Polo se trouvait tapi au fond de l'impasse de droite haletant, tâtant la palissade pour trouver une ouverture. Il avait toujours son couteau à la main, mais son instinct d'animal traqué lui faisait comprendre qu'avec Mike, malgré son arme, il avait cessé d'être le plus fort. Il avait tout d'abord entendu les pas de ce dernier claquer dans la ruelle, puis plus rien. Il savait qu'il était là pourtant, à l'affût, prêt à lui tomber sur le poil et il se creusait la cervelle pour trouver un moyen de lui glisser entre les doigts.

Mike, de son côté, scrutait toujours l'obscurité sans parvenir à distinguer celui qu'il recherchait. Soudain, une fenêtre s'éclaira, assez haut, et une faible lueur se répandit dans le cul de sac.

Elle fut suffisante pour lui permettre de discerner un lot de poubelles

alignées le long de la palissade indépendamment d'autres détritus jonchant le sol. Il jeta un regard à gauche qui eut vite fait d'explorer le recoin, puis à droite, et dans le fond il aperçut Polo. Alors, sûr de tenir son homme, il marcha vers lui, sans se presser, mais réduisant inexorablement à chacun de ses pas, la distance qui les séparaît. Il rafla au passage une boîte de conserves émergeant d'une poubelle trop pleine. Polo en le voyant venir n'eut d'autre pensée que de trouver une issue pour fuir. Il se jeta brusquement contre la palissade le long de laquelle il crut pouvoir se faufiler. Aussi rapidement que lui, Mike lui fit obstacle. Vif comme une anguille, Polo essaya de l'autre côté, il trouva encore Mike en face de lui. Bientôt acculé, il fit front. Ramassé sur lui, la lame menaçanate, il cria :

— N'avance plus Mike ! J'en ai pas après toi. Laisse-moi partir . . .

— Tu as tué Nelly, riposta Mike sans cesser d'avancer. Tu vas payer !

— Tu l'auras voulu, rugit Polo.

Il prit son élan pour bondir sur Mike. Mais ce dernier prévint l'attaque et lança avec force la boîte de conserves. Elle atteignit de plein fouet la main qui tenait le couteau. Polo poussa un cri de douleur tandis que son arme lui échappant se perdait sur un tas d'immondices. Affolé, il la chercha du regard. Il se jeta sur les détritus et fouilla fébrilement dans les ordures. Soudain, il aperçut la lame qui brillait faiblement. Il allongea le bras avec vivacité, mais il ne put que l'effleurer. Saisi par les cheveux, il fut rejeté violemment en arrière sans avoir pû s'en emparer. Quand il se mit debout, il y avait Mike entre lui et son couteau. Ecumant et furieux, il lui décocha un coup de pied qui l'eut estropié pour la vie s'il avait . . . atteint son but. Mais Mike évita la ruade avec souplesse et Polo n'eut pas l'occasion de recommencer. L'ayant à sa portée, son adversaire le pliait en deux d'un rapide et puissant direct au creux de l'estomac. D'un terrible uppercut en pleine face il le relevait et le projetait contre le mur que son crâne heurta avec un bruit d'os brisés. Inconscient, les bras ballants, tel un pantin désarticulé, il resta adossé au mur, s'affaissant lentement. Frappant sauvagement, comme un forcené avec une violence à la mesure de sa douleur, Mike lui martela le visage avant qu'il ne glissât complètement à terre, le transformant en une bouillie sanglante. Les dents jaunes du misérables sautèrent en partie sous les coups qu'il lui asséna.

Lorsqu'il le vit, inerte, étendu à ses pieds, sa fureur vengeresse exigea davantage. Il se jeta sur cette loque, le prit aux épaules et lui cogna la tête sur le sol cimenté. Une fois, deux fois . . . dix fois. Il ne s'arrêta que lorsque le crâne ouvert de Polo laissa échapper la cervelle.

Alors, à genoux, près du cadavre, il eut un rire de dément qui se percuta sinistrement. Puis, enfin apaisé, il leva les yeux vers le ciel et murmura :

— Je t'ai vengée, Nelly. Tu peux dormir en paix.

Et tout à coup le souvenir de celle qu'il venait de perdre, l'étreignit, l'enveloppa, comme si la morte, de ses bras, avait voulu se cramponner à lui. Des sanglots le secouèrent. Il courba l'échine et cachant son visage dans ses mains, il pleura longuement. Ensuite, il se leva et gagna la ruelle en titubant, se heurtant aux murs comme un homme ivre, écrasé, anéanti par le poids de son malheur.

Ce fut un gosse sans réaction que les policemen cueillirent à l'entrée de la traverse où ils s'étaient contentés de l'attendre alors que, d'après certaines rumeurs ils auraient, s'ils avaient voulu, amplement eu le temps d'intervenir.

E. Bicciotti

DIS-MOI TON NOM... je te dirai qui tu es

PROSPER

Si les Prosper « prospèrent » (!), ce n'est ni grâce à une intelligence hors ligne, ni en utilisant une volonté à tout casser ; au contraire, leur bon sens, leur modération les mettent autant qu'il se peut, à l'abri des risques.

Du reste, leur prénom n'est pas infaillible ; si les Prosper échouent, ils s'en montrent bien un peu déconfits, mais ne s'affolent pas et ne songent nullement à se suicider ; devant l'adversité, ils se résignent plutôt qu'ils ne se redressent.

PRUDENT

Impossible aux Prudent et aux Prudence d'échapper à la suggestion de leur prénom. Or, si la prudence est une vertu fort utile à ceux qui la pratiquent, elle ne les rend ni brillants ni particulièrement attirants. Qu'importe, d'ailleurs, aux Prudents, une popularité qui ne les tente pas ? Ils lui préfèrent la tranquillité d'une existence à l'abri des bouleversements.

Leur coeur est à l'unisson de toute leur personnalité ; ils se défient des coups de foudre et des emballements excessifs.

RACHEL

Très peu optimistes, les Rachel, plutôt portées à la mélancolie. La Rachel de la Bible « ne voulait pas être consolée . . . » paraît-il. Avec cela, elles aiment le beau, le luxe, la richesse, mais ne savent pas en jouir et craignent toujours quelque catastrophe.

Très effusionnées, passionnées même, elles vont à l'extrême dans leurs sympathies comme dans leurs antipathies.

C'ETAIT LE PRINTEMPS

[*Suite de la page 17*]

Et il redevient conscient de toutes ses misères, de la crampe de tous ses muscles, et de la tête qui lui fait mal.

Et la nuit maternelle entraîna ses longues heures. Les nuages recouvrirent la lune. Les deux lampes pendues là-haut continuèrent à jeter sur la boue leur lumière froide et les prisonniers de dormir de leur sommeil exténué.

Rémy de Weerdt quitta son escabeau, revint s'étendre sur sa paillasse, les deux mains sous la tête...

....

— Rémy ?

— Oui, Léna !

— Il faut que tu mettes une chemise propre, Rémy.

— Oui, Léna !

....

Et quand une clarté grise est apparue à la lucarne, pour la seconde fois, il s'est levé. Il s'est lavé le visage et les mains, prenant bien garde à n'éveiller personne. Il a saisi le paquet qui lui a été remis par la maman de Léna et qui se trouvait derrière sa paillasse. Et...

Il a revêtu la chemise propre. Il a enfilé les chaussettes propres et le tricot noir, et il a noué le foulard bleu autour de son cou.

Puis il s'est rassis, et il s'est mis à regarder dehors.

Quand une clarté gris de cendre eut tout envahi, il distingua le petit mur du cimetière et, un peu en avant de celui-ci, le barbelé du camp. Sur l'une des croix quelque chose se balançait de gauche à droite, de droite à gauche, qui devait avoir été une couronne mortuaire. Tout avait l'air tellement plus mort maintenant que ce n'était plus le rayon de la lune qui éclairait.

Il apercevait bien l'entrée, il reconnaissait les deux murs de côté, la rangée d'arbres et les maisons et le parapet blanc du pont. Mais, sur le chemin, il n'y avait encore personne.

* * *

La lumière était verte, maintenant, d'un vert marin. Il voyait briller les ardoises sur les toits. Il voyait aussi les tours de l'église Saint-Joseph se dresser au jour levant. Il n'y avait toujours personne sur le chemin qui allait du pont au cimetière.

Tiens ! sur la murette après le camp, un petit oiseau faisait son apparition, premier signe de la vie qui s'éveillait. Un passereau, sans doute. Le vent ébouriffait ses plumes. Il sauta sur la première croix, à gauche de la murette, et se trouva de l'autre côté, attentif. Un second passereau vint rejoindre le premier. Ils s'entendaient certainement au sujet de l'emploi de cette journée qui commençait. Puis, ils s'envolèrent à tire-d'aile.

Mais, sur le chemin venant du pont toujours personne.

Cette croix de bois, là-bas, sur la tombe de qui s'élevait-elle donc ? Du côté opposé, le nom devait se trouver gravé : *Ci-gît*... et deux dates à la ligne suivante. Il l'avait peut-être connu de son vivant ? Il lui avait peut-être parlé. Un peu plus loin, une toute petite croix. Un enfant vraisemblablement... Et une croix qui menaçait de tomber avec l'inscription, face au camp, mais trop éloignée pour qu'elle pût être déchiffrée de la baraque. Dans l'allée centrale, les tombeaux des riches. Les beaux monuments, comme celui du notaire Rommelaere.

Mais, toujours personne sur la route.

* * *

Et le bruit qu'il entend, à présent, vient-il de derrière lui, dans la baraque, ou du lointain ? Et cette voix qui appelle ? va-t-il regarder ?

Non ! il ne veut pas... Il s'y refuse... Parce que...

Parce que, là-bas, sur la route, il y a quatre hommes, les porteurs du cercueil. Et, derrière eux, une vieille, un enfant au bout de chacune de ses mains. Et un prêtre. Et encore cinq ou six personnes. Ils marchent droit devant eux, comme s'ils étaient pressés d'en finir. Ils pénètrent dans le cimetière. Un homme qui attendait, s'approche. Ils dépassent le mausolée de la famille Rommelaere, ils coupent entre les tombes, ils s'arrêtent...

Il aurait mieux aimé qu'à ce moment les autres l'eussent soulevé puis étendu sur la paillasse.

* * *

Pendant huit mois, Remy de Weerdt resta dans le camp d'internement. Puis, un mardi matin, il fut amené devant le juge.

Le juge était réellement un brave homme. Et c'est avec attention qu'il écouta les paroles de l'homme simple qu'il avait devant lui. Il ne lui posa aucune question. Il devinait tout ce qu'il y avait derrière ses mots. Il entendait le cri de souffrance que Rémy taisait. Et ses yeux s'adoucirent.

Puis, il donna des conseils de père. Et, pendant qu'il parlait, il avait l'air si triste. Resté seul, il regarda longuement devant lui, car c'était un juge équitable.

Le soir même, Rémy de Weerdt revenait à la maison.

C'était au printemps.

Les bijoux de M. Beulans

grande nouvelle policière par Georges Vidal

I

Victor Flache soupira de satisfaction. Tout marchait bien, et maintenant il serait tranquille jusqu'à Suez. Comme un jeune homme se présentait à la porte, grande ouverte sur la coursive, il lui fit signe d'entrer.

— Tiens, Laurent, voici les billets de passage au complet. Mets-moi le « manifeste » à jour.

— Bien commissaire.

Et Laurent, l'écrivain du s/s « Général-Moreau », se retira avec les liasses multicolores que Victor Flache avait déjà feuilletées soigneusement.

Une chaleur de fournaise se glissait à travers les lamelles du petit volet de pitchpin. Au plafond, les longues pales du brasseur d'air malaxait les effluves pesants que lui renvoyait un ventilateur mobile juché sur un guéridon d'ébène. La mer Rouge commençait... ou plutôt elle allait commencer, car le paquebot, parti de Djibouti, s'engageait à peine dans le détroit de Bab-El-Mandeb.

Victor Flache se renversa paresseusement dans un fauteuil et alluma une cigarette. Mais il n'eut pas le temps de tirer deux bouffées. La sonnerie grêle du téléphone l'appelait. Sans hâte, il se redressa et décrocha le récepteur.

— Allô ! grommela-t-il. Qu'est-ce que c'est ?... Ah ! c'est vous, commandant ? Vous voulez me voir de suite ? Bon, j'y vais.

Le pont était encore désert. Les passagers attendaient, pour se montrer, que le soleil fût plus bas sur l'horizon. En ce moment ils devaient bavarder paisiblement dans la pénombre bouillante du bar, ou somnoler sur une couchette humide de sueur. Aucune brise ne ridait l'étendue marine. Les doigts se brûlaient à tout ce qu'il touchaient.

— Ah ! vous voici, Flache... Entrez donc...

Le commissaire pénétra dans le bureau où, par un maximum d'obscurité, le commandant s'efforçait d'obtenir un minimum de fraîcheur. Ses yeux, encore blessés par la lumière éblouissante de l'extérieur, distinguèrent mal un personnage vêtu de shantung qui s'était levé à son entrée.

— Vous ne connaissez pas encore M. Simmons, Flache ? fit le commandant Pietrini en désignant l'inconnu.

Victor Flache sourit.

— Je n'ai pas encore eu le plaisir de voir M. Simmons, mais je sais déjà qu'un M. Simmons — Jean Simmons, exactement — sera notre hôte jusqu'à Marseille. Je viens de compulser les billets de tous les passagers montés à Djibouti.

Le commissaire et M. Simmons échangèrent une poignée de mains. Les yeux de Flache s'habituaient à l'obscurité et il put mieux détailler l'homme qui le regardait en souriant. C'était un solide gaillard de trente-cinq à quarante ans, aux épaules larges, au visage énergique et dont l'élégance avait une sobriété britannique.

— Cigares ? offrit le commandant Pietrini en avançant un coffre laqué. Asseyez-vous, Flache. Et maintenant je vais faire mes présentations. M. Simmons, ici présent, s'appelle en réalité M. Dalmette. Et c'est un inspecteur principal de la Sûreté.

— **Ah ! Ah !**

Victor Flache, visiblement intrigué, considérait en silence cet inconnu aux multiples patronymes. Mais M. Simmons, alias M. Dalmette, expliqua avec bonne grâce.

— Comme je viens de le dire au commandant, je suis chargé d'une mission délicate et, pour être plus à l'aise, j'ai préféré adopter le nom et la personnalité d'un quelconque passager de première classe. Je tiens, évidemment, à me faire remarquer le moins possible et, pour tout le monde, je dois demeurer le paisible et inoffensif M. Simmons, riche négociant des Somalis qui va se reposer en Europe. Néanmoins j'ai tenu, par courtoisie, à me faire connaître des autorités du bord. Dès le départ, je suis venu trouver le commandant et lui ai montré ma carte, en même temps que je le mettais au courant du but de ma mission. Nous sommes tombés d'accord pour vous mettre, vous aussi, dans la confidence. Je sais que je peux compter sur votre discrétion d'officier et, au surplus, je pense que, si l'occasion s'en présentait, vous me faciliteriez la tâche, n'est-ce pas ?

— De quoi s'agit-il, en somme ? demanda Flache.

L'inspecteur Dalmette, toujours souriant, baissa le ton :

— Il s'agit d'un vol de bijoux... Un vol considérable qui a été commis au Congo Belge. On a tout lieu de croire que l'auteur du vol tente de gagner l'Europe et qu'il a emprunté le « Général-Moreau ».

Flache réfléchissait avec une lente application. Il ne se pressait jamais, d'ailleurs, pas plus pour établir ses états de soldes que pour jouer au poker ou faire le noeud de sa cravate. Il était lent par prédisposition et par principe.

— Je ne comprends pas très bien, fit-il. Le vol a eu lieu au Congo Belge, dites-vous. Comment se fait-il que la Sûreté soit chargée de l'affaire ?

— Très simple, répondit l'inspecteur. En apprenant que le voleur s'était probablement embarqué sur votre navire, la police d'Albertville a télégraphié à Djibouti pour demander le concours de la police française. Or, je me trouvais justement en Somalie où je venais de terminer une enquête sur les agissements frauduleux de la Banque Industrielle d'Obok. « Prenez le paquebot au passage, m'a-t-on dit. Vous aurez beaucoup plus de chance d'aboutir que si nous tentions d'opérer une vague perquisition en cours d'escale. » Maintenant, je vais déjà faire appel à votre collaboration. Puis-je avoir une liste des passagers ?

Flache se frottait le menton, intéressé.

— Bien sûr. Venez avec moi. Je vais vous donner ça.

II

Pendant une heure le policier resta penché sur le document que lui avait fourni Flache. De temps en temps, il soulignait un nom, demandait des renseignements et retombait dans son mutisme.

— Pas brillant, grimaça-t-il finalement. Le champ est vaste.

Ils remontèrent sur le pont-promenade où les passagers, ragaillardis par l'approche du soir, recommençaient à se montrer.

A l'entrée du bar, ils rencontrèrent un petit homme maigre qui leur adressa un sourire par-dessus des lunettes cerclées d'or.

Flache présenta :

— M. Prunier... M. Simmons...

Ils pénétrèrent ensemble dans la salle coquette où les alcools les plus divers trouvaient amateurs.

— J'ai visité Djibouti, annonça M. Prunier. La dernière fois que j'y suis passé, je n'avais pas eu le courage de descendre à terre, mais cette fois je me suis laissé entraîner.. Je suis allé voir...

— ... les danseuses noires ! coupa Flache. Je parie que M. Renoir, qui est journaliste, va nous dire qu'il a fait cette visite pour compléter un reportage, et que M. Speiser, couturier, prétendra avoir voulu étudier le pagne « dernier cri » des Somalis.

— Eh ! Eh ! sourit le dernier nommé, ce n'est pas si invraisemblable.

Le couturier — type sémite prononcé — épongeait son crâne où la calvitie n'avait épargné que quelques cheveux crépelés. M. Collin le foudroya du regard.

— Ah ! les hypocrites ! Moi...

Mais il s'interrompit, car le commandant Pietrini venait d'entrer et il tirait Flache par la manche.

— Vous permettez, messieurs ?

L'officier murmura quelques mots à l'oreille du commissaire, qui marqua sa surprise en haussant les sourcils.

— Entendu, fit Flache, simplement.

Le commandant, absorbé, était reparti et les passagers continuaient à bavarder. Flache se pencha vers M. Simmons :

— Venez, nous allons voir le commandant. Il y a du nouveau.

Ils sortirent, gagnèrent la passerelle.

— Je crois que ça concerne votre homme, fit encore le commissaire. Vous verrez...

Simmons pressa le pas. Son front s'était barré de petites rides.

— Voici, déclara le commandant en les accueillant. Je viens de recevoir un radio. Lisez-le. La police m'informe qu'un criminel dangereux se trouve à bord. On ne peut préciser ni le port dans lequel il a embarqué, ni le nom sous lequel il se cache, mais on me demande de prendre les mesures les plus sévères pour la sécurité de mes passagers, car on craint que l'homme n'ait l'intention de faire un « coup » sur mon navire.

Flache et Simmons s'étaient penchés sur le message et le déchiffraient attentivement.

— Le gangster s'appelle Charles Poggiani ? Ce nom ne m'est pas inconnu.

Simmons, rembruni, avait relevé la tête.

— Poggiani est vraiment un redoutable individu. Il a opéré dernièrement à Madagascar et en Afrique orientale anglaise. Les journaux ont beaucoup parlé de lui.

— Ne serait-ce pas là, suggéra Flache, le voleur que vous recherchez ?

— Non, le vol dont je m'occupe n'est pas du tout dans la manière de Poggiani. Les bijoux ont été dérobés par un cambrioleur de grande classe qui a chloroformé ses victimes. Poggiani, lui, ne s'embarrasse jamais de complications ; il tue. Tous ses vols ont été accompagnés d'assassinat.

— Brrr ! Charmante compagnie que celle de ce monsieur !

Le commandant Pietrini se frottait les mains avec une évidente satisfaction.

— Hum ! avoua-t-il, votre présence ici ne m'enchantait pas outre mesure, tout d'abord, Monsieur l'inspecteur, mais maintenant je suis fort heureux que vous soyez parmi nous. Etant policier, vous êtes tout qualifié pour assurer la police de cette traversée. Je vous délègue mes pouvoirs.

— Bien aimable à vous, ronchonna l'inspecteur, dont l'irritation contrastait avec le contentement du commandant.

III

Dans la nuit chaude, le « Général-Moreau » était un îlot de lumière et de musique. Un îlot qui cheminait. Les pulsations des machines se percevaient à peine et, sous les pas des danseurs, le pont était aussi rigoureusement immobile qu'un plancher de bal. Parfois, des passagers allaient jusqu'à la rambarde pour voir si vraiment le paquebot n'avait pas stoppé, et ils contemplaient rêveusement la frange d'écume accrochée aux flancs du navire. Les eaux, plus noires que la nuit, se réveillaient à peine au passage du long courrier, bruyant comme une guinguette, et le maigre orchestre — piano, violon, batterie — laissait un sillage de jazz dans les ténèbres refermées.

— Petite fête sympathique, hein ? fit M. Collin.

Une vive gaieté régnait alors sur le paquebot. Les équipes de bridge et de poker se formaient, tandis que des couples tournoyaient indéfiniment sur la terrasse du bar. A minuit, le commandant devait offrir un buffet froid.

Victor Flache se leva et promena son sourire d'une table à l'autre. Arrivé près de l'office du bar, il disparut derrière les garçons affairés, et on ne le revit plus. Un instant après, Simmons se levait à son tour. D'un pas indifférent, il flâna autour des couples essoufflés, puis s'enfonça dans la pénombre du pont-promenade. Mais arrivé à la hauteur de la salle de jeux des enfants, il modifia son allure. Rapide et silencieux, il s'engagea dans une coursive et rejoignit le commissaire dans sa cabine.

— Vous y êtes ? demanda-t-il.

— Oui, mais je n'aime pas beaucoup ce genre d'activité.

— Bah ! Tout le monde est en haut. Les jeunes dansent, les vieux jouent ou discutent. Nous avons le champ libre... Occasion idéale pour perquisitionner chez ces messieurs-dames... Si par hasard il y avait un incident, vous seriez

couvert puisque je prends la responsabilité de l'opération.

— Evidemment... évidemment... Mais je n'aime pas ça quand même...

Ils venaient de s'arrêter devant une cabine. Flache prit un « passe » et ouvrit la porte.

— Allez-y.

L'inspecteur, diligent, courut aux valises et en inventoria prestement le contenu.

— Rien par ici. Continuons ailleurs.

Ils pénétrèrent méthodiquement dans toutes les cabines de première classe que le policier désignait après avoir consulté la liste des passagers. Flache, soucieux, surveillait les gestes de son compagnon.

— Vous n'êtes pas plus avancé, fit le commissaire, comme ils se retrouvaient dans le hall central.

Le visage de Simmons était tendu par la réflexion.

— Je ne nourrissais pas l'espoir de retrouver les bijoux, dit-il. Je cherchais simplement un indice et je crois avoir trouvé quelque chose... Merci, commissaire, je vous reverrai au bar dans un moment. J'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans mes idées.

Resté seul, Victor Flache fit quelques pas pour remonter sur le pont, puis, se ravisant, il rentra chez lui. Sourcils froncés, il se mit à tourner en rond dans son bureau. Le brasseur d'air, mal graissé, geignait à intervalles réguliers.

Comme pris d'une décision soudaine, Flache appuya sur une sonnerie électrique et s'assit devant sa table. Un garçon se présenta au moment où l'officier insérait dans une enveloppe la feuille sur laquelle il avait griffonné quelques lignes.

— Portez ce pli au commandant, fit-il. Il doit être en train de faire son bridge.

Quelques minutes s'écoulèrent. Flache, renfrogné, méditait.

— Alors, quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Le commandant Pietrini venait d'entrer. Il était de l'aimable humeur d'un bridgeur arraché à sa partie. Flache se leva et alla vers lui.

— Je n'ai pas voulu vous voir là-haut, commandant, parce que nous n'aurions pas pu causer tranquillement. Or, je voulais vous dire tout de suite que... que je soupçonne fort M. Simmons de n'être pas plus policier que vous et moi.

— Hein ?

— Oui. J'ai l'impression que nous avons affaire à un faux inspecteur. Je n'ai aucune preuve, bien sûr, mais la façon d'agir de ce jeune homme me paraît bizarre.

— Il m'a montré ses papiers, objecta le commandant interloqué.

— Des papiers peuvent être fabriqués. D'ailleurs, il n'est même pas besoin d'une imitation parfaite, car ce n'est certainement pas souvent que des policiers vous ont exhibé leur carte. Ce qui m'a choqué, voyez-vous, c'est le radio que vous avez reçu cet après-midi. Il était retransmis par Djibouti. Comment alors la police de Djibouti, sachant qu'un policier officiel était à bord, ne s'est-elle pas adressé à lui plutôt qu'à vous ? En somme, elle a paru ignorer Simmons, ou Dalmette, comme vous voudrez.

— Si jamais vous aviez raison, nous serions dans de beaux draps ! Car alors le dangereux criminel qu'on nous signale, c'est peut-être lui ! Il nous a joué cette comédie pour se rendre insoupçonnable... Moi qui m'en remettais à lui pour assurer la police du bord !

— Ne nous emballons pas, fit calmement le commissaire. Ainsi que je vous l'ai déjà dit, je n'ai aucune preuve et si nous coffrions un véritable inspecteur de la Sûreté, nous n'aurions pas fini d'en entendre. Non, je crois que le plus sage est de se méfier, mais d'attendre. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais faire expédier un sans-fil à la police de Djibouti pour demander si l'inspecteur Dalmette lui est connu. Tant que nous n'aurons pas reçu la réponse, ne laissons rien paraître de nos inquiétudes. Car si ce Simmons était vraiment le bandit annoncé et s'il se sentait découvert, ce serait la catastrophe...

IV

Le repas froid de minuit avait été particulièrement joyeux. Maintenant, le champagne et le whisky se disputaient les tables. Les conversations avaient tendance à prendre un tour libertin et des rires de femmes, aigus, nerveux, vrillaient le tumulte.

Ayant pris place dans son petit groupe favori, Victor Flache, en exécution de son programme, se montrait plus aimable que jamais vis-à-vis de Simmons. Quant x ce dernier, plein d'entrain, il semblait avoir abandonné tous ses soucis et il faisait assaut de bonne humeur avec l'hilare M. Collin.

De temps en temps, Flache coulait un regard direct vers l'inspecteur. Il était pris entre ses soupçons et la sympathie que lui inspirait ce grand gaillard désinvolte. « Il n'a pourtant pas une tête de bandit, pensait-il. Me suis-je trompé ? Est-il vraiment policier ? » Il fallait attendre la réponse de Djibouti.

Petit à petit la terrasse se vidait. Simmons se pencha tout à coup vers le commissaire.

— Qui est cette dame ? demanda-t-il.

Il montrait une vieille personne à cheveux blancs qui sortait du bar.

— Mme Wilson, fit le commissaire. Très riche mais très simple. Pas exigeante.

Simmons resta silencieux, mais son attention semblait concentrée sur la vieille Anglaise, vêtue de noir, dont la démarche trahissait les atteintes du rhumatisme. Sa robe lourde et longue, était ornée de falbalas comme au temps jadis, ce qui lui donnait un cachet à la fois respectable et ridicule.

— Elle ne doit pas avoir froid, avec ça, sourit Flache, mais les vieilles gens ont la manie de se couvrir.

Le bar continuait à perdre ses clients un à un. Le professeur Prunier manifesta l'intention d'aller se coucher.

— Une dernière coupe, voyons, protesta M. Collin.

Il commanda du champagne et le petit groupe resta seul sur la terrasse. Renoir racontait des histoires scabreuses sur la vie privée des hommes politiques. Une demi-heure passa encore et c'est à ce moment qu'un garçon surgit, haletant, le plastron en bataille.

— Commissaire ! s'écria-t-il, Madame Wilson vient d'être assassinée !

Flache, stupide, resta un instant avant de « réaliser ». Mme Wilson assassinée ? Il se leva lourdement, mais déjà Simmons, les poings serrés, se précipitait vers le château central.

V

Mme Wilson occupait, au pont D tribord, une cabine de luxe. Quand Flache déboucha dans la coursive, il se heurta à quelques passagers que maintenait le maître d'hôtel.

Ecartant violemment les curieux — il fallait que le drame eût été silencieux pour n'en avoir pas attiré davantage — le commissaire pénétra dans la cabine. Le commandant l'y avait précédé.

Le corps de Mme Wilson gisait au pied du lavabo. Le sac de la victime, grand ouvert, s'était vidé sur le revêtement marron du plancher.

— Elle vit encore ? demanda Flache.

— Je ne crois pas. Le docteur va venir tout de suite, d'ailleurs.

Les deux officiers étaient seuls dans l'étroite pièce. Le commandant murmura :

— Simmons est arrivé ici en trombe. Il a jeté un coup d'oeil et il est reparti comme s'il avait le feu quelque part. Je n'ai su quelle décision prendre à son égard... Fallait-il le faire arrêter ? N'est-ce pas lui l'assassin ?

— Mais non, soupira Flache. Simmons était avec moi quand Mme Wilson est descendue pour se coucher et il ne m'a pas quitté jusqu'au moment où un garçon est venu m'annoncer le meurtre. Il ne peut donc être mis en cause une seule minute... Je serais bien curieux de savoir, par exemple, pourquoi il m'a interrogé ce soir-même au sujet de Mme Wilson... Je m'y perds...

Comme le docteur entrait, Flache se tut. Mais à peine le praticien se penchait-il sur le corps inanimé qu'un coup de feu assourdi parvint aux oreilles des trois hommes. Presque aussitôt plusieurs autres détonations se succédèrent.

— Quoi ? gronda le commandant.

Suivi de Flache, il se jeta hors de la cabine et, parvenu au hall, hésita sur la direction à prendre. Un veilleur de nuit, tout tremblant, les renseigna :

— Ça vient des deuxièmes classes...

Ils reprirent leur course. Les portes des cabines s'ouvraient. Des têtes ahuries surgissaient sur leur passage. Enfin, un steward les appela.

— C'est ici, commandant... J'allais vous chercher.

Les deux officiers se trouvèrent en face d'une cabine dont la porte était ouverte. Là, un spectacle tragique les attendait. Un homme en pyjama, plié en deux, était écroulé contre une couchette. Debout, au milieu de la cabine, Simmons secouait paisiblement la cendre de sa cigarette.

A la vue des nouveaux arrivants, l'inspecteur montra un revolver tombé sur le sol.

— Mille regrets d'avoir dû en venir là sur votre navire, commandant, fit-il, mais cet individu a tiré sur moi et je me suis vu dans l'obligation de l'abattre.

— Mais pourquoi, grands dieux ? s'exclama le commandant.

— Parce qu'il venait d'assassiner Mme Wilson.

— La preuve ? lança Flache.

— Mme Wilson a été tuée parce qu'on a voulu la dépouiller des bijoux qu'elle portait dans son sac. Fouillez cet homme et je suis sûr que vous retrouverez les bijoux.

Flache suivit le conseil et, effectivement, dans les poches du pyjama, il découvrit une rivière de diamants, deux colliers de perles, un bracelet et un sachet contenant des pierres précieuses non serties.

— Où est le docteur ? demanda Simmons.

Flache s'aperçut alors que la veste du jeune homme était tachée de sang.

— Vous êtes blessé ? s'inquiéta le commandant.

— Pas grand-chose. Le bras gauche touché mais en surface. Avec un pansement, tout ira bien.

Ils sortirent et rencontrèrent le médecin qui les cherchait.

— Vous ne savez pas ce que je viens de découvrir ? cria le docteur, les yeux exorbités.

Simmons sourit.

— Si, docteur, que la vieille lady était en réalité un gentleman...

Le commandant porta la main à son front.

— Seigneur ! gémit-il, Mme Wilson, un homme ? Et vous le saviez, vous, monsieur Simmons ?

— Pas depuis longtemps, commandant. Mais quand je l'ai appris, j'ai su où étaient les bijoux.

— Expliquez-vous, grogna Flache.

— Ce n'est pas très compliqué. Ce soir nous avons perquisitionné dans quelques cabines. Je visais les passagers embarqués dans un port de l'Afrique Orientale, les seuls qui aient pu venir du Congo Belge. Mme Wilson était du nombre. Je n'ai pas trouvé les bijoux dans ses bagages, mais j'ai découvert chez cette « dame » quelques objets spécifiquement masculins en même temps qu'une perruque de rechange. J'ai flairé le déguisement et, en étudiant Mme Wilson au cours de la soirée, mon impression s'est muée en certitude. Ainsi, je tenais mon voleur, malgré son habileté à fuir et à se grimer. Vous pensez alors quel fut mon émoi quand j'ai appris que Mme Wilson venait d'être assassinée. Car j'ai compris sur-le-champs que le voleur avait été dépouillé par un deuxième larron. Je me suis mis en chasse sans perdre une seconde. Un steward

Fernandel psychanalyste

Fernandel aura les honneurs du rôle le plus original de la saison : celui d'un psychanalyste de campagne. Plus précisément d'un vétérinaire devenu psychanalyste sans le savoir, puis par la force des choses.



Tout commence par un petit chien malade. Celui qui appartient à la comtesse de Courtebranche, une vieille dame malade et un peu fofolle. Elle appelle, affolée, le vétérinaire au chevet de son toutou.

Tout de suite, le vétérinaire comprend que c'est la vieille dame qui a besoin de soins, et surtout d'attention. Il l'interroge longuement sur sa vie, ses dégoûts, ses désirs, ses rêves. C'est le principe même de la psychanalyse.

La vieille dame s'en trouve si bien que le vétérinaire la quitte en lui laissant une ordonnance : manger beaucoup de saucisson à l'ail, de foie gras, de viandes rouges, et boire pas mal de vin de Bourgogne. Rajeunie d'une décade, la "miraculée" fait partout l'éloge du vétérinaire. Une vedette de cinéma dont la voiture tombe en panne dans le village se fait gifler et semoncer par le brave homme. Devenue un ange de douceur, la vedette apporte définitivement la renommée à ce faux psychanalyste. Mais Fernandel finira par retourner à ses animaux en soupirant : "Les bêtes sont moins bêtes que nous".

a pu me dire qu'il avait vu un passager de seconde, en pyjama bleu, passer dans les coursives de première classe. Il s'agissait d'un nommé Mario Fabri, et ma liste de passagers m'a appris immédiatement que ledit Fabri, un Italien, avait embarqué à Dar-Es-Salam — comme Mme Wilson. Il n'y avait pas à hésiter. J'ai couru jusqu'à la cabine de Fabri et je suis entré d'autorité. L'homme s'est affolé. Vous connaissez la suite...

Pendant ce court récit, le docteur avait commencé à laver la blessure, toute superficielle de Simmons. L'inspecteur regarda les bijoux que Flache avait dans les mains.

— Vous feriez bien de mettre ces pierres dans votre coffre.

VI

Le lendemain matin, Victor Flache rendait visite à Simmons.

— Vous avez pu dormir ? s'enquit-il. Votre blessure ne vous a pas trop gêné ?

— Peuh ! une égratignure.

Ils arpentaient le pont depuis trois quarts d'heure quand un timonier s'approcha de Flache.

— Le commandant vous demande, commissaire.

Flache arriva chez son chef en sifflotant mais, dès le seuil, il vit qu'il y avait encore quelque chose qui ne marchait pas.

— Voici la réponse de Djibouti.

Inspecteur Dalmette totalement inconnu. Stop. Arrêtez l'homme. Stop. Police de Marseille prévenue.

Les deux hommes. accablés, se considérèrent en silence. Finalement le commandant éclata :

— J'en ai plein le dos de ces histoires, moi ! Je ne veux pas courir au-devant d'un nouveau drame en arrêtant un bonhomme qui n'est sans doute pas décidé à se laisser faire. Nous allons surveiller ce Simmons mais nous n'agirons qu'en cas de nécessité.

Victor Flache se retourna :

— Si au moins nous avions un signalement exact de Charles Poggiani, le fameux « tueur », nous saurions s'il ne faisait qu'une seule et même personne avec le défunt Mario Fabri, ou encore avec la pseudo Mme Wilson...

— A moins que ce ne soit avec Simmons ? ricana le commandant.

La bonne figure ronde de Flache décelait une lassitude infinie.

— Je ne sais rien et je ne veux plus m'amuser à pronostiquer quoi que ce soit. Pourtant il y a un fait : Simmons m'a remis les bijoux pour que je les mette à l'abri. C'est là un geste de policier plutôt qu'un geste de gangster, il me semble ! Et puis zut ! Nous ne sommes pas des flics, bonsoir !

La journée passa comme une honnête journée sans histoire et le soir, prétextant d'une migraine tenace, Flache se coucha sitôt après le dîner.

Combien de temps dormit-il ainsi ? Il n'aurait pu le dire. En tout cas, après ce premier sommeil à la fois lourd et inquiet, il se réveilla baigné de sueur. Un rayon de lune filtrait par le volet du hublot et le ronronnement des turbines lui parvenait comme une berceuse discrète et familière.

Pourtant le sommeil ne revenait pas et un petit bruit insolite agaçait son oreille. Machinalement, il concentra son attention sur ce bruit léger, jusqu'au moment où il resentit comme une sorte de déclic au coeur : le bruit venait de son bureau.

Victor Flache n'avait rien d'un foudre de guerre. L'intrépidité ne l'avait jamais habité. C'était un brave homme amoureux de sa tranquillité et qui ne détestait rien tant que les aventures violentes. Mais pourtant ? A demi-relevé, il écoutait. Le bruit continuait et, maintenant, Flache ne doutait plus que quelqu'un fût là, dans son bureau voisin, occupé à quelque mystérieuse besogne ? « Oh ! les bijoux qui sont dans le coffre », pensa-t-il soudain. « Et l'argent du bord aussi ! »

Silencieusement, le commissaire avait rejeté son drap et s'était levé. Silencieusement, il avait pris, sur une étagère, son pistolet automatique.

Devant la porte de communication — fermée au verrou comme chaque nuit — il respira et se raidit. Si Flache n'était pas intrépide, il était néanmoins homme de devoir et, en l'occurrence, il connaissait la conduite que lui dictait son devoir.

D'une main qui ne tremblait pas, rapide, il tourna le verrou et poussa la porte. Une détonation sèche claqua dans l'obscurité et, près de lui, Flache entendit le bois du chambranle qui volait en éclats. Il riposta, visant une silhouette noire que trahissait la clarté diffuse de la lune. Un gémissement lui répondit et, aussitôt, appuyant sur un commutateur, le commissaire inonda la pièce de lumière. En deux bonds il fut sur l'intrus et le maîtrisa d'autant plus facilement que l'homme paraissait blessé.

— Vous ! s'exclama alors Flache.

L'homme qu'il écrasait de son poids était le professeur Prunier. Mais un « professeur Prunier » qu'il reconnaissait à peine : avec des traits durcis, cruels, avec des yeux métalliques qui ne s'embarrassaient plus de lunettes. On frappait à la porte du bureau. Un garçon apparut.

— Tiens-le ferme ! ordonna le commissaire.

Lui, il prit le revolver du « professeur » et ramassa les bijoux épars qui gisaient sur le tapis. Le coffre-fort, béant, avait livré son trésor.

Subitement le « professeur » eut une exclamation. D'une voix enrouée il demanda :

— Faites voir ces bijoux, commissaire...

Flache regarda l'homme. Il lut, sur ses traits, un bouleversement nouveau, une pâleur qui n'y était pas quelques secondes auparavant et qui n'était pas seulement due à la blessure. Intrigué, il approcha les diamants du visage que tendait une sorte d'angoisse... Presque aussitôt le « professeur » éclata en imprécations terribles :

— Ils sont faux ! hurla-t-il. Archifaux ! Où sont les vrais ?

— Ici ! fit une voix paisible.

Tous se retournèrent vers la porte. Simmons, la cigarette aux lèvres, fouillait ses poches pour en extraire des bijoux en tous points semblables.

Flache nageait dans l'incompréhension. Comme il avait toujours son pistolet dans la main droite, il retourna l'arme vers le nouveau venu.

— Vous aussi, monsieur Simmons, je vous arrête.

VII

C'est dans le bureau du commandant que Simmons, souriant, fournit les explications que voici :

— Je vous dois des excuses, messieurs, car j'ai en effet abusé de votre bonne foi. L'inspecteur Dalmette n'existe pas. Je m'appelle Simmons, tout simplement, et je n'ai jamais été policier. Je suis en réalité le secrétaire particulier de M. Beulans, richissime propriétaire de mines au Congo Belge et qui avait été victime d'un vol audacieux. Ces bijoux, qui lui appartiennent, valent une fortune, et M. Beulans, désireux de les retrouver à tout prix, décida de ne pas se fier à la seule police du pays, dont il craignait l'incapacité. Ayant appris que le voleur s'était embarqué à Dar-Es-Salam sur le « Général-Moreau », il me chargea de rattraper le paquebot par avion à Djibouti, ce qui fut fait. Pour jouir de plus grandes facilités à bord, je me fis alors passer pour un inspecteur de la Sûreté en vous présentant de faux papiers, et c'est là mon seul délit. Vous savez comment la perquisition me fit soupçonner « Mme » Wilson et comment j'ai dû abattre Mario Fabri. Mais ce que je vous ai caché alors, c'est que j'ai récupéré les bijoux trouvés sur le voleur et que je leur ai substitué un double que M. Beulans m'avait confié. Pourquoi ? Parce que je savais que ce n'était pas fini. On avait annoncé la présence à bord du sinistre Charles Poggiani et je craignais qu'il ne fût ici pour les bijoux, lui aussi, et que Fabri ne fût qu'un comparse. Je connaissais suffisamment le signalement de Poggiani, donné par les journaux, pour savoir qu'il ne s'identifiait avec aucun des deux cadavres. Je me suis donc permis, à votre insu, de tendre un piège au criminel. Sachant que les bijoux étaient enfermés dans le coffre, Poggiani s'est démasqué en venant les chercher.. Curieux bandit, n'est-ce pas, ce Poggiani qui, sous les traits du « professeur Prunier », trinquait avec le commissaire à l'instant précis où son complice agissait...

— Vous vous êtes évidemment payé notre tête, monsieur Simmons, mais en considération des résultats obtenus...

— Ce qui m'ennuie pour vous, fit le commandant, c'est la police. La vraie, ce coup-ci...

Mais Simmons éclatait de rire.

— Mon patron m'attend à Suez où son avion l'a conduit. Ne vous inquiétez pas... Il saura arranger les choses...

GEORGES VIDAL

Enigme criminelle

Le scandale de la Dominion Detective Agency

par ALAIN ROBERT

Policiers au bagne

Condamnations aux Assises de mars 1888, à Montréal.

John Fahey, ancien membre de la Sûreté municipale, à Montréal, et directeur de la *Dominion Detective Agency* : quatorze ans au pénitencier.

J. Neagelé, détective et fils du sous-directeur de la Sûreté municipale, à Montréal : dix ans de pénitencier.

J. Bureau, ancien détective spécial au Grand Tronc (maintenant le Canadien National), au moment de son arrestation constable pour la cité de Montréal : sept ans de pénitencier.

Vol à la Gare Bonaventure

Comme d'habitude, le lundi matin 30 octobre 1887, James Phelan, messager au service du Grand Tronc, se présentait à la Gare Bonaventure pour prendre livraison des argents envoyés par différents chefs de gare et transporter le tout au bureau-chef de la Compagnie de chemin de fer. Les sommes étaient expédiées dans de solides sacs de cuir cadenassés. Il y en avait un pour chaque gare. A leur réception, les sacs de chaque division étaient déposés dans un gros coffre de bois, qu'on fermait ensuite à clef. Ces coffres étaient gardés en sûreté dans une voûte aux murs épais.

Ce matin-là, Phelan se fit ouvrir la porte de la voûte par un employé. Il y pénétra en sa présence. Un autre employé le vit également entrer. Le moment suivant, Phelan les appelait.

Deux coffres avaient été sciés par le milieu. Les sacs qu'ils contenaient étaient disparus. On réalisa qu'il manquait $1200.

Comment le ou les voleurs avaient-ils pu pénétrer dans cette voûte fermée à double tour, alors qu'il y avait des gardiens et des employés dans la Gare ?

Arrestations

Il va sans dire que l'événement fit du bruit.

Le détective municipal Neagelé offrit ses services aux Autorités du Grand Tronc pour enquêter sur le vol et rechercher les coupables. Mais on refusa. Fils du sous-chef de la Sûreté municipale et beau-frère de John Fahey, directeur de la *Dominion Detective Agency*, Neagelé, de même que son beau-frère, passait pour un des plus habiles investigateurs de la Métropole. On ne comptait plus les criminels que les deux hommes avaient fait condamner à la prison.

Les officiers du Grand Tronc procédèrent à leur propre enquête. Ils congédièrent quelques employés, en devoir au cours de la nuit du 29 au 30 octobre, les taxant de négligence. De ce nombre était l'agent spécial Bureau qui fut immédiatement embauché par la police de Montréal. Tout cela cependant ne jetait aucune lumière sur le vol des $1200. à la Gare Bonaventure.

Puis, dans la nuit du 9 au 10 décem-

bre de la même année, on arrêtait trois détectives, pour les accuser du vol en question.

Le détective new-yorkais

A cette époque-là, John L. Sullivan, le fameux boxeur, jouissait déjà d'une grande notoriété. Il livrait de nombreux combats. C'est dire que son gérant, Harry Phillips, devait s'absenter souvent, soit pour aller organiser un match, soit pour assister à une rencontre.

Phillips habitait une somptueuse résidence au numéro 1 de la rue Drolet, à Montréal. Pour veiller sur sa propriété au cours de ses absences souvent prolongées, le gérant de John L. Sullivan avait recours à la protection de la *Dominion Detective Agency*, c'est-à-dire à John Fahey.

A un certain moment cependant, Harry Phillips conçut des doutes sur l'honnêteté et l'intégrité de Fahel. C'est pourquoi, à l'automne de 1887, alors qu'il s'embarquait pour un long séjour en Europe, Phillips décida de faire surveiller son propre gardien. A cette fin, il fit venir un autre détective privé, de New-York cette fois, un certain Frank Wilson, et le chargea d'avoir l'oeil ouvert sur Fahey.

Combines

Pour surveiller efficacement Fahey, Wilson ne trouva pas mieux que de s'immiscer dans son entourage. Ce ne fut pas difficile. Quelques présumées rencontres fortuites, plusieurs consommations ; en un rien de temps, les deux hommes étaient devenus des inséparables.

Puis on passa aux confidences. Wilson relata quelques vols imaginaires, ajoutant qu'il était précisément venu au Canada pour échapper à la justice américaine.

Devenu confiant à la suite de telles révélations, Fahey parla à son tour. Il étala ses véritables méfaits.

C'est ainsi qu'il déclara avoir volé $1800. dans le coffre-fort de l'Hôtel de Ville de Montréal. Dans le temps on avait soupçonné le Secrétaire de la Cité, qui avait dû rembourser la somme. Parlant du Pénitencier de Saint-Vincent-de-Paul, Fahey affirma qu'il y avait fait conduire onze détenus innocents. Il avait lui-même perpétré les vols pour lesquels ces types-là avaient été condamnés.

Ainsi liés par un passé de crimes, les deux nouveaux amis décidèrent de s'allier pour en commettre d'autres. Fahey proposa même de s'adjoindre un troisième larron, le détective Neagelé, son beau-frère. Wilson se déclara enchanté de la suggestion.

A trois, on commença à comploter des affaires fameuses. Après en avoir étudié plusieurs, on opta finalement pour les coffres du Grand-Tronc, à la Gare Bonaventure.

Opérations

Les deux détectives montréalais bien renseignés sur la procédure suivie au Grand Tronc pour la collection et la garde des argents. Ils connaissaient intimement, en outre, l'agent spécial Bureau, au service de la Compagnie de Chemin de Fer.

En raison de ses fonctions, Bureau avait la clef de la voûte en sa possession, pendant une demi-heure, chaque soir. Une fois qu'il fut engagé dans le complot, Bureau prêta la clef stratégique à Fahey, qui en moula l'empreinte dans du plâtre. Isaie Boudreau, serrurier de la rue Saint-Jacques, en confectionna un double, sans se douter de rien, naturellement.

On opéra en plein jour, dans l'après-midi du 29 octobre 1887. Il y avait alors peu de monde dans la Gare. Bureau était de service.

Fahey, Neagelé et Wilson s'amenèrent à la Gare par trois directions différentes, afin de ne pas se faire voir ensemble. Pendant que Neagelé engageait une longue conversation avec Monsieur Nielson, télégraphiste alors à son poste, pour accaparer son attention, Fahey remit la fausse clef à Bureau. Celui-ci ouvrit la voûte et y fit entrer Wilson, sur lequel il referma la porte.

Au signal convenu, Bureau ouvrit de nouveau. Wilson transportait treize sacs qu'on enfouit immédiatement dans un plus grand sac, dont Fahey s'était muni.

Partage

Il était cinq heures de l'après-midi quand les trois compères se retrouvèrent au numéro 1 de la rue Drolet, où la bande avait établi ses quartiers-généraux depuis longtemps. Fahey ouvrit les sacs. Quand il réalisa qu'ils



— Voyons, papa, tu ne pourrais pas attendre après la fête ?

ne contenaient pas plus que $1,200., il fit une colère terrible. Il reprocha vivement à Wilson de ne pas avoir apporté un plus grand nombre de sacs. Mais Wilson tenta de s'excuser en expliquant qu'il avait dû travailler dans l'obscurité, qu'il avait mis beaucoup de temps à scier les coffres de bois. D'autre part, Bureau le pressait d'en finir au plus vite, en lui parlant à travers la porte et en y frappant à coups de pieds.

Fahey proposa alors de retourner à la Gare. D'après lui, $10,000. au moins les y attendaient. Mais ses complices eurent peur et refusèrent de s'y risquer une seconde fois au cours de la même journée.

Il fut alors question de partager l'argent volé. Cette fois cependant Fahey imagina certaines raisons pour garder tout le magot en sa possession, promettant de remettre à chacun sa part un peu plus tard. Quelques jours après, Wilson reçut effectivement $49. de Fahey, tandis que Bureau empocha $25. On ignore encore si Neagelé toucha une part du produit du vol.

Le piège

C'est à la suite de ces événements que Frank Wilson raconta toute l'affaire au Gérant du Grand Tronc, en présence du chef des détectives de la Compagnie, division de Chicago, un Monsieur Flynn.

Il va sans dire que la révélation suscita beaucoup d'étonnement et des réactions diverses. On reprocha à Wilson de n'avoir pas prévenu les autorités du Chemin de Fer avant le vol. Il s'excusa en prétendant que cela lui avait été impossible. Jusqu'au moment même du crime, Fahey le surveillait continuellement, jour et nuit. Pas un seul instant il n'avait pu lui fausser compagnie.

Le détective Flynn ne connaissait pas du tout Wilson et entretenait même des doutes à son égard. Tout en travaillant sur la cause, il ne manqua pas de le surveiller étroitement.

Pour entrer en contact avec Fahey et Neagelé, Flynn imagina de leur faire proposer un autre compère américain. En présence de Flynn, Wilson, retourné aux Etats-Unis, écrivit à Fahey. La réponse affirmative ne tarda pas. Fahey et Neagelé attendaient avec impatience Wilson et son ami américain. Ils lui recommandaient de plus de se munir d'outils de cambrioleur, car ils prétendaient avoir une grosse « affaire » en marche.

Wilson, qui n'était allé aux Etats-Unis que pour y faire ses dénonciations, revint donc à Montréal. Le détective-chef Flynn lui avait adjoint un de ses propres hommes, le détective Maxwell. En passant à Toronto, Maxwell emprunta un outillage complet de cambrioleur au musée de la Police.

Dénouement

Wilson présenta Maxwell à ses complices montréalais sous le nom de Craig. Fahey, Neagelé et Bureau accueillirent la nouvelle recrue avec empressement.

On se mit à l'oeuvre sans tarder. Plusieurs vols furent étudiés. On discuta, on fit des plans.

Entre temps cependant, Maxwell, alias Craig, faisait adroitement parler ses nouveaux amis.

Le 9 décembre, il jugea qu'il en savait assez. Au cours de la soirée, les hommes du grand-connétable Bissonnette arrêtaient Bureau, sur la rue, en face de l'Hôtel-de-Ville. Plus tard dans la nuit, Fahey était cueilli dans la chambre de Wilson, à l'Hôtel Richelieu, tandis qu'on relançait Neagelé à la demeure d'Harry Phillips.

Bureau passa une mauvaise nuit en prison. Le lendemain matin, il se faisait conduire devant l'hon. juge Dugas et procédait à des aveux complets, après avoir été mis en garde selon la loi.

Par la suite cependant, quand Fahey fut appelé dans le bureau du Juge pour être confronté avec Bureau, celui-ci s'écria :

— Je retire tout ce que j'ai dit !

Mais, comme on l'imagine bien, il était trop tard pour se rétracter.

Procès

Si le vol commis dans la voûte de la Gare Bonaventure avait fait du bruit, l'arrestation des policiers porta l'étonnement à son comble. Inutile donc de mentionner que les procès des accusés furent attendus avec anxiété par le grand public, autant que par les Autorités du Chemin de Fer.

Ils eurent lieu aux Assises de mars 1888. L'hon. juge Baby présidait. Fahey, Neagelé et Bureau avaient obtenu le privilège d'être jugés séparément.

Chacun cependant invoqua le même moyen de défense. Chacun se prétendit innocent du vol. Les habiles procureurs des accusés tentèrent d'établir que les accusations de Frank Wilson avaient été inventées de toutes pièces.

Au soutien de cette prétention, on s'attaqua directement à Wilson. En réalité, c'était un type encore moins recommandable que les prévenus. Il avait même déjà fait un séjour en prison pour vol aux Etats-Unis. On l'avait alors condamné sous le nom de Frank Hayner et cela semblait être son nom véritable. Il avait d'ailleurs senti la soupe chaude, car il refusa de témoigner aux procès. Savait-il à ce moment-là que Me C. H. Saint-Pierre, procureur des accusés, possédait dans son dossier le portrait de Hayner, alias Wilson, en costume de forçat ?

Les détectives Flynn et Maxwell avaient fait du beau travail cependant. Ils avaient d'autres preuves à offrir contre Fahey, Neagelé et Bureau. La lettre de Fahey à Frank Wilson, invitant ce dernier à ramener un compagnon possédant un outillage de cambrioleur, était définitivement accusatrice. Aussi, malgré d'habiles défenses, le trio fut-il trouvé coupable. Les sentences suivirent et les trois détectives prirent finalement le chemin du Pénitencier.

* * *

C'est alors seulement que la population montréalaise commença à respirer. L'année 1887 avait, en effet, été remarquable par une série continue de vols et autres méfaits. Des suspects avaient été arrêtés. Ils subirent des procès. Des condamnations les retranchèrent de la circulation pendant un certain temps. Mais cela n'avait pas enrayé l'épidémie de vols qui continuait de sévir. D'aucuns déjà se demandaient si on avait condamné les véritables coupables.

Les rapports de Wilson et le témoignage de Maxwell furent des révélations. Car on apprit alors que Fahey et Neagelé avaient fait condamner plusieurs innocents. Rien d'étonnant donc que la série de vols n'ait pas alors été interrompue.

Ce fut différent après l'incarcération définitive des auteurs du vol de la Gare Bonaventure : on obtint finalement la paix tant désirée.

[*Suite de la page* 38]

ment ce que je vous dirai. Dans votre grange, je vais laisser quelque chose que vous me garderez. Vous n'y toucherez pas et il ne faudra en parler à personne, pas même aux gendarmes. Autrement, il vous en cuirait... Tandis que si vous tenez votre langue et faites exactement ce que je vous demande, je reviendrai dans quelques jours vous compter une bonne somme. Est-ce compris ?

— C'est compris, bredouilla Gourgue, avalant difficilement sa salive.

— Bien. Aidez-moi.

Elle attira à elle la silhouette du siège. Ce n'était qu'un paquet enveloppé, dont l'aspect et les dimensions intriguèrent Gourgue.

Il aida, néanmoins, la dame à le porter dans le fond de la grange et à le dissimuler derrière des bottes de foin.

— Je reviendrai bientôt. Voici pour vous en attendant. Tenez votre langue.

Et Suavita Mirafiore, remontant dans son auto, disparut au tournant de la descente.

Muets, les deux paysans étaient demeurés à l'entrée de la grange.

— Une drôle d'histoire ! soupira tout à coup la femme. Qu'est-ce qu'elle a pu nous laisser ? Et pourquoi ?

Au lieu de répondre, Gourgue lui fit signe de se taire. Déchirant de nouveau la paix silencieuse du soir une seconde auto descendait les lacets. Elle passa en trombe et les Gourgue, en proie à une véritable obsession, crurent la voir emplie d'hommes en uniformes et armés de mousquetons.

— Les gendarmes ! murmura Gourgue. Ils poursuivent la femme. C'est pour ça qu'elle s'est débarrassée du colis.

— Tu crois ?

— C'est sûr. Elle doit faire partie d'une bande qui aura perpétré quelque mauvais coup.

— Alors... le paquet ?

Gourgue se retourna vers la cachette.

— Il y a peut-être une fortune dedans, rêva-t-il avec convoitise.

Ils se regardèrent en silence. Au bout d'un moment, elle demanda :

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

Le mari haussa les épaules :

— Rien. Si j'avertis les gendarmes, j'aurai des histoires. Elle n'était sans doute pas seule, la particulière. Et elle n'avait pas l'air commode.

— Et si elle ne revient pas ?

— Ce serait à souhaiter. Le contenu du colis serait pour nous.

Et son regard, tourné vers la grange, s'appropriait déjà le trésor qu'elle contenait peut-être.

— Moi, je crois une chose, avoua la femme. C'est de la contrebande. C'est pour ça qu'on nous a tant recommandé de laisser le paquet là où on l'a posé et de ne pas l'ouvrir... Si c'était ça, nous serions trop bêtes de nous laisser faire. On aurait le risque et pas le profit. Il n'y aurait que deux solutions : ou garder les marchandises pour nous ou avertir les douaniers.

— Oui !... Et la dame ? Et les contrebandiers qui arriveraient à la rescousse ? Qu'est-ce que tu leur répondrais, quand ils réclameraient leur bien ?

— Les douaniers seraient là pour leur répondre.

— Et s'ils n'étaient pas là ?

— Tu as un fusil, je pense.

— C'est-à-dire qu'il faudrait se barricader à la tombée de la nuit et veiller, l'arme à la portée de la main ? Je vois d'ici la belle existence que cela nous ferait. Merci bien. J'aime mieux laisser le colis où il est et attendre.

— Soit ! fit la femme. Mais tu as peut-être tort. Nous venons de supposer le meilleur. Il y a aussi le pire : il a une forme bizarre, le paquet. Cela ne t'a pas frappé ?

— C'est vrai ! reconnut Gourgue, en tressaillant. Maintenant, ça me revient. En le portant, j'ai cru sentir...

— Quoi ? demanda peureusement sa femme.

— Rien... des idées... J'aime mieux ne pas y penser, répondit le mari, en se passant la main sur le front.

Mme Gourgue le fixait.

— Elle avait l'air d'une pas grand-chose, cette femme, murmura-t-elle. Elle est venue, elle a disparu, ni vue, ni connue. Elle pourrait fort bien ne plus jamais revenir. Et vois-tu qu'un beau jour on découvre dans le paquet... ce que tu redoutes d'y trouver...

— Un cadavre ? balbutia malgré lui Gourgue.

— Tu l'as dit. C'est nous qu'on accuserait... Un bon conseil, mon homme, pendant qu'il en est encore temps. Quoi qu'il contienne, ce ne sont pas des choses à garder chez soi. Mettons le colis sur ta brouette. Et va le porter quelque part dans la montagne. Tu l'y abandonneras. Et si la femme revient, il suffira de lui indiquer l'endroit...

Gourgue ne répondit pas. Il pénétra dans la grange. Quelques instants plus tard, il en ressortait, soucieux.

— Viens vite m'aider... C'est bien un homme. Mort ou endormi ? Je ne sais pas. Mais en tout cas, il faut nous en débarrasser au plus vite, si nous ne voulons pas qu'il nous cause des ennuis.

•

... Ils longeaient un ravin, Gourgue poussant la brouette, lourdement chargée, sa femme marchant à côté pour maintenir le chargement.

Tout à coup, elle poussa un cri :

— Il bouge...

Effectivement, sous la couverture qui l'enveloppait, l'étrange colis remuait.

Gourgue prit peur. Il arrêta la brouette... Il allait s'enfuir... Sa femme, grelottante de terreur, s'accrocha à lui.

— Tant pis ! bégaya-t-il. Je vais le basculer dans le ravin...

— Attends... Ecoute...

La femme prêtait l'oreille. En face d'eux, de l'autre côté du ravin, sur la route qui le longeait, une auto apparut, qui stoppa à leur vue. Quelqu'un en descendit, leur adressant des signes.

— La dame ! reconnut Mme Gourgue. Elle revient... Elle nous appelle... Qu'est-ce qu'elle nous veut encore ?

•

En dépit de son intention de rentrer le soir même à Biarritz, Suavita Mirafiore n'était pas allée bien loin.

Elle roulait doucement : la route était étroite, les tournants nombreux. Et, tout en conduisant avec prudence, elle souriait au paysage. Une bonne journée, en somme, puisqu'elle s'était débarrassée d'un ennemi.

— Voilà mon Carlo en mains sûres ! méditait-elle. S'il se réveille, ce sera pour se faire assommer par ces gens. qui prendront peur en voyant le paquet remuer. Le plus probable, d'ailleurs, est qu'ils vont dès ce soir s'en débarrasser dans la montagne. J'ai su me rendre assez suspecte pour qu'ils puissent craindre d'entreposer de la contrebande et d'être compromis. Bonne nuit, ami Carlo !

Elle traversait Bagnères-de-Bigorre. Elle dut ralentir pour laisser passer une voiture venant en sens inverse. Machinalement, ses yeux tombèrent sur une affiche de cinéma collée à la muraille.

— Oh ! s'exclama-t-elle en s'arrêtant tout à fait.

L'affiche représentait un visage de femme et portait ce nom en lettres énormes. Lily Merveille.

Ce visage, Suavita ne cessait pas de le contempler. Tout à coup, elle fouilla dans son sac et en tira la photo de Liliane Morestac, qu'elle avait trouvée dans le portefeuille de Carlo endormi.

— Mais c'est elle !... C'est tout à fait elle ! s'exclama-t-elle. Ou bien il faudrait admettre une ressemblance extraordinaire... Il faut éclaircir cela tout de suite... Ah ! çà, est-ce que je me serais trop pressée de me brouiller avec Carlo Misère ?... Si les choses sont ainsi, la situation va se trouver bien changée et je puis avoir besoin de lui... Vite ! vite ! S'il en est temps encore, retournons en arrière... Il faut tâcher de réparer la boulette que je viens de commettre !

Carlo était sauvé...

Ayant rejoint les deux paysans, qui demeuraient sur la défensive, Suavita les apostropha.

— Qu'alliez-vous faire ? Je vous avais dit de conserver ceci en dépôt ? Je vous avais promis une récompense...

— On croyait que c'était de la contrebande, grogna Gourgue.

— De la contrebande ! répéta Suavita en éclatant de rire. Belle contrebande ! Soulevez un peu cette couverture, entrouvrez-la... Que voyez-vous ? Un homme endormi... et qui est en train de se réveiller... Un homme, ou plutôt un ivrogne qui a bu trop de champagne... C'est un de mes amis à qui je voulais faire une farce... J'ai eu le tort de ne pas vous prévenir.. J'y ai réfléchi en route... Heureusement que j'arrive à temps !... Ainsi, vous vous apprêtiez à jeter délibérément ce pauvre garçon au fond de ce ravin ?... Mais vous l'auriez tué !

— Par votre faute ! reprocha Gourgue, grondeur.

— Bon ! Bon ! je n'en disconviens pas. Aussi vous toucherez tout de même votre récompense. Aidez-moi seulement à conduire cet homme jusqu'à ma voiture et à l'y installer...

« Carlo, mon ami, revenez à vous... Quelle drôle de tête vous faites !... Est-ce que l'air de la montagne ne vous a pas dégrisé ?

Carlo Misère ouvrait des yeux ahuris. Que lui était-il donc arrivé ? Il était auprès d'une Suavita, moqueuse, mais bienveillante, riant de tout son coeur comme après une bonne plaisanterie.

Et pourtant, il se souvenait d'avoir été terrassé par un sommeil invincible, qu'il avait pu croire un signe précurseur de la mort. Et il entendait encore la voix de Suavita lui annonçant qu'elle l'avait empoisonné.

— Eh bien, Carlo ? Ça va mieux ? Vous avez réellement bu trop de champagne... mélangé à une assez sérieuse dose de cognac...

— Le poison ? balbutia-t-il.

Le rire de Suavita lui jeta en pleine face des arpèges.

— Quel poison ?... Mais il est encore ivre, ma parole !... Il déraisonne... Il a eu des cauchemars... ou le délire... Et il ne se souvient plus... Assez de bêtises... Remettons les choses au point, mon ami Carlo. Puisque vous paraissez avoir perdu la mémoire, je vous résume la situation, en rafraîchissant vos souvenirs... Je n'ai plus de secrets pour vous et notre alliance est complète. Puisque vous disposez du secret de Lola, ma fille, nous ne vous ferons plus de cachotteries. Vous seul saurez la vérité. Elle est simple. Il y avait une place à prendre auprès de l'aveugle Morestac, qui a réellement perdu une fille. Sur mon conseil, Lola l'a prise, devenant ainsi une riche héritière. Vous voulez votre part de l'aubaine, en épousant Lola ? Je reconnais que c'est peut-être notre intérêt d'y consentir. Je ferai donc tout pour cela, comme je vous l'ai promis. En attendant, menez la vie joyeuse et laissez-moi faire. Je vais rejoindre à Toulouse ma fille et son « père ». Vous en veniez, je crois ?... Y retournerez-vous avec moi ?

— Mais oui, bégaya Carlo, qui ne savait plus que penser.

Ses idées demeuraient confuses et les paroles de Suavita l'étourdissaient. Il y avait vraiment trop de contradiction entre ses propres souvenirs et l'attitude actuelle de l'aventurière.

— Nous verrons bien et je me tiendrai désormais sur mes gardes, pensait le bohême. En attendant, profitons de la vie et des bonnes dispositions de cette chère amie... Après tout, pourquoi ne serait-elle pas sincère ? Elle a peut-être réfléchi, après avoir cédé à un mouvement d'humeur... C'est tellement son intérêt de faire alliance avec moi !

— Donc nous rentrons à Toulouse, conclut Suavita avec un sourire. Tant mieux !... J'aurais peut-être besoin de vous... prochainement.

XIII — Un film

Le *docteur* Sernin Hourtouse abaissa son regard sur le cadran de sa montre de poignet. Elle marquait l'heure à laquelle se terminait son service quotidien. Fini pour aujourd'hui l'examen des yeux malades qui défilaient à la clinique.

Besogne passionante, pourtant. Il s'y était spécialisé. De tous les maux qui affligent l'humanité, ceux qui menacent de plonger leurs victimes dans les ténèbres de la cécité sont assurément parmi les plus effroyables.

Guérir, soulager les malades de la vue, une mission ! un apostolat ! De tout son coeur meurtri, Sernin Hourtouse s'y adonnait.

Il se leva, fit quelques pas dans son cabinet de consultation.

— Cela fait plusieurs mois, murmura-t-il rêveusement, que je n'ai revu Liliane...

Liliane ! Celle qu'il ne pouvait oublier !

Il s'accouda devant une glace, y rencontra le regard de son double, ce personnage nouveau qu'il connaissait à peine, prématurément vieilli par l'immensité du chagrin éprouvé.

Pour quiconque avait connu naguère le jeune Sernin, enthousiaste et rieur, le docteur Hourtouse ne pouvait être qu'un frère très aîné. La douleur, en le désignant pour son élu, avait fait de l'enfant heureux un homme.

Il s'arracha à la contemplation de son visage et se remit à arpenter la pièce en tous sens.

Au lendemain de la disparition de Liliane — pour ainsi dire enlevée par la troupe de Trinola, et après que toutes les recherches effectuées par Sernin n'eussent abouti à aucun résultat — les parents du jeune homme, faisant pression sur lui, l'avaient obligé à faire un assez long voyage destiné à lui changer les idées.

Lorsque, un mois et demi après, il revint à Toulouse, Sernin était loin d'être guéri moralement, mais il donnait, du moins, l'impression physique d'être sauvé. Il manifesta son désir de reprendre immédiatement ses études de médecine, déjà fort avancées. Il se livra alors à un travail passionné et ce fut brillamment que l'étudiant passa bientôt sa thèse de doctorat.

En repensant à cela, le jeune médecin eut un sourire triste. Sans doute avait-il atteint l'un des rêves de son adolescence... Mais qu'était celui-ci auprès d'un autre... auquel il avait voué sa vie ?...

Pour qu'il pût goûter pleinement la joie d'être installé par ses parents dans un coquet appartement ayant vue sur un des boulevards les plus animés de Toulouse, il eût fallu qu'en cet instant même, la porte, poussée par une petite main blanche, pût découvrir le frais minois de Liliane, surgissant brusquement auprès de son jeune mari.

Sa femme !... Pourquoi cette joie lui avait-elle été ravie ? Il enfouit son front dans ses mains, sous le poids de l'angoisse intérieure dont il n'avait pu, ni voulu se guérir, mais qu'il cachait

aux siens pour mieux les abuser sur sa prétendue guérison.

Guérir !... Oublier Liliane !... Est-ce qu'un pareil crime était seulement possible ?

Il passa sa main sur ses yeux, secoua lentement la tête. Non, il ne l'oublierait pas, la chère petite, dont le souvenir était demeuré, après tant de mois, si vivace en son esprit ! Un espoir qu'il ne pouvait pourtant préciser lui donnait de la force. Sans doute celui de sentir qu'en dépit des craintes affreuses qui l'avaient enveloppé au moment de la disparition de la jeune fille, celle-ci était vivante, oui, bien vivante !...

Il prit son chapeau, ses gants et sortit de la clinique. Il flânait au hasard, sans but précis. Sorti trop tard pour gagner la campagne, il se dirigea inconsciemment vers le centre de la ville.

Or, la pluie se mit à tomber, une de ces pluies d'été, brèves, mais violentes et terribles pour les flâneurs de toutes sortes, qu'elle contraint à marcher plus vite, pour chercher un abri. Fortement contrarié, Sernin se vit obligé de faire de même.

Devant lui, les affiches d'une nouvelle salle de cinéma se dressèrent soudain, lui suggérant l'idée d'y entrer. C'était peut-être là le meilleur moyen d'échapper à la colère des éléments et à l'angoisse de son âme.

Sans vouloir accorder la moindre attention au titre du grand film vanté par les affiches, il prit un billet et s'engouffra à la suite de la foule dans un couloir sombre. Une ouvreuse s'empara de son billet et le précéda dans une salle comble en évoluant avec l'assurance des êtres habitués à se mouvoir dans l'obscurité.

Enfin l'ouvreuse, ayant dûment balayé les visages de plusieurs rangs de spectateurs du pinceau lumineux de sa lampe, découvrit un fauteuil inoccupé vers lequel elle dirigea le jeune docteur. Après quoi, elle lui remit un programme et s'en fut quérir un nouvel arrivant.

Alors, seulement, Sernin leva les yeux vers l'écran. Et ce qu'il vit le bouleversa au point que son coeur se mit à battre violemment et qu'un vertige le saisit. Muet d'angoisse, torturé, il dévorait du regard cet épisode troublant.

Car il venait d'apercevoir, dans le cadre d'un paysage qu'il reconnaissait parfaitement, une jeune fille dont la gracieuse silhouette était trop ressemblante avec sa chère disparue pour ne pas le frapper et qui, courant à perdre haleine, dévalait une pente. Elle semblait en proie au plus grand désespoir.

Sernin, le souffle suspendu, suivait des yeux, avec anxiété, la course rapide de l'héroïne. Comme elle se précipitait ! Vers quoi se dirigeait-elle donc ? Nerveuse, elle semblait *vivre* et non *jouer* cette scène...

Rendus muets par le sentiment de la vérité absolue — qui impose toujours silence à la plus bruyante des foules — les spectateurs demeuraient également oppressés. Et Sernin, dont l'âme sensible voyait partout l'ombre chérie de sa jeune fiancée, sentit un froid glacial l'envahir.

Car sur l'écran — un torrent — il le reconnaissait, c'était la Neste — brusquement avait surgi...

La Neste ! c'était la Neste, attirante et traîtresse, grossie par la crue, telle qu'il l'avait vue il y avait quelques mois. Comment ne l'aurait-il pas reconnue ?

Sernin se souleva soudain d'horreur et ses mains se crispèrent sur son fauteuil, car, sans paraître hésiter ni se soucier des dangers réels qu'elle courait, la jeune star — qui ressemblait à Liliane — venait, d'un élan résolu, de se jeter dans le torrent...

Un cri déchirant glaça l'assistance, qui faillit prendre peur. Car ce cri provenait de la salle même et non du « parlant ». Pâle comme un mort, haletant, le jeune homme s'était dressé. Et tandis que ses yeux hagards fixaient l'écran, ses mains, tremblantes de fièvre, semblaient repousser l'horreur de l'action qui s'y déroulait.

Un brouhaha suivit. Et le léger tumulte qui présage les paniques allait fatalement se produire, quand la salle s'illumina. C'était la fin de la première partie, le film étant partagé par l'entr'acte.

Tous les yeux se dirigèrent aussitôt vers le malheureux, qui s'assit vivement. Il était encore tout remué par l'impression ressentie et son corps frissonnait d'horreur. Mais cet instinct de défense contre la curiosité publique que nous portons en nous fit qu'il se ressaisit et parut se plonger dans la lecture du programme. Celui-ci comportait une notice détaillée sur le film.

Le docteur Sernin Hourtouse le parcourut du regard, distraitement d'abord, pour se donner une contenance. Une habile publicité présentait ce film comme vécu dans la première partie, celle du suicide.

Dans un paysage de la Haute-Garonne, une jeune fille, que désespère un vrai *chagrin d'amour, cherche à mourir... Une troupe d'artistes de cinéma se trouve entourer au même endroit le célèbre metteur en scène Trinola. Et l'opérateur tourne justement un faux suicide, lorsque apparait la désespérée...*

Comme il terminait ces lignes, Sernin sentit un froid de mort l'envahir. Un chagrin affreux devant ce qu'il pensa être devenu l'irréparable étreignit son coeur.

Il n'était plus question, cette fois, de pure ressemblance ! C'était vraiment à la fin même de sa fiancée qu'il venait d'assister. A bout de forces, ses nerfs, trop longtemps contenus, cédèrent. Cachant son visage dans ses mains, il éclata en sanglots.

Il pleurait, affaissé sur lui-même. Et son désespoir était si sincère, sa peine tellement navrante, qu'il ne songeait même pas à en éprouver la moindre gêne. La plupart des spectateurs avaient d'ailleurs évacué la salle pour l'entr'acte et le chagrin de Sernin eût pu passer presque inaperçu, si un étrange petit bonhomme, qui l'observait depuis quelques minutes déjà avec une commisération très voisine de l'intérêt, n'eût continué de le tenir sous le feu de ses grands yeux sagaces et apitoyés.

Ce n'était qu'un enfant. Mais son regard éveillé, brillant d'audace, dénotait une intelligence supérieure à celle de bien des adultes. Frimousse à la fois sérieuse et spirituelle, nez retroussé, bonasse et charmant, bouche faite pour laisser filer la blague, joues rondes que devait bien souvent détendre le rire, tout en lui captait l'attention. Une énergie, assez rare chez un jeune garçon de son âge, était inscrite sur ses traits dont la bonté, pourtant, était le principal reflet.

Dans sa petite tête, éclairée d'un grand front, le raisonnement devait avoir établi depuis longtemps son gîte, et ses yeux étaient vifs et pétillants comme ceux d'un passereau. Tels semblaient être, les particularités de ce jeune spectateur dont le regard était posé avec bienveillance et curiosité sur Sernin Hourtouse.

Se sentant étreint par un malaise nerveux qui l'oppressait, le jeune docteur se leva. Que lui importait la suite du film ?... Le terrible prologue auquel il venait d'assister, ne pouvait avoir de pire dénouement ! Se frayant un passage à travers la foule qui reprenait possession de la salle, il gagna la sortie, suivi discrètement de son jeune voisin.

Dehors, la pluie tombait toujours. Quelques passants, abrités par le couvert du péristyle, stationnaient devant les affiches. Le regard de Sernin, aussi fixe que celui d'un dément, tomba machinalement sur l'une d'entre elles.

C'était le portrait d'une jeune fille ravissante — celui de l'émouvante star, vedette du film. Sernin fut saisi par l'expression du beau visage, si triste, dont les grands yeux emplis de larmes, semblaient levés vers lui... Comme il le reconnaissait !

Ne l'avait-il pas contemplé, naguère, avec adoration ?...

Eperdu, il murmura avec une tendresse, une pitoyable ferveur :

— Liliane, ma Liliane bien-aimée !...

C'est alors qu'il se sentit tiré de sa contemplation par une menotte qui tirait doucement son bras. Il se retourna et aperçut un enfant dont l'affectueuse et sympathique expression le frappa.

— Qui êtes-vous et que me voulez-vous ? balbutia-t-il.

L'étrange petit homme lui sourit.

— Je suis Bout-de-Ciné, le « gosse » célèbre, dit-il avec un involontaire accent de fierté. J'étais entré dans ce cinéma par désoeuvrement... et aussi, je vous l'avoue, un peu pour me voir ! C'est amusant, vous savez, quand on tourne, d'assister incognito aux réactions de la foule et d'entendre les impressions d'autrui. Or, votre exclamation, vos gestes nerveux, votre chagrin éclatant subitement, sans aucun souci des spectateurs, ont attiré mon attention.

« Je vous ai observé par sympathie plus que par curiosité, je vous assure, et j'ai alors constaté, à ma grande stupéfaction, que votre émoi naissait de la projection même du film. Je ne me trompe pas : vous avez pleuré au suicide de mon amie Liliane ! N'est-ce pas ?... »

Il se tut, sans cesser de tenir Sernin sous le feu de son regard étincelant. Aux dernières paroles, le pauvre amoureux sursauta.

— Vous dites... Vous dites que Liliane était votre amie ?

Et son regard malheureux interrogeait sans comprendre.

Le gamin n'eut pas la cruauté de le laisser languir.

— Je dis, répondit-il de son organe claironnant et joyeux de petit coq, je dis qu'elle est toujours mon amie, puisqu'elle est bien vivante !...

« J'ai connu le bonheur précieux de pouvoir la sauver, après son acte de désespoir... Et vous auriez assisté à la répétition de cet heureux dénouement — car le sauvetage fut ensuite tourné, sans autre complication, par l'héroïne que voilà, dit-il en pointant son index vers l'affiche, et votre serviteur que voici — si vous n'aviez été aussi impatient de quitter la salle, monsieur Sernin Hourtouse !...

En entendant son nom prononcé par le gosse, le jeune homme eut un sursaut. Au même moment, d'ailleurs, une passante aux yeux d'aigle, qui contemplait rêveusement l'affiche de Liliane — devenue la vedette de l'écran Lily Merveille — se retourna lentement. Et son regard, à la fois âpre et dominateur, se posa avec une surprise hostile sur le jeune homme et sur l'enfant. Mais ce fut le premier, surtout, qui retint son attention.

Sernin enveloppa Bout-de-Ciné d'un regard qui criait son ravissement et se retint à grand'peine de saisir le gosse dans ses bras, pour l'embrasser frénétiquement. Il avait sauvé Liliane, cet enfant ! Il pourrait, grâce à cet embryon d'homme, la revoir !... La revoir !... Ce désir brilla avec tant de force et de prière dans ses yeux que le « gosse » s'empressa d'ajouter avec malice :

— Baste ! Nous allons rentrer dans la salle, monsieur Hourtouse, et cette fois, vous pourrez m'admirer en terre-neuve. En tout cas, vous contemplerez et vous entendrez votre fiancée !...

Mais Sernin ne se tenait plus d'impatience. Que lui importait, maintenant, l'image de celle qu'il aimait, puisqu'elle-même était bien vivante ?

Vivante !...

Son regard se posa sur le gosse avec une telle autorité, cette fois, dans la prière, que Bout-de-Cié cessa de le tourmenter. Constatant avec satisfaction l'expression de bonheur infini qui avait détendu les traits de Sernin, l'impétueux boute-en-train des studios s'écria joyeusement :

— Mais alors, vous l'aimez toujours ? Vous regrettez de l'avoir abandonnée ?

— Abandonnée ? s'exclama Sernin.

— Non ? Ce n'était pas cela ?... Elle le croyait, vous savez... Ailons, ce n'était qu'un malentendu, qu'il faut dissiper. Ce sera facile... Racontez-moi exactement ce qui s'est passé... Moi, je vous dirai la suite.

Ils se mirent à marcher comme deux amis. Sernin parlait... Bout-de-Ciné interrogeait... expliquait...

— Ça va ! dit-il, quand Sernin eut tout dit. J'en sais assez pour rassurer Liliane et rabibocher les choses. Cela vous rend le sourire ? Et bien, venez !

Bouleversé, Sernin ne trouva pas un mot à répondre à Bout-de-Ciné. La joie délirante qu'il éprouvait, succédant brusquement au désespoir, comprimait en lui toute possibilité d'élocution. Il posa donc simplement ses deux mains frémissantes sur les épaules du gosse et ses yeux en dirent long sur le ravissement intérieur de son âme. Ses yeux, encore humides, brillaient de tendresse. Sur ses lèvres, tremblait un sourire si doux que l'enfant en fut ému.

D'une voix basse et vibrante d'amour, il put enfin prononcer :

— Vite !... Vite !... Conduisez-moi auprès d'elle...

Bout-de-Ciné, impulsivement, avait pris sa main pour l'entraîner. Mais cet élan n'eut pas de suite. Le gosse s'immobilisa.

— Que je suis bête ! s'exclama-t-il. Et l'émotion ?... L'émotion qui peut tuer, y pensiez-vous, monsieur le docteur ?... Elle est sensitive, notre amie Liliane... Il est plus prudent que je la prépare... Allons, soyez raisonnable. Donnez-moi seulement votre adresse et rentrez chez vous. J'irai vous prendre, dès que j'aurai vu Liliane et que je lui aurai tout raconté. tout expliqué. Ce sera mieux ainsi, croyez-moi.

Il fallut bien que Sernin se laissât convaincre.

— Soit ! conçut-il. Mais faites vite, mon cher petit.

... Une femme marchait derrière eux, une femme sortie du cinéma, dans lequel elle avait pénétré en même temps que Sernin Hourtouse et après être demeurée, tout comme lui, en contemplation devant l'affiche qui représentait Lily Merveille.

Elle les suivait, prêtant l'oreille à leur conversation. Mais ni l'un ni l'autre ne s'en apercevaient.

XIV — Deux passions

Vis-à-vis de Carlo Misère — sa créature, sa chose, son instrument, — Suavita Mirafiore ne se gênait guère. Elle affectait, en pénétrant chez lui des allures de dompteur. Et généralement, le bohème, au seul aspect de celle qui le traitait en esclave, se renfrognait, reculait dans un angle de la pièce, en grognant.

Mais ce jour-là. son attitude fut différente. Il courut presque au-devant d'elle, l'apostropha.

— Vous voilà, enfin ?... Où étiez-vous ?... On ne vous voit plus. Et pendant ce temps-là, votre Lola et son Morestac ont la bride sur le cou. Si je n'étais pas là pour les surveiller...

— La paix ! intima la « baronne ».

Je n'ai pas de compte à te rendre, mon ami Carlo. Je donne des ordres, je n'en reçois pas. Je suis pressée aujourd'hui, très pressée, et je n'ai pas le temps de me perdre en explications. Tu aimes toujours Lola ?

Les yeux du bohème lancèrent deux flammes.

— Ne raillez pas... Pour elle, je commettrais des crimes... J'en commettrai certainement un, tôt ou tard, « si quelqu'un que je sais se retrouve sur mon chemin ». Lola sera à moi ou elle ne sera à personne !...

Contre son attente et contre l'habitude de Suavita, celle-ci ne lui éclata pas de rire au nez.

— A la bonne heure ! dit-elle avec calme. Je te trouve en excellentes dispositions et tout à fait dans l'état d'esprit que commandent les circonstances... Ainsi, pour l'amour de Lola, tu irais jusqu'au crime ?

— Oui, soupira Carlo d'une voix sourde.

— Eh bien, mon bon Carlo, l'occasion se présente pour toi de rendre un sérieux service à Lola et à nous-mêmes. Car nous sommes tous menacés, si menacés que je viens te demander de te préparer à sauver la situation en nous débarrassant d'une personne, passablement gênante, que le hasard vient de mettre sur notre chemin.

— Que voulez-vous dire ? demanda le bohème avec humeur. Nous ne nous entendons pas. Le crime dont je parle me sera inspiré par la jalousie. Ce sera peut-être un meurtre, mais pas précisément le genre d'assassinat que vous entrevoyez.

— Qui te parle d'assassinat ? Rien ne dit qu'il faudra aller jusque-là. Je voudrais seulement être sûre que tu n'hésiterais pas, si l'intérêt de Lola l'exigeait. Il lui arrive une chose terrible.

— A Lola ?

— Oui. Elle est menacée... menacée surtout de perdre cette fortune que j'avais mise à sa portée.

— Bon ! fit Carlo en haussant les épaules. S'il ne s'agit que de cela, n'espérez pas m'émouvoir. Ne m'avez-vous pas répété cent fois que le plus sérieux obstacle entre Lola et mon amour était sa situation ? Qu'elle cesse d'être la riche héritière de Morestac, qu'elle redevienne pauvre, aussi pauvre que moi et je l'épouse !

— Tu es fou ! répliqua Suavita avec mépris. T'imagines-tu qu'elle t'aime ? Sa pauvreté ne changerait rien à tes chances, qui sont nulles. Elle chercherait fortune d'un autre côté. Voilà tout. Et sois assuré que ce ne serait pas en ta compagnie... Ecoute : j'ai retrouvé la fille, la vraie fille de Pierre Morestac. Le hasard m'a mis en présence de la vraie Liliane. Alors, tu comprends ?

— Est-ce possible ? s'exclama Carlo, abasourdi.

— Mais oui, imbécile, puisque cela est.

Et Suavita ajouta, en grinçant des dents.

— Ah ! nous vivions trop tranquilles ! Il nous fallait ce coup pour nous réveiller. Liliane Morestac ignore encore ce qu'est devenu son père. Mais elle peut apprendre d'un moment à l'autre le nom sous lequel il vit et nous le verrons accourir, soit ici, soit à Biarritz. Nous n'aurions plus qu'à plier bagages.

— Il faut empêcher cela ! s'écria Carlo, atterré.

— J'y songe, murmura Suavita. Et c'est pourquoi je viens t'avertir. Ne mâchons pas les mots. Il faut à tout prix mettre Liliane dans l'impossibilité de retrouver son père et de venir revendiquer la place qu'occupe actuellement ma fille. Je te donne carte blanche pour empêcher cela... Carte blanche, tu m'entends ? Cela veut dire que je ne te chicanerai pas sur le choix des moyens et que je saurai être reconnaissante. En un mot, nous devenons solidaires. Débarrasse-nous de cette fille. Et si tu réussis, Lola sera à toi. Je m'y engage pour elle.

— Comptez sur moi ! Je réussirai, cria Carlo, avec exaltation. Ne vous ai-je pas dit que j'étais prêt à payer son amour d'un crime ? Je paierai.

Une farouche résolution était inscrite sur ses traits et dans son regard. Satisfaite, Suavita Mirafiore lui frappa sur l'épaule.

— Nous sommes d'accord, dit-elle. Ecoute : Liliane Morestac est en ce moment à Toulouse, sous le nom de Lily Merveille... Grave ce nom dans ta mémoire. C'est celui d'une vedette de cinéma. Il faudra connaître ses habitudes... Peut-être tourne-t-elle en ce moment dans un studio... Qui sait ? Cela fournirait peut-être à un habile homme comme toi l'occasion de l'approcher et de guetter la circonstance favorable... Un accident peut toujours arriver, n'est-ce pas... surtout dans ce métier... Réfléchis à cela et agis, sans te compromettre. Nous ne te demandons que de réussir.

— Comptez sur moi, répéta Carlo.

— Alors, je te quitte. Tu penses bien que de mon côté je ne vais pas rester les bras croisés. Un malheur n'arrive jamais seul. Ce n'est pas seulement Liliane Morestac que j'ai repérée. C'est aussi un amoureux, un fiancé qu'elle a et dont elle était séparée depuis sa disparition. Or, ce fiancé l'a reconnue. Ils vont être réunis, si je n'y mets bon ordre. Vois-tu les conséquences ? Heureusement que je connais l'agent de liaison et que je m'en charge. Mais il ne faut pas que je m'amuse. A bientôt. Mets-toi en campagne de ton côté.

Elle quitta son complice.

Demeuré seul, Carlo Misère alluma une cigarette et, se dirigeant vers le « bar » qu'il avait installé dans un coin de son studio-fumoir — une fantaisie permise par les générosités de Suavita ! — il se fabriqua un cocktail violent, qu'il avala d'un trait. L'alcoolique qui sommeillait en lui se réveilla aussitôt.

— Ça fait du bien ! murmura-t-il d'une voix extasiée. Quand on a des embêtements, n'est-ce pas le meilleur des remèdes ?

Il vida un second verre, puisé dans le « shaker ».

— Des embêtements ?... ricana-t-il. Pourquoi diantre appeler cela ainsi ? C'est pure imagination. Il y a l'amour... Cette descendante de tous les démons vient de poser fort clairement la question. On me propose un marché, donnant donnant. Si je rends un certain service. Je puis compter sur son appui dans la seule affaire qui m'intéresse. Que m'importe, en somme, l'existence de la nommée Liliane ? Elle ne m'est rien. Elle n'est rien. Dans le vaste monde, je n'ai qu'un amour et qu'une haine. J'aime cette Lola, fille de la plus diabolique des femmes. Ne discutons pas ce sentiment. Il existe et ne paraît pas être payé de retour. Par contre, je hais certain jeune homme, dont j'ignore le nom et la naissance, comme on chantait jadis. Il me suffit d'ailleurs de le connaître de vue et d'avoir deviné la tendre impulsion qui pousse vers lui cette Lola. J'ai essayé de le supprimer et jamais la rusée Suavita n'aurait deviné pour quelle fin je lui avais, ce jour-là, emprunté son auto. Je n'ai pas réussi par la faute de sa fille, qui s'est avisée de sauver le piéton imprudent. Affaire manquée. N'en parlons plus. Tôt ou tard, dans l'avenir, je règlerai le compte de ce soupirant. Mais pour le moment, il s'agit de gagner Lola. Y suis-je décidé ?

Il l'était. En décidant de supprimer Liliane Morestac, Carlo pensait se rapprocher de Lola Mirafiore. Quant à l'inconnu qui avait, à son insu peut-être, intéressé la fille de Suavita, le bohême n'imaginait pas encore qu'il pût avoir rien de commun avec Liliane. S'il avait su le nom et les sentiments de l'homme que Lola Mirafiore poursuivait de son amour, sans doute eût-il pensé que le meilleur moyen de se réserver cette dernière n'était pas de séparer à tout jamais Sernin Hourtouse de Liliane Morestac. Il ne savait pas. Il ne raisonnait pas. Il était ivre d'alcool et de passion.

— D'abord savoir qui est cette Lily Merveille et comment il est possible de l'approcher ! murmura-t-il. Te rappelles-tu le temps où tu étais figurant de cinéma, mon vieux Carlo ? Aujourd'hui, cela pourra te servir.

Il avait son idée. Dans sa garde-robe, due aux générosités de Suavita, il avait conservé les vêtements, plus que modestes, du bohême Carlo Misère. Il les reprit pour la circonstance. Après quoi, il se fit sa tête. Quand ce fut terminé, il avait tout à fait l'air d'un de ces candidats artistes qu'on voit rôder autour des studios et dans les salles d'attente, dans l'espoir d'un bout de rôle ou d'une simple figuration, qui leur vaudra un cachet sauveur.

Alors, se contemplant dans une glace, il murmura, en poussant un lugubre soupir :

— Va t'essayer dans le drame, mon pauvre vieux !... Ce n'est pas drôle, quand on ne rêve que de jouer les amoureux !...

XV — L'idée de Bout-de-Ciné

En quittant Sernin Hourtouse, dont il avait soigneusement noté l'adresse, Bout-de-Ciné jubilait et se félicitait. Peut-être aurait-il mieux fait de s'adresser des reproches. Et en premier lieu le reproche d'avoir cédé à un mouvement d'égoïsme.

Il est certain qu'en découvrant Sernin, Bout-de-Ciné n'aurait dû obéir qu'à une seule pensée, n'éprouver qu'un seul désir, entraîner le jeune docteur vers Liliane, le lui ramener tout de suite et laisser les amoureux s'expliquer entre eux.

Y fallait-il tant de phrases, ou tant de préparation ? L'émotion joyeuse ne pouvait briser le coeur de Liliane. Elle aurait poussé un grand cri de bonheur et se serait jetée dans les bras de son amoureux.

Mais Bout avait voulu compliquer les choses et c'était l'artiste qui avait parlé en lui. Tout de suite, il avait vu le parti à tirer de la situation, la mise en scène à réaliser.

Il y songeait, en roulant vers la propriété qu'habitait aux portes de Toulouse la jeune vedette.

— Comment vais-je lui servir ça, à mon amie Liliane ?... Tout de même, j'ai eu beau lui verser de l'optimisme à grands verres, elle ne s'attend pas à la réalisation de ma prophétie... Car je lui avais prédit ce qui arrive... Mais oui ! Parfaitement ! Je lui avais dit... je ne cessais de lui répéter :

« Vous verrez ça, ma petite Lily : un beau jour, il reparaîtra, votre amoureux... On vous le retrouvera... Il n'est qu'égaré... Ce sera comme dans les films... »

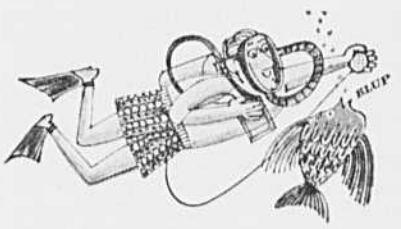
Ici, Bout s'interrompit et battit des mains.

— Comme dans les films ! Ça y est !... Je tiens mon idée !... Il est certain que Liliane se trouve actuellement sous le signe du cinéma. Personne ne saurait prétendre que la caméra n'a joué aucun rôle dans sa vie et principalement dans son aventure. Cela a commencé le jour de son désespoir. On a filmé ça... Pourquoi ne filmerait-on pas le dénouement ? C'est Trinola qui serait content ! Et il faudrait que ce soit comme la première fois, naturel, spontané... Bref, il ne faudrait pas qu'elle soit prévenue. Quand je dis que j'ai une idée !... Elle est fameuse !... Je ne me vante pas... Je vois tout à fait ce

Terre, lune . . . partout,
Dictet
enregistre tout



Le premier homme à conquérir l'espace, nous communiquera peut-être ses impressions au moyen de l'enregistreur portatif Dictet, qui ne pèse que 2 livres et 11 onces. Grâce à ses puissantes batteries Mercury, vous pouvez vous en servir partout, sur la terre ou dans les airs, (mais *pas* dans l'eau).

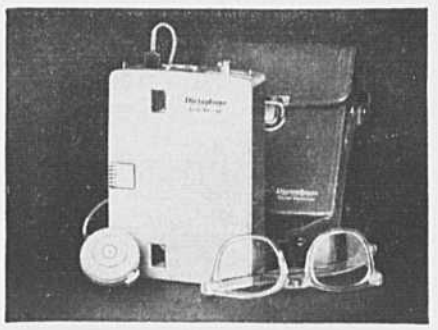


Le Dictet est d'usage très facile: prenez le microphone et parlez. Le microphone sert aussi pour la retransmission. Pas besoin de manipuler le ruban, car Dictet se charge automatiquement.

Pour transcrire, servez-vous du Dictet Typer, ou des accessoires qui s'adaptent au Dictet pour la transcription.

Le Dictet est tout désigné pour enregistrer notes de voyages, rapports de ventes, inventaires, etc. Il est muni d'un élégant étui de cuir.

Se servir de Dictet est un plaisir. Pour plus d'informations, écrivez à Dictaphone Corporation Ltd, ou appelez le représentant Dictaphone pour une démonstration.



DICTET®
FABRIQUÉ PAR
DICTAPHONE®

Dictaphone Corporation, Dép. K-3213F
210, ave Victoria, Montréal 6, P.Q.

Veuillez me faire parvenir votre brochure en couleurs concernant la nouvelle machine Dictet.

Nom_____

Compagnie_____

Adresse_____

qu'il faut faire et comment je dois m'y prendre pour amener M. Sernin aux pieds de mon amie Liliane et préparer celle-ci à ce bonheur... tout en ne la préparant pas. C'est compliqué, mais je me comprends...

Il avait franchi une grille. Il freina.

— Il faut tout de même qu'elle se doute un peu... pas trop, mais un peu ! réfléchit-il. Sans quoi, le coup risquerait de lui causer une émotion trop violente... J'entrevois bien la manière. Mais tu ne peux pas réaliser ça tout seul, mon petit Bout. Tu as besoin de complices et d'accessoires... Je vais chercher le nécessaire.

Et le jeune endiablé, tournant autour du jardin, regagna la grille et disparut comme il était venu.

•

Moins d'une heure plus tard, deux hommes descendus d'auto devant le perron, demandaient à être introduits auprès de Lily Merveille.

Deux hommes ? A vrai dire, c'étaient un homme et une sorte de gnome bizarrement accoutré.

— Madame ne reçoit pas, répondit la femme de chambre.

Et elle toisa avec un mépris assez peu dissimulé les importuns, dont l'aspect ne lui disait rien qui vaille.

On ne pouvait imaginer silhouettes plus dissemblables. L'un était grand et gros : c'était un homme véritable. Il se drapait dans un manteau de roulier, dont le collet relevé cachait entièrement son visage. Il ne soufflait mot, ne risquait aucun geste et faisait simplement figure de comparse.

L'autre était sa vivante opposition : petit et mince, minuscule — il était vif comme une anguille et paraissait ne pouvoir se tenir en repos. Sans cesse, il s'agitait, accompagnant ses moindres mots d'une mimique désordonnée.

Un masque grimaçant semblait posé sur sa figure. Ce n'était vraisemblablement qu'un maquillage, mais il était merveilleusement réussi. A part les yeux, roulant dans leurs orbites, et les dents grinçant dans la bouche ricanante, tout le reste demeurait immobile, figé, vernissé, à faire croire que les joues, le front et le menton de ce gnome étaient en carton peint.

— Madame ne reçoit pas ? répéta-t-il, en imitant à la perfection le ton et la voix de la femme de chambre. Vraiment ! Mlle Lily Merveille ne reçoit pas. Et vous me dites cela à moi... à nous !... O candeur !... Soubrette, ma mie, vous êtes adorable !...

Peu flatté par cette déclaration, proférée sur un ton burlesque, la camériste riposta sèchement :

— Je vous réponds comme je répondrais à n'importe qui... Madame n'y est pour personne. Cela concerne tout le monde.

Une joie sans bornes parut s'emparer du gnome. Il se trémoussa et délira.

— Tout le monde !... Délicieux !... Invraisemblable !...

Puis, redevenant tout à coup sérieux et fixant la femme de chambre comme s'il avait dessein de la magnétiser, il prononça d'un ton sévère :

— Voilà ! c'est que nous ne sommes pas n'importe qui !... Nous ne sommes pas tout le monde !...

Fébrile, il fit jailir d'une de ses poches, avec des gestes de prestidigitateur, un bloc-notes et un stylo, griffonna quelques lignes avec une hâte rageuse, arracha la feuille et la tendit à la femme de chambre.

— Portez cela tout de suite à votre maîtresse, ordonna-t-il d'un ton menaçant.

Intimidée et croyant de plus en plus qu'elle avait affaire à des fous, la femme de chambre prit le papier.

— Comme vous voudrez, fit-elle en haussant imperceptiblement les épaules.

Elle disparut.

Les deux visiteurs se regardèrent.

— Ah! ah ! ah ! ricana le petit.

— Oh ! oh ! oh ! gloussa le second. Tu as une drôle de façon de secouer la neurasthénie de tes amies, mon cher garçon !

— Il faut faire vite, répondit le gnome. Tout doit être terminé dans deux heures. Liliane nous reprocherait trop, après, d'avoir retardé le dénouement.

— Madame persiste à ne pas recevoir ces messieurs. Elle affirme qu'elle a décidé de ne plus tourner dans aucun film, annonça-t-elle, à la fois triomphante et craintive.

— A-t-elle lu mon mot ? demanda simplement le gnome.

— Non, avoua la soubrette. Madame n'y a point jeté les yeux. Sa résolution était prise... Madame est triste... Il faut avoir pitié d'elle.

— C'est exactment ce que je pense ! répondit froidement le gnome.

Puis se tournant vers son compagnon :

— Elle ne veut plus tourner... Elle dit ça... Je l'y déciderai bien encore une fois. Mais, il y a des chances pour que ce soit la dernière... Alors, commences-tu à être de mon avis ? Pour décider cette chère Liliane, il faut lui présenter un scénario épatant.

La femme de chambre écoutait.

— Vous perdrez votre temps, affirma-t-elle, prouvant son indiscrétion.

— Penses-tu, ma jolie ! ricana le gnome. On verra ça... A bientôt.

Il se dirigea vers la porte, suivi de son silencieux compagnon.

•

— Ils sont partis, Mariette ? demanda Liliane, en voyant la femme de chambre accourir à son coup de timbre.

— Ils sont partis, mademoiselle. Je crois que mademoiselle a bien fait de ne pas les recevoir. Ils avaient de drôles d'airs.

Demeurée seule, Liliane soupira.

— Bout m'avait promis que je me résignerais... que j'oublierais... ou que je retrouverais Sernin. Or, mon chagrin demeure le même. A quoi bon vivre ?

Un cri étranglé, parti du vestibule, l'interrompit.

— Qu'y a-t-il, Mariette ? cria Liliane en se dressant, inquiète.

Elle n'acheva pas. La porte se rouvrait et deux personnages faisaient leur entrée, provoquant un sursaut de terreur de Liliane. Le gnome et son compagnon s'avançaient vers elle.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? bégaya la jeune fille.

— Nous venons vous l'apprendre, répondit le gnome, imitant une voix sépulcrale.

Dés.nvolte, il s'installa dans un fauteuil, croisa ses jambes et déclara, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde :

— Nous avons dû pénétrer chez vous par effraction et étrangler votre femme de chambre. Vous nous excuserez. Nous avions une communication très sérieuse à vous faire. Et tout à l'heure, vous avez refusé de nous recevoir.

— C'était vous ? balbutia la jeune fille.

Le petit bonhomme s'inclina.

— Quand on me met à la porte, je rentre par la fenêtre, débita-t-il. Vous plaît-il de nous entendre ? Nous pouvons causer en toute tranquillité, car je me suis permis de remplacer vos domestiques par un personnel à moi, qui a ordre de défendre votre porte... un peu mieux que votre femme de chambre ne l'a défendue contre nous. Je vous demande pardon de vous importuner de ces détails. Mais ils sont destinés à vous faire comprendre que nous savons vouloir et qu'il vous sera bien difficile de faire la sourde oreille à nos propositions.

Liliane n'y songeait guère.

Elle regardait le petit homme.

— Pourquoi cette farce, mon petit Bout ? demanda-t-elle tout à coup.

Alors, le gnome sauta sur ses jambes et battit des mains, pendant que son visage s'animait enfin.

— Elle m'a reocnnu !... Bravo !... Et elle sourit... Je savais bien que je parviendrais à la distraire de son chagrin... Surtout que j'apporte du nouveau... du vrai nouveau !... Mon amie Liliane, il faut que vous acceptiez un nouveau rôle... dans un scénario épatant... Et si cette fois vous n'en êtes pas satisfaite, s'il ne détourne pas à tout jamais de vous les sombres pensées, je consens à ne plus tourner, foi de Bout-de-Ciné !

Liliane poussa un grand soupir.

— C'est pour cela que vous avez forcé ma porte et joué cette comédie ? Pauvre Bout ! Vous vous êtes donné une peine inutile. Je suis trop lasse, trop découragée, trop triste, pour incarner la moindre héroïne... Laissez-moi tranquille, mon petit Bout-de-Ciné. Ce sera une vraie charité de votre part, je vous jure...

— Ce n'est pas certain, répondit Bout-de-Ciné, imperturbable. Je vous répète que j'ai un scénario épatant. Un scénario *sur lequel viendrait se greffer la réalité*... comme le jour où nous avons fait connaissance, ma petite Lily.

« Croyez-vous que je regrette ce que j'ai fait ce jour-là, ou que je trouve que les choses n'aient pas bien marché depuis ? Je vous avais promis de faire de vous une étoile ? C'est fait... Et pour ce qui est de la fortune, elle est en route... Si vous retrouviez un jour M. Sernin...

Il s'arrêta pour marquer un effet.

— Comme c'est probable... comme c'est sûr...

— Ne dites pas cela, Bout ! protesta Liliane bouleversée. Voilà tant de mois que vous me faites vivre avec cet espoir. Je n'y crois plus, voyez-vous. C'est le seul point sur lequel vous vous êtes trompé...

— Pensez-vous ? lança malicieusement Bout-de-Ciné.

Liliane le regardait de ses grands yeux. Avec une émotion qui allait croissant, il lui semblait lire sur le visage du gosse quelque chose d'inhabituel. Pour que les yeux de son jeune ami fussent si brillants, il fallait que le « gosse » fût porteur de quelque bonne nouvelle.

C'était pour y préparer Liliane qu'il plaisantait ainsi.

— Bout ! supplia la jeune fille. Dites-moi tout... Vos paroles signifient sûrement quelque chose. De quel scénario parlez-vous, qui pourrait être puisé dans la réalité ou s'y rattacher ?

— De celui auquel je travaille depuis notre première rencontre. Ce sera mon chef-d'oeuvre ! Et vous savez que je vous y ai réservé le premier rôle ? Vous en avez déjà tourné quelques scènes. Il s'agit de continuer... Si vous vous y refusiez, je serais capable de retourner sur les bords de la Neste et de m'y précipiter à votre place.

— Gardez-vous-en, mon cher Bout ! Je ne sais pas assez bien nager pour vous en tirer, répondit affectueusement Liliane.

— Alors, écoutez mon scénario. Je suis sûr qu'il vous décidera à ce que je désire. Imaginez-vous, ma petite Lily, qu'il y a d'abord deux amoureux... comme vous et M. Sernin... Naturellement, ils ont été séparés par le sort et de telle manière que la jeune fille a pu croire son fiancé oublieux ou parjure. Elle se croit abandonnée, ma pauvre petite héroïne... Elle pleure... Vous voyez ça d'ici ?

— Je vois ! soupira Liliane.

— Ne vous attendrissez pas trop. Je puis vous dire tout de suite que ça finira très bien... D'abord, notre jeune homme n'est pas du tout coupable. Il est victime des apparences... *On* l'a séparé de sa fiancée en lui mentant, avec une désinvolture peut-être bien intentionnée, mais tout de même blâmable... C'est sa mère qui a pris cette initiative, puisqu'il faut tout vous dire... Au moment où notre jeune homme, qui était allé chez sa fiancée et ne l'y avait pas trouvée, revenait *par un autre chemin*...

— Serait-ce possible ? s'exclama Liliane.

— Attendez et vous saurez tout. Mais, de grâce, ne troublez pas mon récit où je ne me reconnaîtrais plus dans mon scénario. Ce serait du joli !... Donc, je vous disais que le fiancé revenait par un autre chemin. Il arrive à la maison. La jeune fille venait d'en partir, expédiée par la mère. On l'enferme, après lui avoir intimé de ne pas chercher à revoir la jeune fille, pour ne pas la compromettre, parce qu'elle avait aussi un certain papa qui venait de faire des siennes...

— Bout !... Bout ! Mais c'est mon histoire et je la connais mieux que vous ! cria Liliane, frémissante d'impatience.

— Alors, si vous en savez plus que moi, il est bien inutile que je continue à parler ! décréta le gosse en feignant de se renfermer dans sa dignité froissée.

— Ne soyez pas taquin ! Parlez-moi... du jeune homme. Dites-moi comment il s'est disculpé, ce qui lui est arrivé et comment vous avez appris tout cela ?

— C'est simple. Il n'y a dans l'aventure qu'une petite nigaude, mon héroïne, qui s'est trop pressée de désespérer et de s'enfuir du côté d'une certaine rivière. Si elle avait attendu, elle aurait vu arriver le jeune homme, qui n'avait feint la résignation que pour pouvoir s'échapper de chez lui, après avoir endormi la méfiance de ses parents. A ce moment, il était trop tard. Mon écervelée avait disparu et ne voulait plus montrer le bout de son museau rose... Je conclus, pour ne pas abuser de votre patience : l'un cherchait, l'autre ne voulait pas être retrouvée. C'est un petit malentendu. Il suffira qu'ils se rencontrent...

— Quand ?... Quand ?...

— Ça, c'est le secret de l'avenir... et du metteur en scène. Je sais seulement que si vous consentiez à tourner certaine scène et à vous rendre dans un certain studio, où on vous attend, vous y verriez venir à vous le beau jeune homme et vous apprendriez de sa bouche tous les détails que je ne vous donne pas. Et vous sauriez, en même temps, comment finit l'histoire...

— Bout-de-Ciné, murmura Liliane, pourquoi ne pas me dire tout de suite que vous avez retrouvé Sernin ?

— Je ne vous en ai déjà que trop dit, répondit le gosse implacable. Vous ne m'arracherez pas un mot de plus. Si vous voulez connaître la suite, acceptez ma proposition.

— Soit ! dit Liliane, résignée. Partons !

— Minute ! protesta le jeune diable. Il faut que je vous précède au studio... pour faire préparer les décors. Et puis, il faut aussi que j'aille engager... votre partenaire. Consentira-t-il à me suivre ? Toute la question est là.

— Bout ! vous voulez me faire mourir à petit feu.

— Quelle calomnie, chère amie !... J'ai mes raisons pour agir ainsi, je vous l'assure. Bout a plus de tête qu'on ne veut lui en accorder. Et il arrive souvent qu'au moment d'agir — je veux dire de tourner — il s'avise de penser à des difficultés, à des objections qu'on n'avait pas prévues... Mieux vaut arranger ça d'avance. C'est ce que je m'apprête à faire. Sommes-nous d'accord ? Je pose la question de confiance. Il faut me donner carte blanche.

— Vous l'avez, mon cher Bout... avec toute ma reconnaissance.

— Bon ! Je file... Tantôt une auto viendra vous prendre pour vous emmener où il faut. Préparez-vous à des péripéties, par exemple... Et ne vous effrayez de rien... J'ai un diable de metteur en scène qui veut fourrer du drame partout. Alors, il faut vous attendre à ce que, malgré ma recommandation, il vous en fasse voir de grises... Patience ! Tout finira bien.

— J'en suis persuadée, mon cher Bout... du moment que vous vous en mêlez... Mais avant de me quitter, ne voulez-vous pas me dire le nom de mon futur partenaire... pour qu'il me tienne compagnie et m'aide à patienter ?

— Son nom commence par un S, répliqua le malicieux gamin en s'éclipsant, suivi de son silencieux compagnon.

— Sernin !... C'est Sernin !...

Mais Bout était déjé dehors, expliquant à son ombre :

— Vois-tu, il y a une chose qui me chiffonne : Ai-je bien fait de faire de mon amie Liliane une vedette de cinéma ?... La famille pourra trouver cela mauvais... Si cela allait faire rater le mariage, je ne m'en consolerai pas... Il faut que je m'en explique avec le jeune homme et puis que nous avisions ensemble... Après tout, personne ne sait que Lily Merveille s'appelle en réalité Liliane Morestac... Alors si ça peut rester un secret entre M. Sernin et moi, tout ira bien !...

XVI — Espionnage

Bout-de-Ciné, qui se croyait sûr de sa scène finale et, par conséquent, de son dénouement, pouvait estimer sans danger les complications qu'il imaginait.

En donnant libre cours à ses goûts de jeune « cabot », il pensait n'infliger à son amie Liliane qu'un devoir de patience, lequel lui ferait, par la suite, goûter davantage le grand bonheur de revoir Sernin Hourtouse.

Ce faisant, le gosse négligeait tout à fait la part de l'imprévu, représenté, en la circonstance, par Suavita Mirafiore.

Il est clair que s'il avait connu la présence sur ses talons de cette aventurière, dont il ignorait jusqu'à l'existence et dont il était fort loin d'imaginer l'intérêt spécial qu'elle pouvait porter à Liliane Morestac, il se serait davantage pressé de réunir Sernin et sa fiancée.

Il eut le tort de ne pas regarder derrière lui et de laisser la mère de Lola écouter à son aise les propos qu'il échangeait avec le docteur Hourtouse.

Ceux-ci étaient bien de nature à éclairer l'aventurière sur le danger qui menaçait ses combinaisons et à la faire recourir, sans plus tarder, à l'aide de Carlo Misère.

Cette précaution prise, après avoir alerté le bohême, son premier soin avait été, naturellement, de s'enquérir de l'adresse de Lily Merveille.

Compter sur Carlo ne lui suffisait pas. Elle se servait de lui en manière d'assurance. Mais elle préférait agir d'elle-même, si l'occasion s'en présentait.

Avant même que Bout-de-Ciné se fût présenté, maquillé, au domicile de l'étoile, Suavita y arrivait et s'abouchait avec la femme de chambre.

— Ma fille, lui avait-elle dit en substance, je puis vous faire votre fortune.

Comme, en même temps, et en guise de préambule, elle glissait dans la main de la soubrette une liasse de billets de banque, celle-ci n'avait pas manqué de lui accorder créance et de lui prêter une oreille attentive.

— Certainement, avait continué Suavita, il vous arrive, servant une artiste aussi célèbre que Lily Merveille, d'être la confidente et parfois la complice d'admirateurs qui désirent l'entrevoir ou avoir accès auprès d'elle.

Cela n'était pas encore arrivé. Mais la femme de chambre, mise en goût par les largesses de l'aventurière, se sentait disposée à trouver la chose toute naturelle.

Quel mal y a-t-il à monnayer la célébrité de sa maîtresse ? Cela, dans certains cas, fait partie des gages normaux et des bénéfices presque licites.

— Madame désire peut-être une photographie de Lily Merveille ? s'enquit-elle.

— Je désire mieux et davantage, confessa Suavita avec un sourire. Je désirerais la voir en chair et en os et sans qu'elle me vit. Et je voudrais aussi l'entendre.

— Ce n'est pas impossible, réfléchit la femme de chambre.

Suavita présenta un autre paquet de billets de banque :

— Ceci est pour vous si vous m'en fournissez les moyens. Et je doublerai la somme après réussite, déclara-t-elle.

Quelques instants plus tard, installée par les soins de la servante dans un cabinet attenant au studio dans lequel se tenait Liliane, elle pouvait à loisir épier la jeune fille.

Ah ! si l'inconséquent Bout-de-Ciné avait su quelles oreilles se trouvaient là pour recueillir précieusement ses moindres paroles et s'initier à ses projets, comme il aurait vite renoncé à ses imprudentes complications pour emmener tout de suite son amie Liliane vers le fiancé retrouvé !

Mais Bout-de-Ciné ne soupçonnait même pas l'existence de la « baronne » Mirafiore, tandis que Suavita, parfaitement renseignée, pouvait maintenant dresser ses batteries.

Derrière le jeune artiste, elle quitta la propriété de Liliane, après avoir généreusement récompensé la femme de chambre.

— Merci, mademoiselle ! Et à une autre fois !...

Pour le moment, Suavita ne pensait qu'à une chose qui importait avant tout : Puisque le hasard réunissait à Toulouse non seulement la fille de Pierre Morestac, mais encore, pour surcroît de malchance, le fiancé de cette dernière, dont de favorables circonstances l'avaient séparée, il fallait à tout prix empêcher cette réunion.

[*Lire la suite dans le prochain numéro*]



La fin d'un malaise : celui des

FAUSSES DENTS

mal en place

N'endurez pas plus longtemps l'ennui et le malaise causés par des fausses dents qui ne tiennent pas en place. FASTEETH, une poudre *alcaline* (non-acide) améliorée qui, lorsque saupoudrée sur le dentier, le tient plus fermement en place et avec confort. Mettez fin aux embarras causés par des fausses dents mal en place. Procurez-vous FASTEETH aujourd'hui même dans n'importe quelle pharmacie. 9

L'EXTRAVAGANT . . .

[*Suite de la page* 20]

inte!ligente et sensible. Cela pourrait devenir sérieux.

Il n'en est rien :

— Howard !... téléphone Katherine exaspérée — on nous marie encore une fois ce matin...

— Démentez, réplique Hughes invariablement.

Pendant que Hughes alimente les chroniques de Hollywood, la R.K.O. perd tout l'argent qu'elle veut.

Hughes veut tout faire lui-même. Et ce qu'il fait, il le fait avec une énergie et une décision inégalables. C'est le même travail méthodique, sûr, parfait, exactement comme s'il préparait un vol ou un record de vitesse.

— Seigneur ! s'écrie un jour dans le studio un homme qui l'avait vu aux commandes de son avion. Mais il est toujours en train de voler !

Malheureusement sa présence se fait de plus en plus rare. Ce grand aventurier offre un curieux mélange de savoir-faire, et d'insouciance. Il mettra sa dernière énergie à réaliser ce qui lui tient à coeur, et ne lèvera pas le petit doigt pour empêcher une autre entreprise de sombrer.

Or, la R.K.O. sombre. Sous sa direction tatillonne et épisodique, les films ne sortent plus, les scènes commencées sont abandonnées pour en commencer d'autres : l'anarchie s'installe à son aise.

C'est que Hughes cherche de nouvelles vedettes. Il signe des contrats fabuleux, reçoit somptueusement, et s'arrête là. Chaque fois qu'il lui en prend la fantaisie, il engage une vedette à coups de millions de dollars — et ne la fait pas tourner. Il signe ainsi des contrats à sens unique avec Merle Obéron, Jean Simmons, et l'étoile des ballets Roland Petit : Zizi Jeanmaire, la « croqueuse de diamants ».

Et il y eut certes quelques diamants croqués, durant ces opérations désastreuses pour la R.K.O.

Quand Gina Lollobrigida, invitée de la sorte, débarque en Amérique, elle est au début de sa gloire. Hughes lui signe un mirifique contrat. Gina l'impressionne beaucoup. Que craint-il ? Que la belle Italienne ne s'échappe brusquement ? Il l'enferme dans un extraordinaire château, toutes portes closes, où elle est traitée comme une princesse. Mais il lui interdit tout : pas de visites, pas de lettres, pas de coups de téléphone. fût-ce son mari...

Ce rôle de princesse captive épouvante la belle Gina ; elle s'enfuit, saute dans le premier avion, et ne commence à respirer qu'en Europe.

— J'ai eu tellement peur, avoue-t-elle encore aujourd'hui, que chaque foi, que j'y repense, je tremble !

A ce train, en 1953, la R.K.O. avait atteint 20 millions de dollars de déficit. Hughes était presqu'entièrement propriétaire de la firme, à part une quantité négligeable de co-actionnaires.

Mais la quantité négligeable commença à trouver ses fantaisies singulièrement dangereuses. Elle intente un procès.

— Je ne veux pas qu'on me tienne pour responsable des pertes subies par la R K.O., dit Hughes en balayant d'un geste large toutes les objections. Et sa réaction stupéfie une fois de plus Hollywood ; il rachète toutes les actions au double de leur valeur. Personne ne dit plus rien. Il est devenu du même coup le seul homme au monde à posséder à lui seul une firme cinématographique de l'importance de la R.K.O.

Mais la R.K.O. n'en continue pas moins à péricliter. Hughes d'ailleurs ne s'en occupe plus que par téléphone. C'est par téléphone qu'il a engagé un directeur. C'est par télépnone qu'il lui donne ses instructions 3 ou 4 fois par an, c'est par téléphone qu'il le congédiera, sans l'avoir jamais vu. Depuis six ans il n'a mis les pieds qu'une seule fois dans les studios, encore était-ce pour dire :

— Il faut que tout ça soit repeint, en désignant les murs.

Il fallait en arriver à une conclusion. Il réalise encore deux films : « Le Pilote » et « Le Conquérant », (beau titre, pour un adieu au cinéma), puis trouve la conclusion dans la personne de Tom O'Neil, un géant de six pieds de haut, qui veut racheter la firme pour la télévision.

Hughes et O'Neil jouent d'abord à cache-cache pendant trois mois : Huges n'est pas encore tout à fait décidé à vendre la R.K.O.

Ce n'est qu'une question de temps. Il a tiré du cinéma tout ce qu'il pouvait en tirer. Maintenant, la médiocrité des productions le dégoûte : l'aventure de Hollywood est finie pour lui, il a mieux à faire.

Quand il est décidé, l'affaire ne traîne pas. Les deux hommes s'affrontent pendant six jours, réglant tous les détails. C'est dans un avion qui mène les deux antagonistes à Las Vegas, en plein-ciel, que l'affaire est définitivement tranchée :

— Je vous vends la R.K.O., dit Huges, parce que vous m'êtes sympathique. Mais jamais, vous m'entendez, jamais je ne céderai la T.W.A. Cela, c'est ma vie.

La T.W.A. sous la conduite dynamique de Jack Frye est montée en flèche jusqu'en 1946. Hughes n'a guère eu à s'en occuper. De plus de 5 millions de dollars de bénéfice en 1937 avec 36 appareils, la Compagnie a sauté en 1946 à plus de 57 millions avec 112 appareils.

Mais la première catastrophe a atteint la compagnie en juin 1946, avec les trois accidents survenus aux « Constellations » coup sur coup. Les catastrophes aériennes surgissent généralement en série sans que l'on sache pourquoi. Mais trois accidents dans le même mois, avec les mêmes appareils de la même compagnie — c'est suffisant pour porter un coup mortel à n'importe quelle organisation. Une commission d'enquête a demandé l'arrêt du trafic pendant un mois pour révision de sécurité — en réalité c'est pendant 90 jours que la T.W.A. va se trouver amputée de ses meilleurs appareils, et de ses meilleurs pilotes, qui se sont mis en grève.

Frye se démène comme un diable. Il veut demander une augmentation de de capital aux actionnaires, faire n'importe quoi pour sauver la compagnie.

Mais Hughes, individualiste comme toujours, refuse d'emprunter quoi que ce soit à un organisme gouvernemental.

A la même époque, Hughes a construit un gigantesque hydravion capable de transporter 750 hommes. Le Gouvernement se rappelle les « Zéro » et le « Constellation » : il met cette fois 18 millions dans la construction de l'appareil. Cette confiance est mal placée, pour une fois : le grand hydravion piloté par Hughes s'élève à 60 pieds et s'écrase après avoir péniblement parcouru un mille. Le scandale fut énorme, et le Sénat ouvrit une enquête.

Les enquêtes et les scandales sont monnaie courante dans la vie hasardeuse de Howard Hughes. Il ne s'en émeut pas. Pas plus qu'il ne s'était ému le jour où tous les pournaux titrèrent en grosses manchettes : « *Le plus grand scandale du milliardaire Howard Hughes. Une haute personnalité impliquée* ».

— Encore un scandale de Hughes, on connait ça, disent les gens blasés.

— Non, cette fois, c'est grave.

— Peuh ! Encore une histoire de cinéma !

— Pas de cinéma. Il y a un général dans l'histoire...

— Mais qui ?

— Elliot Roosevelt !

La bombe éclate : Howard Hughes est accusé d'avoir soudoyé le général Elliot Roosevelt, fils du Président, pour qu'il choisisse entre trente modèles d'avions de reconnaissance les siens propres. Et soudoyé comment ? A coups de banquets donnés en son honneur ! La commission sénatoriale enquête sur les contrats de guerre...

— Ce n'est pas sérieux, se défend le général qui a une grosse moustache blonde en brosse et la secoue agressivement : qui penserait passer un contrat de guerre en échange de deux ou trois banquets ?

— Pas deux banquets. Dix !

Hughes reste imperturbable.

— Mes avions sont aussi bons que les autres, dit-il. Le général a librement choisi. Il est assez grand pour ne pas se laisser influencer par quelques soirées que j'ai pu donner parce qu'il m'était sympathique.

IV – Le grand aventurier, dominé par un orgueil farouche, doit céder devant Wall Street

En 1933, Howard Hughes entre en conflit avec le Ministère de l'Air américain au sujet d'une usine d'aviation.

Hughes avait racheté quelques années auparavant Aircraft Co. en plein déficit. Pressentant qu'il y avait là quelque chose de plus grand à tenter, il n'essaie pas de la remettre à flot mais la transforme en un immense laboratoire consacré à la recherche électronique.

Comme toujours, Hughes sait trouver les meilleurs hommes pour la seconder : il met à sa tête des techniciens hors pair, et l'usine devient rapidement un des plus gros fournisseurs de matériel électronique pour la défense américaine. C'est de là que sortirent en particulier les fusées « Falcon », munies de têtes-chercheuses, qui traquent l'avion ennemi et l'abattent à coup sûr. Dès que l'usine est sur sa lancée, Hughes cesse de s'en occuper. Il reste hors de portée, surgissant au moment de son choix comme une *deus-ex-machina*, et gouvernant son empire comme en se jouant. On ne sait s'il est un génie, un poète, ou plus simplement un malade.

Mais comme toute décision importante doit malgré tout passer par lui, et qu'on ne sait jamais où le trouver, l'usine se débat avec d'innombrables difficultés qui restent en suspens pendant des semaines.

Aussi, en 1953, l'Aircraft Co. est-elle le cadre d'une extraordinaire révolte de la part des techniciens : enragés de voir l'inertie du « boss », avec un bel ensemble ils donnent leur démission.

Le Ministère de l'Air ne cache pas son mécontentement. Cela devient une affaire d'état :

— Celui-là, critique-t-on autour de lui, il se moque bien de l'intérêt national.

Hughes ne peut rester insensible à l'opinion générale. Il avait racheté au double de leur valeur les actions de la R K.O. précisément pour couper court à tout murmure : cette fois encore sa contre-attaque est tout aussi inattendue et tout aussi surprenante : il fonde un Institut Médical (auquel il donne son nom), et annonce qu'il abandonne les revenus de l'Aircraft Co. au profit de cette oeuvre.

— Que le Ministère de l'Air se débrouille maintenant avec l'usine et l'Institut Médical ! Cela ne me regarde plus.

Ce geste est assez spectaculaire pour que les Américains, friands de statistiques, l'enregistrent immédiatement comme l'un des plus grands dons qui aient été faits à une oeuvre de bienfaisance.

Ce geste était d'ailleurs prématuré. En six ans, les affaires de Hughes allaient devenir si embrouillées qu'il n'allait pas tarder à regretter d'avoir ainsi abandonné les revenus de l'Aircraft Co.

A l'époque, il n'a pourtant aucune raison de s'inquiéter. La puissante Compagnie d'Outillage de Houston, que les Américains eux-mêmes appellent « un torrent d'argent », subvient à tous ses besoins, et renfloue périodiquement la T.W.A. qu'une trop rapide extension laisse chancelante sur le plan financier. Cette entreprise gigantesque fournit depuis la guerre 75% des machines nécessaires au forage et à l'installation des « derricks » dans le monde entier, l'U.R.S.S. mise à part. Elle détient plus de 400 brevets de foreuses capables de creuser un terrain rocailleux à près de 150 pieds par heure. Le réseau de vente est un modèle de perfection et d'organisation. Ses représentants sillonnent le monde entier, en tous sens, visitant chaque puits, utilisant les moyens de locomotion les plus divers, depuis l'hélicoptère jusqu'aux chiens de traineau. L'homme qui sert de lien entre Hughes et sa Compagnie d'Outillage est à peu près le seul personnage classique dans sa vie tumultueuse. Il s'appelle Noah Dietrich. C'est un homme d'une soixantaine d'années aux yeux bleus, énergique, auquel une chevelure blanche soigneusement coupée ajoute une note de distinction. Il est expert en finances : un « second » efficace, qui reste dans l'ombre, et aime le travail bien fait. Hughes se l'est attaché en 1925, et Dietrich est rapidement devenu indispensable. Hughes est alors au faite de sa puissance. La situation reste égale pendant deux ou trois ans, puis commencent une série d'événements qui en quatre ans vont amener l'homme le plus riche d'Amérique au bord de la faillite.

C'est d'abord la Compagnie d'Outillage qui commence à faiblir, au moment d'ailleurs où il abandonne les revenus de l'Aircraft qui, eux, commencent à monter. Or la Compagnie d'Outillage, qui est à l'origine de tout ce qu'il a réalisé, est sa plus sûre richesse.

L'économie en Amérique est devenue depuis quelques années beaucoup plus dure. Un engorgement de pétrole, une languissante activité des forages en sont le contre-coup. Bon nombre de puits sont fermés. Cela veut forcément dire que la Compagnie d'Outillage tourne au ralenti. Au même moment, Hughes voit expirer les plus importants de ses brevets de foreuses, et les firmes rivales se jeter dessus.

Le résultat ne se fait pas attendre : au début 1958, la production de la compagnie est tombée à 65% et Hughes se trouve accusé par le Ministère de la Justice d'un accord frisant la « conspiration » avec quelques gros fabricants d'outillage pétrolier en Allemagne de l'Ouest.

La situation n'est pourtant pas tragique. La Compagnie d'Outillage pourrait toujours subvenir aux besoins de la T.W.A. si ceux-ci étaient normaux — mais ils ne le sont pas. Et ils ne le sont pas parce que Hughes a commis une énorme faute.

Ne tenant aucun compte de la situation économique générale, certain que ses propres ressources sont suffisantes, il a commandé sans consulter personne pour 400 millions de dollars d'équipements aériens pour la T.W.A. notamment des avions à réaction.

Cela débuta parce qu'aucun président de la T.W.A. n'arrivait jamais à l'atteindre. Or les questions à débattre il y a trois ans étaient d'importance capitale pour la compagnie : toutes les compagnies aériennes à l'époque discutaient ferme pour savoir de quelle façon équiper leurs lignes en avions à réaction. C'était une révolution dans les transports aériens commerciaux.

— C'est une question de prestige, disaient les directeurs de la T.W.A. Il est indispensable que nous soyons les premiers à mettre des avions à réactions en service.

Seulement le temps pressait. Et comment atteindre Hughes ? Retranché derrière une barrière de secrétaires spécialement choisis de la secte des Mormons (les moeurs austères de cette secte devant être une garantie d'absolue discrétion), Hughes n'a donné son numéro de téléphone à personne. Même les secrétaires ne peuvent l'atteindre s'il a décidé de disparaître complètement.

— Des avions à réaction ? dit Hughes le jour où l'on arrive à le joindre, ça peut être intéressant...

Là-dessus, plus un mot. Il n'est pas pressé de prendre une décision. Et il a horreur d'être pressé par quelqu'un. Il s'entretient avec des ingénieurs, pilote ses avions, discute technique, met sur pied un plan d'achat pour des avions qui (comme par hasard) ne sont pas à réaction, et lanterne tellement que lorsqu'il conclut en février 1956 un marché de 8 avions avec Boeing, la Pan American qui s'est décidée 5 mois plus tôt possède déjà une avance considérable

Hughes est indécis tant qu'une force supérieure ne s'oppose pas à lui. Par contre, dès qu'il y a opposition, le lion se réveille. La force supérieure, Hughes la trouve cette fois dans l'avance qu'a prise la Pan American. Et sa réaction va être une faute sans pareille.

— Qu'à cela ne tienne, dit-il. Je ne serai pas le premier dans la course aux avions à réaction, mais ma compagnie sera cellle qui en possédera le plus !

Il ne consulte personne, pas même Dietrich, et téléphone à Boeing :

— J'avais commandé 8 avions ? Cela ne tient plus. C'est 33 qu'il faut.

Puis, encore un coup de téléphone à Convair : il lui commande encore trente autres avions.

Hughes se trouve à la tête de 63 avions à réaction en puissance (les derniers ne lui seront livrés qu'en 1960), et d'une dette de 400 millions de dollars ; sans compter que pour une ligne équipée avec ces avions les transformations nécessaires à terre exigent un crédit de près de 113 millions de dollars...

— Trouvez-moi une solution ! dit Hughes à Dietrich.

Dietrich en trouve plusieurs. Aucune ne plaît. C'est que toutes impliquent une interférence des banquiers dans les affaires de Hughes. Et Hughes ne le veut à aucun prix. Il a toujours tout fait tout seul. Il entend continuer. Il ne s'est jamais avoué vaincu, et dans la crise d'aujourd'hui moins encore que dans les autres : ce serait reconnaître qu'il a manqué de clairvoyance...

Il va même aller plus loin dans cette voie : il va choisir justement ce moment où il a le plus besoin de Dietrich pour se séparer de lui.

Un jour, Dietrich trouva son bureau fermé à clé : Hughes avait pris la peine de prévenir en pleine nuit tous les gens de son personnel qu'on n'avait plus besoin d'eux. S'il regretta le départ de Dietrich, il ne le montra pas plus qu'il n'avait montré de regret lorsque Jack Frye lui aussi avait donné sa démission.

D'ailleurs, les échéances envers Boeing réclamaient toute son attention. A la fin de 1958, il a trouvé 120 millions de dollars en pompant les réserves de la Compagnie d'Outillage, et en combinant emprunts bancaires et nouvelles émissions des actions de la T.W.A.

Restaient 280 millions à trouver.

Et le drame éclata.

— Votre Compagnie d'Outillage, fait savoir Boeing, n'a pas pu régler la dernière échéance. Il ressort de son rapport qu'elle ne pourra sans doute pas régler la suivante non plus...

Sans Dietrich, Howard Hughes était complètement isolé du monde financier. Ne sachant que faire dans la véritable jungle qu'est devenu son empire, il se tourne vers un ami de trente ans : Robert Gross.

Il se trouve que Gross rêvait depuis cinq ans d'acquérir l'Aircraft Co..

— Quand vous avez fait don des revenus de l'Aircraft Co. à votre Institut Médical, demande Gross, qui est resté propriétaire de l'usine proprement dite, c'est-à-dire des bâtiments, des machines et des terrains ?

— La Compagnie d'Outillage.

— Alors, je propose ceci : j'offre un bon prix à l'Institut Médical pour reprendre l'affaire. Puis je rachète l'usine elle-même et les dépendances à la Compagnie d'Outillage. Du coup, l'Aircraft Co. va être obligée de faire table nette de toutes les obligations contractées envers la Compagnie d'Outillage lors de la dernière transaction. Moi j'acquiers l'Aircraft, et vous avez l'argent. Sans rien perdre. Qu'en pensez-vous ?

Hughes n'en pense rien. Abandonner les terrains de l'Aircraft Co, c'est perdre tout contrôle sur cette Compagnie et sur l'Institut Médical. C'est peu de chose en regard du reste : pour lui c'est encore trop.

Il sera sans doute obligé de se soumettre à ce qu'il redoute le plus : accepter un très strict contrôle de la part des banquiers.

Cet homme qui pendant si longtemps s'est désolidarisé du monde capitaliste américain va pour la première fois être obligé de céder. Dans le monde actuel, il ne peut pas avoir tout seul raison contre tous. L'état économique ne supporte plus de gestions fantaisistes : pour lui tenir tête, aucune faute n'était permise. Et Hughes en a fait une — une seule — mais mortelle.

On ne se tient pas impunément à l'écart d'un monde féroce pour ceux qui s'isolent. Le grand aventurier, dominé par un orgueil d'autant plus grand qu'il a toujours réussi en tout, a vu trop grand.

Aussi, le « Loup solitaire » est-il parti en chasse dans Wall Street. Avec une ruse et une prudence égales, le guettent tous ceux qui depuis dix ans ont essayé par tous les moyens d'acquérir certaines de ses propriétés pour les faire entrer dans le domaine public.

Cette fois enfin, ils ont la partie belle : Hughes Howard, l'homme le plus évanescent du monde, est à portée de main.

ARSÈNE LUPIN, *gentleman-cambrioleur*

***d'après l'oeuvre de* MAURICE LEBLANC**

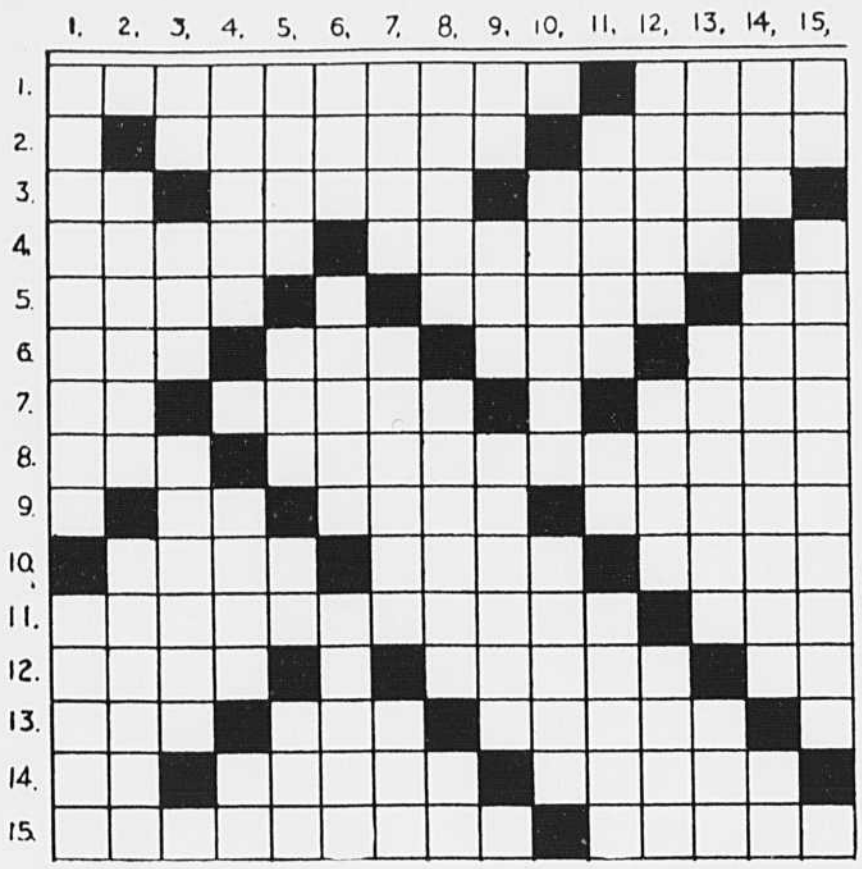
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — CENT-DIX-SEPTIEME EPISODE





Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1422



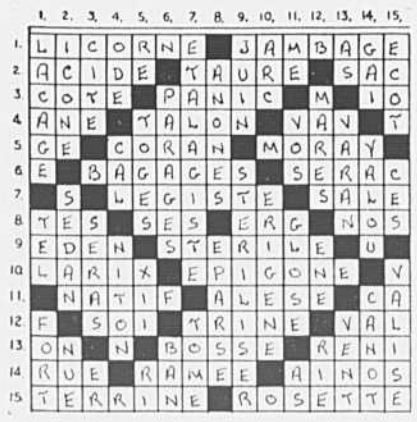
HORIZONTALEMENT

1—Signe qui exprime l'idée, et non les sons du mot qui représenterait cette idée. — Boue qui se dépose au fond des eaux.
2—Petite quantité de choses répandues en longueur. — Sert à exciter les animaux.
3—Particule qui donne plus de force à l'affirmation. — Nom espagnol des bohémiens. — Animal considéré comme l'ancêtre de la race, chez les sauvages.
4—Arme, piège. — Frapper de stupeur.
5—Epaissie, en parlant d'une sauce. — Remarquer. — Symbole chimique du *calcium*.
6—Préfixe signifiant *égalité*. — Objet qui forme une enceinte. — Manche, au tennis. — Eclat de voix.
7—Symbole chimique du *cérium*. — Marqueras de la gaieté. — Marque de gazoline populaire (euphoniquement).
8—Courbe décrite par une voûte. — Antérieur au mariage.
9—Métal. — Ensemença. — Ville de la république de l'Uruguay.
10—Nuançaș. — Titre donné, en Angleterre, aux pairs du royaume. — Attention.
11—Qui se font pour de l'argent. — Aventurier.
12—Anneau de cordage. — Mouvement de croissance des marées. — Négation.
13—Pommade de blanc de plomb. — Ville du Pérou. — Branche de rotang.
14—Chemin de halage. — Genre d'anonacées dont l'espèce type produit la *pomme cannelle*. — Fiche qui sert à recevoir l'erseau d'un aviron.
15—Qui brise de fatigue. — Individus.

VERTICALEMENT

1—Qui manque de délicatesse. — Tas de foin.
2—Aromatiser avec de l'anis. — Dresser les cordelettes sur le dos d'un livre.
3—Conjonction copulative. — Préfixe indiquant l'idée de terre. — Epreuve de vitesse.
4—Débauche de table. — Variété constante qui se conserve par la génération. — Nom vulgaire des mammifères du genre *bradype*.
5—Avantage, succès. — Nom des temples japonais. — Pronom. — Rivière d'Allemagne.
6—Ordre prescrit des cérémonies religieuses (vx). — Poète écossais, auteur des *Chansons populaires d'Ecosse*. — Diplomate français qui importa le tabac en France.
7—Nom scientifique du genre canard. — Ramassa avec le râteau. — Recueil de bons mots.
8—En France, gentilhomme attaché autrefois au service du Dauphin. — Instrument d'agriculture pour ensemencer. — Dans.
9—Moi. — Revers. — Faire connaître par un récit.
10—Extrémité d'une maîtresse branche. — Qui a de la dévotion.
11—Instrument d'acier pour pratiquer des trous. — Post-scriptum (abr.). — Aussi promptement.
12—Donner sa voix dans une élection. — Chimiste belge né à Louvain. — Rangée de personnes.
13—Prénom du chimiste autrichien qui donna son nom au manchon de la lampe à gaz. — Archipel chilien du Pacifique. — Clairement conçu.
14—Fils de Noé. — Invention, production. — Equerre.
15—Sert à lier les parties du discours. — Réunir entre eux deux bouts de chaînes.

Solution du problème No 1421



SAMEDI - EXPRESS +

[*Suite de la page 7*]

ce sens le poids de la politique américaine. Et les républicains, fidèles à la politique « atlantique » des Etats-Unis, nation aux racines « européennes », s'inquiètent de voir le pays se tourner de plus en plus vers le Pacifique.

Le ton est à l'euphorie

Pour le moment, dans l'opinion, le ton est à l'euphorie. Depuis que la demande officielle a été déposée à la Chambre des Représentants, il y a quelques jours, un immense feu de joie illumine sans interruption la montagne de Waikiki, entre Honolulu et Pearl Harbor, en signe d'espoir. Dès le 25 février, la commission sénatoriale des territoires examinera le dossier Hawaii. La partie semble gagnée d'avance : Eisenhower approuvera certainement la loi faisant de ce territoire un nouvel Etat américain et les élections aux divers postes officiels auront lieu soixante jours plus tard.

D'ici quelques mois, le charme nonchalant d'Hawaii se mêlera à la vie des Etats-Unis au même titre que Broadway et les villes puritaines de la Nouvelle-Angleterre. Les Américains, déjà fiers de leurs « paradis » de Floride et de Californie, sont ravis à l'idée d'en posséder un de plus. Les journaux font assaut de qualificatifs flatteurs pour dépeindre la « perle du Pacifique », et reprennent à leur compte les notes enflammées de Mark Twain : « Aucun pays au monde n'a ce charme intense, profond ... Ces airs embaumés, ces mers étincelantes de soleil, ces parfums de fleurs, jadis respirées m'ont empli de nostalgie pendant la moitié de ma vie .. »

Les plus enthousiastes sont les démocrates, pratiquement sûrs de voir deux de leurs élus sénateurs de Hawaii. En outre, disent-ils, un Japonais et un Chinois hawaiiens peuvent ainsi être appelés à siéger au Congrès, ce qui serait excellent dans les rapports entre les Etats-Unis et les pays asiatiques.

Mais les Républicains eux, brandissent d'inquiétantes pièces à convictions :

« Hawaii, prétendent-ils, est un nid de communistes. Le syndicat de l'île, T.I.L.W.U. (23,000 adhérents) est tout-puissant à Hawaii. Il compte plus de 25 communistes identifiés, ses leaders sont dangereux pour la sécurité des Etats-Unis et passent pour des agitateurs chevronnés. Le T.I.L.W.U. contrôle déjà les usines de conserve, les ports, la main-d'oeuvre prolétarienne qui cultive la canne à sucre, le café, les champs d'ananas des grandes plantations. De plus la vie est chère à Hawaii, les emplois insuffisants, les salaires trop bas.

« La perle du Pacifique » — où nous avons des bases navales qui nous coûtent 300 millions de dollars par an — peut devenir à tout moment une dangereuse poudrière : c'est folie que d'admettre au congrès les représentants d'Hawaii qui auront ainsi accès à nos secrets militaires. »

LA JEUNESSE ETUDIANTE

[*Suite de la page 36*]

d'Océanographique en tant que « plongeuse scientifique » a dix-sept ans.

Ce sont des étudiants en droit américain qui les premiers ont eu l'idée de fonder des sociétés d'aide légale, contre des honoraires symboliques de 50 cents, aux détenus pauvres, et celle de créer des tribunaux de la circulation routière, où ils ont obtenu le droit de juger tous les étudiants ayant enfreint le code de la route.

Et Santa Barbara, en Californie, a pratiquement résolu ses « problèmes de la jeunesse » en autorisant tous les enfants et jeunes gens qui le désirent à assister aux activités professionnelles qu'ils désirent assumer plus tard, et même d'y participer dans la mesure du possible. De ce jour, les salles d'opérations des hôpitaux, les imprimeries, les commissariats, les tribunaux, les usines ... et même les banques se remplirent de jeunes devenus soudain attentifs et même graves : non seulement on leur faisait confiance, mais il ne s'agissait plus d'un jeu. Ils tenaient à se montrer dignes de cette position d'égaux que leur conféraient les adultes.

Ce sont des jeunes qui, dans le Sud, au nom de la foi chrétienne et de la démocratie, ont entrepris la lutte contre la ségrégation.

Cet idéalisme, cette générosité sont le plus beau côté de la jeunesse américaine. Elle prend bien des formes. C'est ainsi que bon nombre de jeunes des familles les plus riches ont été élevés dans le culte de l'argent généreusement employé, du mécénat. Que, dans les sorties en groupe, le garçon qui s'offre à payer s'acharnera jusqu'à ce qu'il y parvienne, alors que dans les pays latins il s'agit souvent d'une forme de politesse, qui n'en arrive à l'acte que si c'est indispensable.

C'est là-bas aussi que les jeunes membres de la communauté religieuses — de toutes confessions — se lèvent à tour de rôle en pleine nuit pour consacrer quelques heures, à l'aube, avant de se rendre à l'école, à la construction d'une église, d'un club paroissial, ou à la cueillette de récoltes destinées aux pauvres.

Nous sommes ici à l'opposé du gang et de la Beat Generation. On ne saurait s'en étonner : la géante Amérique, en dépit de son apparente uniformité, est toujours la plus variée des mosaïques humaines, et le meilleur continue de loin à y dominer le pire. Si l'on connaît surtout sa face la plus sombre, c'est que les bons sentiments ont toujours fait couler moins d'encre que les mauvais.

LES FREQUENTATIONS

[*Suite de la page 37*]

Cette fausse précocité se retrouve dans *Chocolates for Breakfast*, le roman de la Françoise Sagan américaine, Pamela Moore. L'auteur a dix-huit ans et ses héroïnes en ont seize, vivant, à Hollywood comme à New-York, dans un milieu gâté par la débauche et par l'argent. Cela se termine par un suicide et un abandon désabusé. Dans les dernières pages, l'un des moins de vingt ans a ces mots désenchantés :

« Ce n'est pas un drame, mon ange ; les gens comme toi et moi, et comme Janet, ne sont pas dignes de la grande tragédie. Il ne s'agit pas d'une pièce héroïque ni passionnée. Nous n'avons rien de grand. Nous sommes des enfants, jouant à des jeux puérils et maintenant, c'est fini ».

Par un curieux choc en retour, la psychanalyse, que dans le même livre, Pamela Moore appelle « notre crise mystique nationale », a soi-disant libéré l'éducation américaine de ses tabous, mais formé une jeunesse en proie à de nouveaux conflits d'ordre psychologique.

Les Américains se marient plus jeunes et divorcent plus jeunes qu'aucun autre peuple. Pour tenter de remédier au mal, il s'est créé des « conseillers en mariage » qui se font plus nombreux d'année en année. Sans compter d'innombrables charlatans qui ont trouvé là un filon d'or.

SUR TOUTES LES . . .

[*Suite de la page* 33]

eux ne peut dire ce qu'elle est devenue. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

● Andrée Champagne est maman d'un gros garçon qui pesait à sa naissance, sept livres et quatorze onces. Félicitations !

● Lucile Cousineau, femme de Georges Groulx attend un enfant pour le mois de décembre prochain. Au mois de septembre, ce sera le tour de Constance Hogan, la jeune Diane de Rouville de *La Plus Belle de Céans.*

● Claude Préfontaine a très sérieusement travaillé avec monsieur Jean Valcour et il est prêt à affronter maintenant n'importe quelle audition. Claude est un jeune comédien méconnu, rempli de talent, et qui ne demande pas mieux que de prouver ses possibilités.

● Après le succès de *Britannicus*, Raymond Royer a l'intention de monter d'autres pièces, mais modernes cette fois-ci. Il emploierait alors plusieurs jeunes comédiens dont la foi et l'enthousiasme suppléraient alors au manque de métier.

● Pour *La Vie qui Bat*, Guy Provost doit se déplacer continuellement et partir quelques jours pour tourner des extérieurs. Sa femme et lui ne se voient pas très souvent... et leur cas donne à réfléchir sur cette légende qui veut que la vie du comédien soit la plus belle, la plus agréable et la plus facile au monde !

● Madame Sita Riddez s'est enfin décidé à faire de la télévision. Elle fut d'ailleurs splendide dans le rôle de madame Sullivan, mère de Marguerite d'Youville. Quelle voix ! Quelle allure ! Quelle tenue ! Elle devrait revenir plus souvent sur nos écrans. D'ailleurs, sa place est toute taillée à l'avance... et elle est unique. Peu de nos comédiennes possèdent les qualités voulues pour jouer les emplois de quarante à cinquante ans et surtout, pas une n'a pour elle autant de classe et de distinction.

● Une nouvelle émission est commencée pour les jeunes. Télédiffusée à une heure tous les samedis, elle emprunte sa formule au *Ciné-Club* pour adultes. Les adolescents pourront ainsi voir quelques-unes des meilleures productions cinématographiques des vingt dernières années.

● *Radisson* a été vendu aux Etats-Unis et en Australie, ce qui rapporte à ses interprètes des cachets supplémentaires fort intéressants. Quelques jours après la grève, tous les interprètes recevaient un chèque surprise plus ou moins gros mais qui a su calmer les appétits du moins durant quelques jours.

● Depuis le début de la saison théâtrale, les gens se plaignaient de la « morbidité » des pièces à l'affiche. Il semble que toutes les troupes aient réagi en même temps et se soient donné la main pour présenter des spectacles légers. Au T. N. M., c'est Clérambard qui triomphe ; Au Rideau Vert, le *Sonnez les Matines* de Félix Leclerc a prouvé encore une fois la popularité de cet authentique auteur de chez nous. A la Comédie-Canadienne, c'est *La Mamma* de Roussin qui offre aux spectateurs la truculence et la drôlerie de ses situations. Enfin, au Théâtre-Club, sans verser dans le comique, on a choisi quand même une pièce facile, agréable et forte tout à la fois : *Virage dangereux*. Spectateurs, à vous de choisir s'il n'est pas trop tard !

● Soit dit en passant, c'est Gisèle Schmidt qui, à la presque toute dernière minute, a accepté de remplacer Françoise Faucher au Théâtre de Monique Lepage et de Jacques Létourneau. En effet, pour des raisons incontrôlables, Françoise a dû renoncer à un rôle qu'elle aimait beaucoup. Gisèle, toujours aussi conciliante, n'a pas refusé de rendre ce service à la troupe. Il est toujours difficile pour un interprète de se résigner à prendre la place d'un autre... Peut-être faut-il être du métier pour le comprendre... Qu'on sache cependant que celui qui le fait est digne d'admiration.

Sur ce, je vous donne rendez-vous dans quinze jours !

Francine Montpetit-Poirier.



La Coupe d'Or Seagram

De nouveau cette année, la Royal Canadian Golf Association présentera la Coupe d'or Seagram au gagnant du tournoi pour le championnat de golf omnium canadien. Ce célèbre trophée, qui porte les noms de quelques-uns des plus grands joueurs de golf du monde—Little, Snead, Nelson, Wood, Locke, Ferrier, Palmer et Bayer, sera en jeu les 18, 19, 20 et 21 juin, au pittoresque Club Islemere près de Montréal. La Maison Seagram tient à souhaiter la plus cordiale bienvenue à tous les spectateurs et elle offre ses meilleurs voeux de succès aux concurrents.

La Maison Seagram

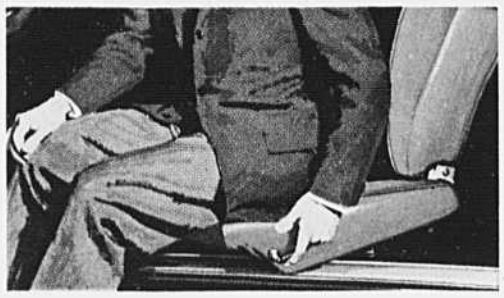
Distillateurs depuis 1857

LE GRAND JOUR



dans la vie du propriétaire d'une NOUVELLE DODGE





Il se glisse derrière le volant! Rien de plus facile, grâce au siège pivotant de la Dodge, qui se tourne vers lui pour l'accueillir, pivote en place, puis s'y verrouille automatiquement, le tout en appuyant simplement sur un levier!



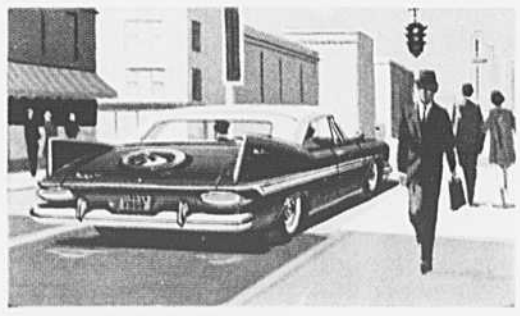
Il démarre! Avec la transmission à boutons-poussoirs de la Dodge, il choisit sa vitesse en pressant sur un bouton. Et son moteur Dodge Econo-Flite—6 ou V-8—lui fournit la puissance docile qu'exige la circulation la plus dense!



Il se repose! Aucun autre système de suspension en usage n'aplanit les cahots ni ne stabilise virages, arrêts et départs aussi facilement que la merveilleuse suspension Torsion-AIRE Dodge. Vous goûtez vraiment votre randonnée!

Chaque année a ses jours heureux! Or ce sera pour vous, nous en sommes sûrs, le grand jour quand vous prendrez le volant de votre nouvelle Dodge 1959...pour filer à la maison, ou elle fera l'objet de nombreux regards admirateurs! Oui, votre Dodge vous vaudra cette expérience des plus agréables! Demandez dès cette semaine à votre dépositaire Dodge de vous le prouver, au moyen d'une randonnée d'essai.

***C'est le moment d'acheter votre* DODGE**



Il fait des arrêts sûrs!... total. A l'encontre des freins garniture entre en contact a des arrêts plus uniformes av

Chrysler Corporation of Canada, Limited

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

BJ60-C-04966